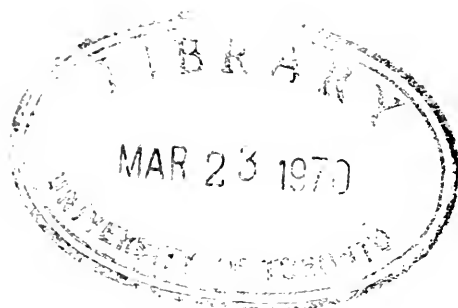




O E U V R E S
C O M P L E T T E S
D E
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

T O M E D I X - S E P T I E M E .



DD
405
1790
4.17

CORRESPONDANCE

DE

FRÉDÉRIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME HUITIÈME.

AVANT-PROPOS.

JE n'écris ni l'histoire de la maison des LA MOTTE FOUQUÉ, ni celle du héros qui l'a illustrée de nos jours ; je ne rapporte que les traits les plus intéressans de la vie de Henri-Auguste ; ou plutôt , ces mémoires ne doivent servir qu'à expliquer la correspondance que je publie ; en complétant le tableau de l'amitié que Frédéric eut pour son général , et dont ses lettres présentent les principaux traits. Cette correspondance même est incomplète.

Les papiers du général tombèrent entre les mains des Autrichiens à la prise de Glatz ; et c'est parmi ces papiers que se trouvait la correspondance que Fouqué avait eue avec le roi depuis leurs premières liaisons jusqu'à la guerre de sept ans.

Puisse ce dépôt précieux être le partage de personnes qui sachent en apprécier la valeur ; il ne sera point alors perdu pour la postérité. Ces lettres ne manqueront certainement ni d'intérêt ni d'agrément , puisqu'elles sont les premiers fruits de l'amitié de Frédéric.

Je ne publie que ce que j'ai été à même de recueillir. L'authenticité de mes fragmens est garantie par les journaux que j'ai entre les mains ; et ces journaux méritent d'autant plus de foi , qu'ils n'ont été faits que pour soulager la mémoire , et non pour être publiés. Ils ne renferment qu'un simple narré de faits , ou personnels , ou liés aux événemens.

AVANT-PROPOS.

Les réflexions que j'insère font également le résultat des observations que j'ai faites comme témoin des dernières années de la vie du général Fouqué, ou que ceux, qui l'approchèrent avant moi, m'ont communiquées.

J'ai copié sur les originaux les lettres qui paraissent ici pour la première fois; et je rends grâces à mon ami, mon bienfaiteur, Monsieur la Motte Fouqué, baron de Thonaiboutonne, digne fils de notre héros, de l'approbation dont il a honoré mon entreprise, et du soin qu'il a pris de la favoriser, en me communiquant les avis et les mémoires nécessaires.

Je n'ai donc puisé que dans des sources authentiques, et je rends fidèlement ce que j'ai reçu. C'est le seul mérite qui m'appartienne dans cet ouvrage, qui n'a pas besoin d'ailleurs d'être recommandé, puisqu'il contribue à caractériser FRÉDÉRIC L'UNIQUE et l'un de ses premiers généraux.

V I E

D' HENRI-AUGUSTE

BARON

DE LA MOTTE FOUQUÉ.

LA famille *de la Motte Fouqué*, l'une des plus anciennes de la Normandie, est célèbre dans l'histoire des guerres de France ; elle était alliée aux maisons les plus illustres , et possédait de riches domaines.

Ceux qui souhaitent de la connaître plus particulièrement , peuvent consulter la relation du généalogiste Clairambault , et la table généalogique qui fut dressée par ordre du roi de France , en 1666 , lorsqu'on examina les titres de la noblesse du Limousin et de la Bretagne.

Charles de la Motte Fouqué , seigneur de Saint-Surin , Thonaiboutonne et la Grève , quitta la France et ses possessions pour cause de religion , après la révocation de l'édit de Nantes , en 1684. Il se retira à la Haye , où il épousa Susanne de Robillard.

Le second fils qui naquit de ce mariage , *Henri Auguste* , seigneur de la Motte Fouqué , est celui dont il est ici question. Il vit le jour à la Haye le 4 février 1698.

La nature semblait l'avoir destiné à être le favori de la fortune , en le douant d'une taille majestueuse , d'un esprit pénétrant , et d'une valeur indomptable.

Son goût pour les belles-lettres hâta le développement de ses talens naturels ; dès sa jeunesse , il fit paraître une ame peu commune.

Il avait huit ans lorsqu'il entra à la cour de Dessau comme page du duc régnant Léopold d'Anhalt.

Son penchant pour les armes y trouva l'occasion de se manifester.

Lorsque le duc Léopold fut prêt à conduire en 1715 , l'armée prussienne à Stralsund contre Charles XII, le jeune Fouqué fut destiné à rester auprès de la duchesse. Cependant il brûlait du désir d'aller à la guerre. Enfin , ne pouvant en obtenir la permission , il conçut le projet de quitter secrètement la cour , pour aller s'enrôler à Halle dans le régiment du duc.

Cette démarche ne pouvait déplaire au prince , puisqu'elle annonçait de la valeur. Cependant le jeune Fouqué fut obligé de faire la première marche comme simple soldat , et il ne fut nommé enseigne qu'après l'expédition de l'île de Rügen ; lieutenant en 1719 ; capitaine en 1723 ; il obtint une compagnie en 1729.

Il ne négligea aucune occasion de perfectionner ses talens naturels , d'acquérir des connaissances , et de se distinguer dans ses devoirs par un zèle infatigable.

Il lut l'histoire des grands hommes , se choisit des modèles , et se fit des principes de conduite , dont il ne se départit jamais.

Le vieux duc de Dessau fut le premier qui lui enseigna l'art de la guerre ; et Fouqué s'en montra bientôt l'heureux imitateur.

Son mérite ne resta pas ignoré. Le roi Frédéric-

Guillaume lui donna en 1725 l'ordre de la Générosité ; et l'héritier de la couronne reconnut en lui des qualités qui le rendaient digne de son affection.

Il admira la vivacité de son esprit et la noblesse de son cœur. En un mot , Frédéric , grand dans le choix de ses amis comme dans toutes ses actions , mit le capitaine Fouqué au nombre des siens. Il chérissait son commerce , et ne se plaisait à Rheinsberg que lorsqu'il y était avec lui.

Fouqué répondit à l'amitié de son prince avec une dignité prudente qui lui en assura la durée.

Le roi lui-même favorisa cette liaison , et permit que Fouqué lui tint compagnie dans sa prison de Custrin (*). Fouqué épousa vers ce temps *Elisabeth Masson* , et avança au rang de premier capitaine dans le régiment d'Anhalt.

L'harmonie qui régnait entre lui et son chef le prince d'Anhalt , fut troublée en 1738 par quelques incidens qui eurent une grande influence sur le sort de Fouqué.

C'est par une suite de son mécontentement qu'il quitta le service prussien , et obtint son congé l'année suivante en qualité de major.

Lorsqu'un homme d'honneur est victime de la noblesse de ses sentimens , sa disgrâce même sert à relever son mérite.

(*) On fait que la sévérité de Frédéric-Guillaume alla jusqu'à défendre qu'on éclairât la prison de son fils. Mais lorsque l'officier de garde éteignait la chandelle de son auguste prisonnier , Fouqué allumait la sienne , en disant à l'officier , que le roi ne parlait dans son ordre que de la chandelle du prince , et non de celle de Fouqué.

Jusqu'alors Fouqué avait coulé sa vie au sein de la fortune et de l'amitié. Favori de Frédéric , il était membre de la société la plus illustre qu'il y eût alors.

Rheinsberg était le temple des muses , et le sanctuaire de l'amitié.

Frédéric , les princes ses frères , Kaiferling , Chazot , Fouqué et d'autres jeunes héros étaient les prêtres de ces divinités.

Ils créèrent entr'eux un ordre d'après les principes du fameux et preux chevalier Bayard. La croix de l'ordre avait pour emblème une épée reposant sur une couronne de lauriers , avec la devise : *sans peur et sans reproche*.

Fouqué se vit contraint de s'arracher à cette illustre société composée alors de douze chevaliers , dont il était le grand-maître.

Accoutumé à une vie active , il résolut d'aller poursuivre ailleurs sa carrière militaire.

Quoique Frédéric ne se séparât qu'avec douleur de son ami , il favorisa néanmoins sa résolution , et consentit à son départ , en attendant de l'avenir le pouvoir de disposer lui-même de son sort.

Le major Fouqué se rendit alors à Copenhague , et entra au service du Roi de Danemarck en qualité de lieutenant-colonel.

Mais le roi de Prusse Frédéric-Guillaume étant mort le 31 mai 1740 , Frédéric second ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il rappela Fouqué.

Le nouveau monarque le reçut avec beaucoup de tendresse , et le décora de l'ordre du Mérite , qu'il

venait de créer, en joignant à ce don les capitaineries de Gramzow et de Lœckenitz.

Le 26 juillet, le roi le fit colonel et commandeur du régiment nouveau de Camas, et le chargea du soin de l'exercer à Potsdam sous ses yeux, pendant que le colonel de Camas qui en était le chef, était en France, où le roi l'avait envoyé.

Vers la fin de la même année, le roi fit marcher son armée en Silésie, pour prendre possession de ce duché.

Le colonel Fouqué entra en garnison à Schweidnitz avec le détachement qu'il commandait.

Le 20 août 1741, il fit prêter le serment de fidélité et d'hommage à la bourgeoisie de Schweidnitz, en réforma le magistrat mal intentionné, et y établit la nouvelle forme du gouvernement.

Le roi qui aimait alors beaucoup le séjour de cette ville, honora les arrangemens de Fouqué de son approbation, et récompensa son zèle et sa fidélité par de nouveaux bienfaits.

Cependant, les troubles de la guerre continuant, le colonel désirait ardemment de sortir de sa garnison, et d'avoir occasion de donner des preuves de sa valeur. Ses vœux furent bientôt remplis.

Les régimens dispersés dans la Haute-Silésie, étaient entrés dans la Moravie, pour exécuter une opération d'hiver; ils venaient de s'emparer d'Ollmütz, lorsque le colonel Fouqué eut ordre de faire marcher six compagnies de grenadiers contre les Hainaques et les paysans Moraves qui, pourvus de dix canons de fer, s'étaient attroupés au nombre de quatre mille, pour faire une irruption dans la Silésie.

Il partit avec son bataillon le 11 février 1742, et après avoir passé par Neisse, Neustadt et Jægerndorf, il atteignit les frontières de la Moravie, et continua sa marche par Bautsch et Foulneck jusqu'à Neititschein, sans obstacle.

Comme il avait ordre de s'arrêter-là quelques jours, il s'y vit bientôt environné par les Hainaques, et obligé de prendre toutes les précautions imaginables contre les surprises.

Ils avaient occupé tous les défilés qui conduisent à Leipnik, où le colonel devait diriger sa marche, et à peine eut-il commencé à faire avancer son bataillon, qu'ils eurent l'audace d'affaillir son avant-garde, mais ils furent repoussés avec beaucoup de perte; quatorze de leurs chefs restèrent sur la place, et le reste fut dispersé.

Là-dessus le maréchal comte de Schwérin donna ordre au colonel Fouqué de marcher avec son bataillon à Cremfir.

Pendant qu'il y était en garnison, il se passa une aventure plaisante, qui mérite d'être rapportée, parce qu'elle donna lieu à l'usage des guêtres noires.

Le colonel obligé de prendre à son arrivée à Cremfir toutes les mesures nécessaires pour la sûreté de la garnison, avait posté une sentinelle sur la muraille, proche de l'habitation d'un ecclésiastique. Ce bon homme se trouvant fort incommodé par les fréquens qui-va-là? que cette sentinelle répétait tous les quarts-d'heures, résolut de dégoûter les soldats de ce poste, et s'étant déguisé en diable, avec des cornes, des griffes, une queue de serpent et des pieds de vache, il s'arma d'une fourche, et

s'avança de nuit vers la sentinelle ; mais malheureusement pour le pauvre curé , le grenadier tint ferme , jusqu'à ce que le prétendu diable s'approchant de trop près et lui présentant sa fourche , en criant d'une voix rauque : *Tu mourras de ma main*. L'autre appela quelques-uns de ses camarades , qui se saisirent du revenant , et le conduisirent au poste le plus voisin , d'où on le transporta le lendemain dans cet équipage à la grand'garde , à la vue de toute la ville.

Le clergé pria le colonel Fouqué de le relâcher , et expia par une amende l'indécence de cette mascarade.

C'est à cette occasion que Fouqué, voulant procurer quelque avantage à ses grenadiers , dont les guêtres blanches étaient peu propres aux marches fréquentes , leur en fit faire des noires aux dépens des prêtres , à qui il n'en coûta pas moins de cent ducats.

Quant au pauvre curé , il fut enfermé dans un couvent , tandis que les soldats prussiens remerciaient de bon cœur le diable de Cremſir , qui avait si bien pris soin de leur chaussure. Le roi reconnaissant l'utilité des guêtres noires , les introduisit depuis dans toute l'armée.

Cette aventure burlesque fut bientôt suivie d'événemens sérieux , qui fournirent au colonel Fouqué l'occasion de signaler sa prudence , sa fermeté et sa valeur.

Vers la fin du mois de mars 1742, le roi , qui avoit joint l'armée en Moravie , trouva à propos de réunir ses forces près d'Ollmütz.

Il partagea ses troupes en trois colonnes , en conduisit deux en Bohême , et laissa la troisième

près d'Ollmütz sous les ordres du prince Thierry de Deffau.

C'est de ce corps que le bataillon de Fouqué faisait partie. Il n'était plus composé alors que de quatre compagnies de grenadiers des régimens de Jung-Dohna et du Moulin ; les deux compagnies de grenadiers du régiment de Münchow venaient d'être détachées pour une expédition.

Le départ du roi ayant attiré les forces de l'ennemi de ce côté, le prince Thierry se vit obligé de faire les préparatifs nécessaires pour une bonne et honorable retraite.

Cependant un corps de cavalerie ennemie se porta près de Kojetin, et coupa la communication d'Ollmütz au colonel Fouqué, qui fut tellement resserré dans Cremfir avec sa garnison et cinquante houzards, qui venaient de s'y rendre, que de six ordres que le prince lui envoya, il n'en reçut qu'un seul, sur lequel il se hâta de partir.

Quoiqu'il vit bien qu'il ne pourrait faire sa marche sans être attaqué par des forces supérieures, le danger ne l'arrêta point. Il leva son quartier de grand matin, fit défilier le bagage entre son avant-garde et le corps de bataille, et se mit à l'arrière-garde, pour être à portée d'agir, s'il était poursuivi.

Il eut la précaution de prendre un petit détour en-deçà de la Morava ; et ayant fait rompre les ponts, il se flatta que du moins l'ennemi ne passerait pas sitôt la rivière qui était débordée. Mais les houzards la passèrent à la nage, et le cotoyèrent pendant toute sa marche, attaquant tantôt la tête, tantôt la queue de son bataillon, bien qu'ils fussent toujours repoussés avec perte.

L'ennemi occupa les défilés et les villages par où le colonel Fouqué devait passer; mais celui-ci surmontant tous les obstacles, se fraya un passage au travers des Autrichiens, et arriva sans perte à Prerau.

Le lendemain matin, il apprit des houzards, auxquels il avait fait prendre les devants, que toute l'armée ennemie paraissait près du bourg de Kokar; par où il devait nécessairement passer. Cette nouvelle ne l'intimida point: il continua sa marche, et atteignit les hauteurs de Kokar, où il vit lui-même la position et les forces de l'ennemi.

Une ligne de près de deux mille hommes de cavalerie était rangée dans la plaine vis-à-vis de l'aile droite du bataillon; et une multitude de paysans armés bordait le chemin qu'il était obligé de prendre.

Le colonel Fouqué forma, de son bataillon, une espèce de quarré long, se servant du troisième rang pour doubler les deux premiers; il fit ranger les chariots de bagage sur les flancs; les défendit par de petits pelotons de quatorze à seize hommes postés aux angles du quarré, et renforça de cinquante hommes son arrière-garde.

Ces arrangemens pris, il fit battre la marche, et ayant fait un quart de conversion, il marcha droit aux Autrichiens.

Cette attaque courageuse et imprévue déconcerta l'ennemi, que le feu des canons contraignit bientôt d'abandonner son poste.

Cependant le colonel, sans perdre de temps, plaça quelques pelotons sur deux hauteurs, pour

défendre les avenues de Kokar, et empêcher que l'ennemi n'y mît le feu.

Il poussa ensuite son avant-garde au travers du bourg; fit suivre les chariots deux à deux aussi vite qu'il était possible; et ayant pratiqué la même méthode avec les pelotons de son corps de bataille, il suivit avec l'arrière-garde à pas lents, pendant que les pelotons détachés à droite et à gauche, faisaient le tour de la place à travers les jardins et les ravines.

Dès qu'ils eurent traversé le village, le colonel rangea son bataillon de la même manière qu'auparavant, et occupa une hauteur pour y attendre les nouvelles entreprises de l'ennemi.

Le général Nadaſti, commandant du détachement Autrichien, découvrit cette manœuvre de dessus une hauteur où il s'était posté; mais ne voyant aucun jour à pouvoir l'empêcher, il se contenta de l'admirer et de laisser le colonel poursuivre paisiblement sa route. On dit qu'il jura à cette occasion de ne plus se laisser détacher contre les Prussiens sans infanterie et sans canons.

Le prince Thierry ne pouvant avoir de nouvelles du colonel Fouqué, qu'il croyait toujours resserré dans Cremſir, s'était déjà arrangé pour le dégager, lorsqu'on lui fit le rapport de la manœuvre héroïque et de l'heureuse arrivée du bataillon à Wilſternitz.

Le colonel Fouqué eut ordre d'avancer jusqu'à Sternberg pour servir d'avant-garde au corps que commandait le prince, qui se préparait à retourner dans la Haute-Silésie. Ce fut une nouvelle occasion pour lui de se distinguer. Il attaqua les troupes ennemies.

qui étaient en embuscade près de Behrends, les défit; et après avoir nettoyé tous les chemins, il arriva heureusement à Troppau.

Peu de temps après, un détachement de l'armée de Silésie, dont le bataillon de Fouqué faisait partie, fut envoyé en Bohême, et joignit l'armée du Roi au mois de mai 1742, immédiatement après la bataille de Czaslau.

Le monarque fit sur le champ de bataille la revue des troupes qui venaient d'arriver. Il embrassa le colonel Fouqué; et charmé de voir que sa conduite répondait à l'affection qu'il lui avait vouée, il l'honora publiquement des preuves les plus éclatantes de sa satisfaction. Il s'en servit encore pour quelques opérations militaires; mais désirant d'introduire la nouvelle forme de gouvernement dans la Silésie, dont il venait de s'assurer la possession, il saisit cette occasion pour prouver sa confiance au colonel d'une manière indubitable, puisqu'il le chargea d'un poste pour lequel il ne suffisait pas d'être guerrier, mais qui exigeait un homme d'État.

La ville de Glatz avait été occupée par les Prussiens dès le mois de janvier 1742 (*), tandis que les Autri-

(*) Parmi les anecdotes, qui caractérisent Frédéric le Grand, celle-ci mérite d'être rapportée.

La première fois qu'il vint à Glatz, le 24 janvier 1742, il apprit que la comtesse de Grün, femme d'un lieutenant-colonel de la garnison, avait voué un bel habit à la Madone des Jésuites, en cas que le blocus de la ville fût levé. Le roi fit acheter aussi-tôt la plus belle étoffe qu'on put trouver, et l'envoya aux Jésuites, en leur faisant dire: qu'ayant appris le vœu inutile de madame la comtesse, et sachant son monde aussi bien qu'elle, il ne voulait pas que la Vierge

eblers s'étaient évacués la forteresse que le 22 d'avril suivait. La plupart des habitants de ce comté étaient mal intentionnés. Le plat pays était désolé par des troupes de bandits, qui le remplissaient de meurtres et de brigandages. Les montagnes impraticables, qui sont entre Reiners, Habelschwerdt et Mittelwalde, leur servaient de retraite, et une multitude d'insurgens borgnois commandés par un certain comte Camickv, les aidait à faire échouer toutes les tentatives qu'on faisait pour les réduire.

Ainsi le roi trouva bon de nommer le colonel Fouque commandant de la ville et du comté de Glitz, tant pour y rétablir la paix et la sûreté, que pour y entretenir les habitants à une meilleure police, et prendre les arrangements que la nouvelle forme de gouvernement requérait nécessaires. Ce poste exigeait une prudence rare, une fidélité et une intégrité à toute épreuve, qualités que l'on attribuait généralement au colonel.

M. de Fouque fit savoir sa nouvelle vocation au duc régnant Léopold, en lui demandant des instructions comme à son feld-marechal et à son premier maître.

Ce héros peu accoutumé à flatter (*), lui répondit

« y servir, et lui offrait réellement ce que madame de Grun avait promis en vain.

(*) Frédéric le décrit ainsi dans ses Mémoires sur le Brandebourg :

« Le prince d'Anhalt était l'âme de toutes les opérations militaires. C'était un homme d'un caractère violent et « fier; vif, mais sage dans ses entreprises, qui avait « l'expérience des plus belles campagnes du prince Eugène, « avec la chaleur d'un héros. Ses mœurs étaient féroces,

en date du 2 juin 1742, qu'il n'avait pas besoin de lui donner des instructions, étant persuadé qu'il avait assez de zèle, de lumières et de prudence, pour remplir le poste que le roi lui avait confié. Le colonel Fouqué répondit parfaitement à cette attente. La sagesse de ses arrangemens et son zèle infatigable,

„ son ambition démesurée : savant dans l'art des siéges,
 „ heureux guerrier, mauvais citoyen, et capable de toutes
 „ les entreprises de Marius et de Sylla. si la fortune avait
 „ favorisé son ambition, de même que celle de ces Romains...

Une lettre du défunt prince Guillaume, père de notre auguste monarque actuel, au baron de la Motte Fouqué, offre un portrait semblable.

Nous la transcrivons ici, parce qu'elle peint en même temps le caractère aimable du prince Guillaume.

“ Les sentimens d'amitié que je vous porte ne sauraient
 „ être mieux placés. Vous faites cas de l'honnêteté : c'est
 „ de même où mon ambition se borne. Je me trouve heu-
 „ reux si je mérite cette louange de votre part, car je fais
 „ que vous êtes incapable de flatterie.

„ La mort du vieux routier a été si inopinée, qu'il n'a pas
 „ eu le temps de proferer le moindre signe qu'il se sentait mourir.
 „ Je crois que tout le militaire doit le plaindre, ayant été en
 „ cet art un grand homme. Si l'humanité avait accompagné
 „ sa valeur et son esprit, il aurait été parfait. Mais le destin
 „ n'accorde pas aux hommes la réunion de toutes les vertus :
 „ heureux si le vice ne l'emporte point sur les bonnes
 „ qualités.

„ Je ne trouve pas à ma portée de juger en ce cas le
 „ défunt, et je me contente de le plaindre militairement.
 „ De vrais amis ne doivent pas se priver de ne se point
 „ oublier ; aussi ne le ferai-je point : mais je vous assure,
 „ en finissant ma lettre, que l'amitié et l'estime que je vous
 „ porte, ne me quitteront de ma vie.

Spandau, le 12 d'Avril 1747.

GUILLAUME.

eurent bientôt mis la forteresse en état de défense ; les brigands furent exterminés , leurs repaires détruits ; les montagnards mutins furent domptés ; la paix et la sûreté publique rétablies , et le bon ordre se répandit généralement dans tout le comté.

On conçoit aisément que de simples exhortations n'eussent pu produire seules d'aussi grandes réformes , et qu'il fallut recourir à des moyens violens et sévères. Les voyageurs frémissaient , il est vrai , à la vue des brigands pendus sur les grands chemins ; mais ils bénissaient le glaive de la justice , qui faisait leur sûreté.

Le 13 may 1743, le colonel Fouqué fut nommé général-major ; et il eut un régiment dès le 30 décembre de l'année suivante.

Durant la seconde guerre de la Silésie , qui s'alluma au mois d'août 1744, et finit en décembre 1745 , le général Fouqué se distingua comme commandant de Glatz , par les mesures qu'il fut prendre pour garantir le comté des incursions de l'ennemi.

Son ambition , il est vrai , ne parut pas satisfaite ; mais les témoignages que le monarque lui donna de son approbation , le tranquillisèrent : voici ses expressions :

“ Vous n'avez pas raison , mon ami , de vous
„ plaindre de ce que cette guerre ne vous ait pas
„ fourni l'occasion de vous distinguer personnellement.
„ Vous avez saisi toutes les occasions que vous avez
„ trouvées de nuire à l'ennemi ; et j'ai été entièrement
„ tranquille au sujet de Glatz , pouvant me reposer
„ sur votre vigilance. „

La paix rétablie , il continua avec une ardeur

vernement qu'il avait introduite dans le comté de Glatz.

Il parvint à surmonter, par sa prudence et par sa fermeté, toutes les difficultés que l'on éprouve ordinairement dans le changement d'administration des provinces nouvellement conquises. La superstition, un aveugle fanatisme, un trop grand attachement aux anciennes loix, et l'abus des nouvelles, la défiance et l'obstination aliénaient encore l'esprit des Silésiens.

La mutinerie et l'infidélité envers un souverain anathématisé par le clergé du pays, passaient pour des œuvres méritoires chez le peuple ignorant. Les malfaiteurs aspiraient aux couronnes du martyr en souffrant le juste châtiment de leurs crimes.

On ne saurait nier qu'il n'y eût des difficultés excessives à dompter ces monstres ennemis du pouvoir monarchique.

Le général Fouqué usa de toute sa prudence pour en venir à bout. Il démasqua la noire malice qui, sous le voile de la religion, entretenait le mécontentement de la nation; et il parvint en politique habile à extirper les préjugés contraires à ses vues.

Quoiqu'il fût né avec un tempérament ardent, il mesurait toutes ses démarches avec la sagesse la plus prévoyante.

Impartial et désintéressé, il était intègre jusqu'au scrupule.

Il aimait ses soldats, et veillait à leur bien-être; mais il ne leur faisait pas moins observer une discipline exacte, au milieu même du pays ennemi.

Infatigable dans les soins de son emploi, défen-

feur de l'innocent opprimé ; bienfaiteur des malheureux , zélé pour le service du roi , il punissait avec rigueur les violateurs de ses ordres.

Il ne se décidait qu'après un mûr examen et des recherches exactes ; mais ses arrêts étaient irrévocables.

Il joignait à ce caractère l'amour de la religion , l'héroïsme et le goût des sciences et des arts.

De tous ceux qui ont connu le caractère du général Fouqué , aucun , s'il est libre de prévention , n'accusera ce portrait de partialité ou de flatterie.

L'esprit critique , accoutumé à glisser sur la vérité , transforme souvent un mérite réel en défaut.

L'homme inactif et négligent se plaint de la rigueur de ses maîtres , dès qu'ils veulent l'assujettir au travail , à l'exactitude et à l'ordre.

L'esprit d'indépendance appelle la subordination un esclavage. Le criminel le plus coupable ose traiter de tyrannie le châtiment de ses forfaits. Ainsi l'homme intègre devient l'objet de la censure maligne , pour avoir été religieux observateur de ses devoirs.

Le sage , qui agit d'après des principes d'honneur et de probité , méprise les applaudissemens de l'insensé ; le sentiment de son mérite lui fait braver les persécutions de l'envie.

Voici la leçon que le philosophe de Sans-fouci donna au général Fouqué dans une épître , où il parle de la partialité des censeurs.

Méprisez donc tous les traits que l'envie

A décochés pour flétrir votre vie :

Sur vos vertus ses dents s'é mousseront ;

C'est vainement qu'elles vous mordront

L'envie même est forcée à rendre justice aux vertus et au mérite du général Fouqué; elle ne blâme que sa sévérité (*), et cette sévérité même est le fondement de sa gloire.

(*) Voici les traits qu'on a osé lui reprocher.

Le clergé catholique l'accusa de cruauté, pour avoir fait pendre, en 1758, le chapelain Faulhaber. Séduit par la haine que le fanatisme lui inspirait contre un souverain hérétique, ce prêtre s'était fait un mérite d'exciter les soldats de la garnison de Glatz à la desertion, en leur donnant d'avance l'absolution de l'infidélité.

L'un d'entr'eux, qu'on ramena, l'avoua à l'interrogatoire, et l'ecclésiastique convaincu fut condamné au supplice que dictait la rigueur des loix.

Quoique le général Fouqué eût obtenu le droit de vie et de mort sur les habitans du comte, il retarda cependant le châtiment du chapelain, et manda cet événement au roi.

Il n'eut pas de réponse, et le criminel fut gardé en prison.

Quelque temps après, le même cas ayant eu lieu à différentes reprises, le roi se souvint de Faulhaber. Il fut surpris d'apprendre qu'il n'avait pas encore subi le châtiment qu'il méritait, et ordonna qu'on y procédât sans délai.

Les loix condamnent au gibet quiconque a facilité la desertion d'un soldat; et l'on ne voit pas pourquoi l'on aurait dû faire une exception en faveur d'un ecclésiastique, qui au milieu de la guerre, dans une forteresse, avait encouragé les soldats de la garnison à l'infidélité, et la leur avait recommandée comme un œuvre méritoire et salutaire au bonheur de leur ame.

L'énormité de ce crime frappe si vivement, soit qu'on fasse attention à l'emploi du coupable, ou au danger qui en résulte pour l'Etat, qu'il serait inutile de s'étendre davantage sur la justification de l'arrêt.

M. de Trenck n'est pas moins injuste envers le général Fouqué, quand il le charge de l'épithète d'ennemi fameux

Il fallait qu'il en usât pour se faire obéir. Sans elle l'ordre et la discipline n'eussent pu régner si promptement dans le comté de Glatz.

D'ailleurs tout le monde convient que le général Fouqué n'était pas moins équitable que sévère; qu'il était lui-même aussi rigoureux observateur de ses devoirs, qu'il voulait que les autres le fussent;

de l'humanité, dans l'histoire qu'il a faite de sa propre vie.

Fouqué fut l'ami de tous les honnêtes gens: son nom ne fut redouté que des traîtres et des ennemis de l'Etat.

Il n'eut point de part au sort de M. de Trenck; il ne fut ni son accusateur ni son juge. Renfermé par ordre du roi dans la forteresse de Glatz, le général Fouqué le traita comme un prisonnier d'Etat; et M. de Trenck lui-même se loue de ses égards dans les commencemens: ce qui suppose plus de douceur que de sévérité.

Il empira lui-même son sort par les efforts réitérés qu'il fit pour se sauver, et pour comploter avec les officiers et les soldats qui le gardaient.

Dans une de ces tentatives, s'étant glissé par une ouverture qu'il avait creusée, il resta embourbé dans une cloaque; et il taxe le général de cruauté, pour l'y avoir laissé expier durant quelques heures sa vaine démarche.

Nous prions le lecteur de se mettre ici à la place du général, et de juger entre lui et le plaignant.

Si d'ailleurs M. de Trenck comble d'éloges les officiers et les soldats dont ses présens corrompirent la fidélité, il défend suffisamment l'honneur du général en blâmant sa conduite.

La remarque qu'il fait en traçant le caractère de M. d'O, vice-commandant de Glatz, qu'il dit avoir fait sa fortune en assurant son mariage avec la fille du général Fouqué, par la voie de la séduction, est un mensonge odieux et l'effet de la vengeance calomniatrice. Le général Fouqué n'a eu qu'une fille qui épousa le colonel de Nimcheffski, que sa correspondance du roi fera connaître plus particulièrement au lecteur.

et que plusieurs de ceux qui éprouvèrent le plus la rigueur de sa discipline, lui durent leur culture, et le bénirent comme un père.

En conséquence de l'autorité que le monarque lui avait confiée, l'état civil n'était pas moins soumis à son pouvoir que l'état militaire.

L'ordre et l'activité étaient la base de ses opérations, et ces qualités brillaient par-tout où il se montrait. Son regard perçant pénétrait jusque dans la chaumière du malheureux.

Encouragés par son exemple, tous les inférieurs observaient leurs devoirs avec une exactitude scrupuleuse ; et c'est ainsi qu'il acheva en Silésie, et principalement dans le comté de Glatz, la réforme du gouvernement.

Son administration put servir de modèle aux autres provinces, et de monument immortel à son zèle éclairé.

Il trouva dans l'approbation, dans l'affection tendre et soutenue du roi, pour qui seul il semblait vivre, la récompense glorieuse de sa fidélité et de son zèle. Il passait chaque année un certain temps auprès de ce monarque, il l'accompagnait aux revues, et durant son séjour à Berlin et à Potsdam, il goûtait l'avantage inestimable d'être l'ami de cœur de Frédéric.

Le roi le nomma le 23 janvier 1751 lieutenant-général, et le décora le 2 septembre suivant de l'ordre de l'Aigle noir (*).

(*) Lorsque le roi lui ôta l'ordre du Mérite, en le décorant de celui de l'Aigle noir, le général lui dit : Sire,

Il avançait ainsi dans la carrière des honneurs, quand le moment arriva, où il devait paraître en héros sur le vaste et sanglant théâtre de la guerre de sept ans.

Il fut le protecteur de la Silésie. Maître en l'art de la guerre, il défendit souvent cette province avec un petit corps de troupes contre des armées formidables; et donna les preuves les plus éclatantes d'une valeur, d'une prudence et d'une présence d'esprit peu communes.

Il fit la première campagne de cette guerre avec le maréchal comte de Schwérin, qui partit de la Silésie le 19 septembre, avança en Bohême, campa près de Kœnigsgrätz, retourna le 27 octobre en Silésie, et prit ses quartiers d'hiver le long de la frontière; le général Fouqué commandait l'aile gauche du cordon qui s'étendait de Glatz à Breslau.

Le 17 avril 1757, Fouqué se mit en marche à la tête de sept bataillons et d'un régiment de houzards, et joignit le 21 le maréchal de Schwérin près de Kœnigshof en Bohême.

Cette armée se réunit avec celle du roi près de Prague le 6 mai dès la pointe du jour. Quelques heures après se livra la bataille sanglante qui coûta la vie au maréchal Schwérin.

reprendrez-vous cette croix avec vous à Potsdam? Et pourquoi non? répondit le roi.

Je connais un officier plein de mérite et bien digne de cet ordre, répliqua Fouqué, je veux dire le commandant de mon régiment, le colonel Goltz.

Vous avez raison, dit le roi, et il donna la croix au colonel: preuve sûre que Fouqué n'était rien moins qu'insensible au vrai mérite.

Le général Fouqué, qui remplaça ce héros, fut dangereusement blessé. Une balle de fauconneau brisa dans sa main la garde de son épée; mais il ne quitta pas pour cela le champ de bataille. Un officier à qui un boulet de canon venait d'emporter les pieds, lui tendit son épée, le priant en même temps de lui faire la grâce de terminer ses douleurs en mettant fin à sa vie. Fouqué le fit panser, et après s'être fait lier l'épée à la main blessée, il alla de nouveau se poster à la tête de l'aile gauche de l'armée, qui, soutenue par un renfort de cavalerie, tenta une nouvelle attaque, et acheva la victoire.

Après cette bataille, le général Fouqué fut réduit, par sa blessure, à demeurer long-temps dans l'inaction. Ce ne fut qu'au 8 septembre qu'il put prendre le commandement du corps de Winterfeld: ce général venait d'être tué la veille près de Moys dans une attaque que son avant-garde avait soutenue.

Le 20, Fouqué fit sortir ses troupes du camp de Liegnitz, et les conduisit à Glatz.

On fait que la bataille de Collin eut une influence funeste sur les opérations de nos armées de Bohême, de Silésie et de Luface.

Le siège de Prague fut levé; les forteresses de Schweidnitz et de Breslau furent perdues, et la fortune semblait s'être unie avec l'armée nombreuse des alliés pour ôter aux armes prussiennes la terreur qui les avait toujours précédées.

Mais ces sombres nuages furent bientôt dissipés. Après avoir battu les Français à Rosbach, Frédéric vola au secours de la Silésie à la tête de son armée triomphante.

La bataille fameuse de Leuthen fut gagnée le 5 décembre. Le 15, le général Fouqué quitta Glatz avec quelques bataillons, prit le 17 le commandement du corps de Ziethen, qui poursuivait l'ennemi dans sa fuite; atteignit Landshut le 22, attaqua l'arrière-garde qui s'y était postée, la mit en déroute et la chassa jusqu'au-delà des frontières, ayant fait prisonniers quelques officiers et trois cents soldats.

Le 29, le général Fouqué alla trouver le roi à Strigau.

Le 31 il conduisit dix-neuf bataillons et trente-cinq escadrons à Reichenbach, où il commanda jusqu'au 7 mars 1758 le blocus de Schweidnitz. Il forma alors, des autres bataillons postés dans ces contrées, un corps séparé pour observer l'ennemi qui se montrait aux frontières de la Bohême, et pour couvrir le siège de Schweidnitz confié au Général Treskow.

Le 16 mars 1758, Fouqué partit de Reichenbach à la tête de seize bataillons et de quinze escadrons, pour chasser un corps de six mille hommes des environs de Glatz, où le général Janus les avait postés.

Le 21 mars il avança jusqu'à Habelschwerdt. Le front du corps ennemi étant couvert d'un défilé qui le mettait à l'abri d'une attaque; le général Fouqué fit prendre un détour à six bataillons et dix escadrons, qui attaquèrent l'aile droite par le flanc. Après un combat de deux heures, l'ennemi fut mis en fuite; on fit quelques centaines de prisonniers, et l'on s'empara de tout le bagage. Le vainqueur poursuivit l'ennemi jusqu'au-delà des frontières de la Bohême, et posta son détachement dans les environs de Braunau, pour protéger le siège de

Schweidnitz. Cette place ayant été prise d'assaut le 16 avril, il fit cantonner ses troupes dans les environs de Wallisforten, plaçant le quartier-général à Glatz.

Le roi, qui avait quitté Landshut pour conduire son armée dans la Haute-Silésie et dans la Moravie, arriva le 24 avril à Glatz, et y laissa ordre à Fouqué de le suivre avec ses troupes dès qu'il aurait passé la Neifs.

Il fit mettre en marche au 1 de mai quinze bataillons et dix escadrons accompagnés d'un train de grosse artillerie, et les fit défiler en quatre divisions par Neifs, Meidelberg et Hoff jusqu'à Sternberg, où il eut ordre du roi le 16 d'investir Ollmütz.

Le roi arriva le 19, et confia au feld-maréchal Keith et au général Fouqué le commandement du siège d'Ollmütz. Les tranchées furent ouvertes le 27.

Le 14 juillet, le général Fouqué fut atteint dans la tranchée d'un boulet de canon de douze livres, qui lui fit une contusion au pied gauche, sans endommager cependant l'os, de sorte qu'il fût bientôt guéri. Le 29, un convoi de munitions, de farine et d'argent, escorté par le général Ziethen, et destiné pour les assiégés, fut surpris par un corps ennemi près de Domstädtel et en grande partie enlevé.

Cet accident joint aux nouvelles qu'on eut que les Russes avaient déjà pénétré jusque dans la Nouvelle-Marche, fit prendre au roi le parti de lever le siège d'Ollmütz et de ramener en Silésie l'armée de Moravie.

Le 15 juillet, Fouqué se sépara à Kœnigsgrätz de

l'armée du roi avec un corps de dix-neuf bataillons et de dix escadrons ; il se posta d'abord entre Nachod et Ruppersdorff , et tandis que le roi volait au devant des Russes , il occupa le 25 août le poste de Landshut , où il resta jusqu'au 4 novembre pour défendre la Silésie.

Le corps entier du général Fouqué ne consistait alors qu'en onze bataillons et dix escadrons ; au lieu que les armées ennemies , qui l'environnèrent sous les ordres des généraux de Ville , Janus et Kalnucky , étaient estimées fortes de trente-trois mille hommes.

Nous nous écarterions trop de notre but , si nous nous engagions dans un récit détaillé de toutes les opérations qui suivirent de part et d'autre.

Le général Fouqué défendit si bien le poste de Landshut , qu'il anéantit tous les projets des ennemis , qui au lieu de pénétrer dans la Silésie , comme ils le prétendaient , se préparèrent au moins d'octobre au siège de Neifs.

Le 4 novembre le général quitta Landshut , et se joignant le 6 à l'armée du roi à Nossen , il força les Autrichiens à lever le siège de Neifs.

Là-dessus le roi ramena son armée en Saxe ; Fouqué fit marcher la sienne dans la Haute-Silésie , envoya les généraux Werner et Goltz dégager Cosel , que les Autrichiens bloquaient depuis quelques semaines ; et après qu'il eut poursuivi le général de Ville jusqu'au-delà des frontières , il fit prendre le 11 décembre les quartiers d'hiver en Silésie à ses troupes , fortes alors de trente-un bataillons et de trente escadrons. L'aile droite fut établie à Neustadt , le quartier général à Leobschütz , et l'aile gauche à Ratibor.

Nous voici parvenus à l'époque où nous pourrons continuer cette histoire en y mêlant la correspondance intéressante qui fait l'objet de cet ouvrage.

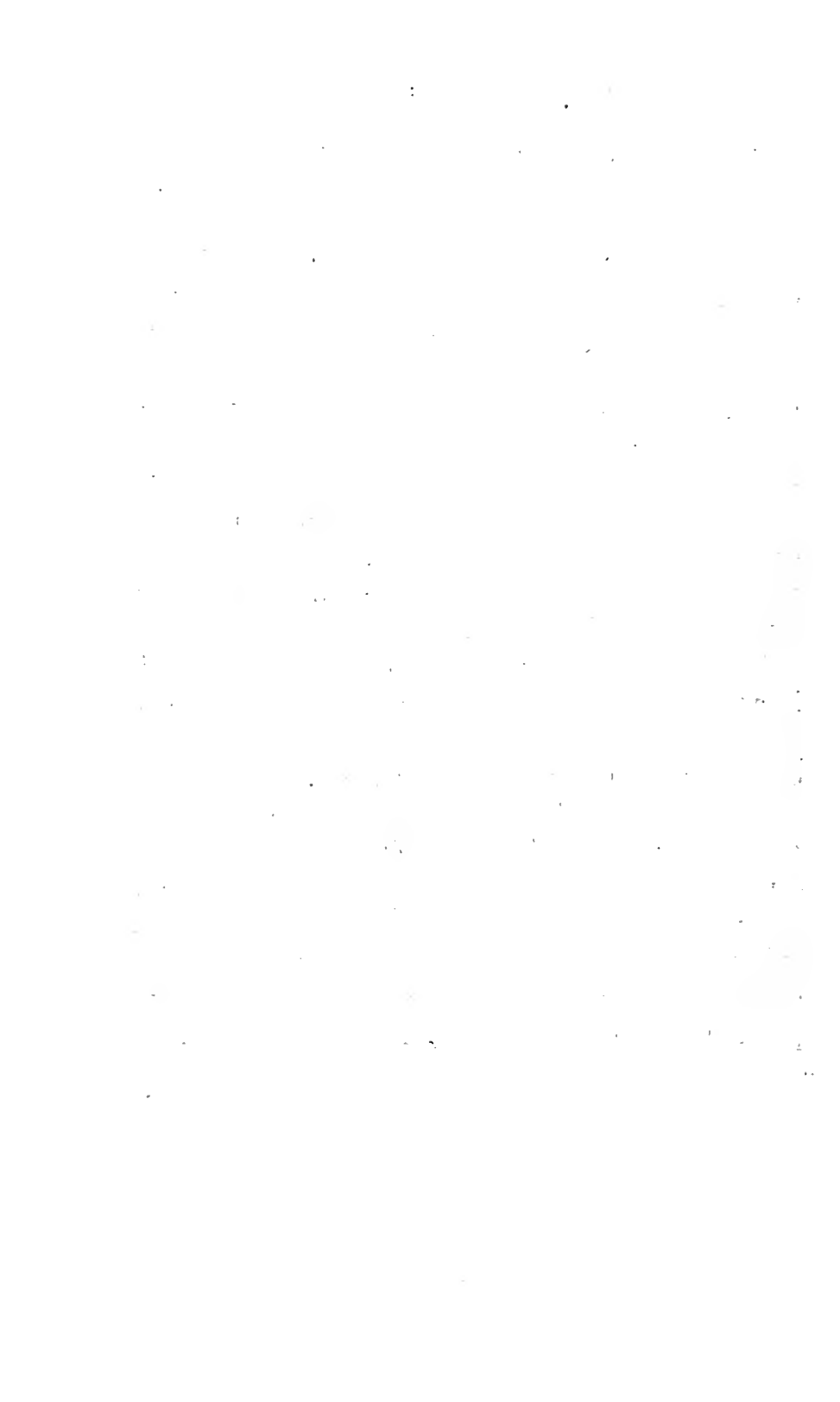
Ces lettres attachent non-seulement par des détails relatifs à la guerre, mais sur-tout par les traits qu'elles renferment du caractère de Frédéric et de Fouqué.

Le ton de l'amitié, de la confiance et de la condescendance, y règnent de la part du monarque; et le général y parle avec une noble franchise et une probité sans égale.

A peine le roi eut-il fini la campagne pénible de 1758, que son esprit toujours actif et infatigable s'occupa des moyens de profiter d'une expérience qu'il avait payée si cher.

Il n'arriva que le 14 décembre à Breslau; et déjà le 23 il communiqua au général Fouqué ses observations intéressantes sur la méthode qu'il faut suivre en faisant la guerre aux Autrichiens.

Quoique cette dissertation, chef-d'œuvre dans son genre, tombée en des mains étrangères, aussi bien que quelques lettres du roi, lorsque le général fut fait prisonnier à Landshut le 23 juin 1760, ait déjà été publiée; elle est nécessaire pour compléter la correspondance que nous offrons, et nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de l'employer ici.



LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE,

ET

DU GENERAL FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Breslau, le 23 décembre 1758.

JE vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve ; recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée ; c'est un petit secours dont vous pouvez bien avoir besoin dans ces temps calamiteux.

Je vous envoie en même temps quelques réflexions, qui font tout le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne.

Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles : l'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand.

Mais laissons l'avenir sous le voile, où la providence a voulu le cacher ; et pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié et de l'estime que je vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours. Adieu.

FÉDÉRIC.

*RÉFLEXIONS sur quelques changemens à introduire
dans la façon de faire la guerre.*

QU'IMPORTE de vivre , si on ne fait que végéter ! qu'importe de voir , si ce n'est que pour entasser des faits dans sa mémoire ! qu'importe en un mot l'expérience , si elle n'est dirigée par la réflexion !

Végèce dit que la guerre doit être une étude , et la paix un exercice ; et il a raison.

La pensée seule , ou , pour mieux m'expliquer , la faculté de combiner ses idées , est ce qui distingue les hommes des bêtes de somme. Un mulet qui aurait fait dix campagnes sous le prince Eugène , n'en ferait pas meilleur tacticien ; et il faut avouer , à la honte de l'humanité , que sur l'article de cette paresseuse stupidité , beaucoup de vieux officiers ne valent pas mieux que ce mulet. Suivre la routine du service , s'occuper de sa pâture et de son couvert , manger quand on mange , se battre quand tout le monde se bat , voilà ce qui , pour le grand nombre , s'appelle avoir fait campagne et être blanchi sous le harnois.

De-là vient ce nombre de militaires rouillés dans la médiocrité , et qui ne connaissent , ni ne s'embarassent de connaître les causes de leurs triomphes ou de leurs défaites. Cependant ces causes sont très-réelles.

Le sévère critique , le judicieux et rigide Fenquière nous a montré , par la censure qu'il a faite des militaires de son temps , la route que nous devons tenir pour nous éclairer. Depuis son siècle , la guerre

s'est raffinée ; des usages nouveaux et meurtriers l'ont rendue plus difficile. Il est juste de les détailler, afin qu'ayant bien examiné le système de nos ennemis et les difficultés qu'il nous présente, nous choissions des moyens propres pour les surmonter.

Je ne vous entretiendrai pas des projets de nos ennemis, fondés sur le nombre et la puissance de leurs alliés, dont la multitude devrait écraser, non-seulement la Prusse, mais tout prince qui seul voudrait leur résister. Il n'est pas besoin de vous faire remarquer la maxime qu'ils ont adoptée généralement, d'attirer par des diversions nos forces d'un côté, pour frapper un grand coup dans l'endroit où ils sont, sans y trouver aucune résistance ; de se tenir sur la défensive vis-à-vis d'un corps qui est assez fort pour leur tenir tête, et d'employer la vigueur contre celui qui par sa faiblesse est obligé de céder.

Je ne vous rappellerai pas non plus la méthode dont je me suis servi pour me soutenir contre ce colosse qui menaçait de m'accabler : cette méthode, qui ne s'est trouvée bonne que par les fautes de mes ennemis, par leur lenteur qui a secondé mon activité, par leur indolence à ne jamais profiter de l'occasion, ne doit pas être proposée pour modèle.

La loi impérieuse de la nécessité m'a obligé de donner beaucoup au hasard : la conduite d'un pilote qui se livre aux caprices du vent plus qu'aux indications de la boussole, ne peut jamais servir de règle.

Il est question de se faire une juste idée du

système que les Autrichiens suivent dans cette guerre.

Je m'attache à eux comme à ceux de nos ennemis qui ont mis le plus d'art et de perfection dans ce métier. Je passe sous silence les Français, quoiqu'ils soient avisés et entendus, parce que leur inconséquence et leur esprit de légèreté renverse d'un jour à l'autre les avantages que leur habileté pourrait leur procurer. Quant aux Russes, ils sont aussi féroces qu'ineptes; et ils ne méritent pas qu'on les nomme.

Les changemens principaux que je remarque dans la conduite des généraux autrichiens pendant cette guerre, consistent dans leurs campemens, dans leurs marches et dans cette prodigieuse artillerie, qui exécutée sans être soutenue d'une armée, ferait presque suffisante pour détruire celle qui viendrait l'attaquer.

On a pris de bons camps dans les anciennes guerres, témoins ceux de Fribourg et de Nördlingen que M. de Merci occupa; témoin un camp que prit le prince Eugène, si je ne me trompe, sur l'Adige ou sur le Tesin, où il arrêta l'armée française commandée par M. de Villeroi; témoin le fameux camp de Heilbron, celui de Sierk sur la Moselle, et d'autres que je n'ai pas besoin de citer.

Mais que l'on examine si jamais généraux ont formé une ordonnance aussi formidable que celle qui est aujourd'hui employée par les Autrichiens.

Où a-t-on vu quatre cents pièces de canon rangées sur des hauteurs, avec l'avantage d'atteindre de loin et de pouvoir fournir un feu rasant.

Un camp autrichien offre un front redoutable, et les derrières en sont remplis d'embuscades. A la

vérité, la grande supériorité du monde, qui leur permet de se mettre sur plusieurs lignes, sans craindre d'être débordés, leur donne la facilité de fournir à tout; les troupes ne leur manquent pas.

Si nous descendons ensuite dans un plus grand détail, vous trouverez que les principes, sur lesquels les généraux autrichiens font la guerre, sont une suite d'une longue méditation.

Vous verrez de plus beaucoup d'art dans leur tactique, une circonspection extrême dans le choix de leurs camps, une grande connaissance du terrain, des dispositions soutenues, et une sagesse à ne rien entreprendre qu'avec une certitude aussi grande de réussir, que la guerre permet de l'avoir.

Ne jamais se laisser forcer à se battre malgré soi, voilà la première maxime de tout général, et dont leur système est la suite. De-là la recherche des camps forts sur des hauteurs ou des montagnes. Du reste, les Autrichiens n'ont rien qui leur soit particulier dans le choix des postes, sinon qu'on ne les trouve presque jamais dans une mauvaise situation, et qu'ils ont une attention particulière à se placer toujours dans des terrains inattaquables.

Leurs flancs sont constamment appuyés à des ravins, des précipices, des marais, des rivières, ou des villes; mais où ils se distinguent le plus des anciens, c'est dans l'ordonnance qu'ils donnent à leurs troupes pour tirer parti de tous les avantages du terrain. Ils ont un soin extrême de placer chaque arme dans les lieux qui lui sont propres.

Ils ajoutent la ruse à tant d'art, et vous présentent souvent des corps de cavalerie, pour engager

le général qui leur est opposé à faire de fausses dispositions. Cependant je me suis aperçu, dans plus d'une occasion, que toutes les fois qu'ils forment leur cavalerie en ligne contigue, leur intention n'est pas de la faire combattre, et qu'ils ne veulent s'en servir effectivement que lorsqu'ils la rangent en échiquier.

Remarquez encore, que si vous faites charger cette cavalerie au commencement de l'action, la vôtre la battra sûrement; mais pour peu qu'elle la poursuive, elle donnera dans une embuscade d'infanterie, où elle fera détruite; d'où il suit, qu'en attaquant cet ennemi dans un poste, il faut refuser sa cavalerie au commencement de l'action, et s'il se peut, même la tenir hors du feu, pour l'employer suivant les circonstances, soit à réparer le combat, soit à profiter de la victoire par une vigoureuse poursuite.

Pendant cette guerre, l'armée autrichienne a toujours été campée sur trois lignes soutenues par cette prodigieuse artillerie dont j'ai parlé.

La première ligne se forme au pied des collines, où le terrain est moins rude et descend en pente douce, en forme de glacis, du côté où l'ennemi peut aborder.

Cette méthode est sage: c'est le fruit de l'expérience, qui montre qu'un feu rasant est plus destructif qu'un feu plongeant. De plus, le soldat, sur la crête de cette espèce de glacis, a tout l'avantage de la hauteur, sans en éprouver les inconvénients. L'attaquant est découvert, et ne peut lui nuire par son feu; au lieu qu'il peut le détruire

avant que l'autre puisse l'approcher. De plus, si cette infanterie force celle qui l'attaque de plier, elle peut profiter de son avantage; le terrain s'y prête et la seconde.

Au lieu que si elle se trouvait sur un terrain trop élevé ou trop escarpé, elle n'oserait en descendre, de peur de se rompre; le feu qu'elle ferait de cette hauteur n'atteindrait pas l'attaquant partout; en marchant avec vigueur, il se trouverait bientôt sous son canon et sous sa mousqueterie.

Les Autrichiens conservent également cette position d'amphithéâtre à leur seconde ligne entrelacée de batteries ainsi que la première, et ils y placent des corps de cavalerie destinés à la soutenir.

Si l'ennemi qui attaque plie, la cavalerie est à portée de le charger. Si au contraire la première ligne est renversée, l'ennemi qui avance trouve, après un rude combat d'infanterie, un poste terrible qu'il faut attaquer de nouveau: il est défordonné par les charges précédentes et obligé de marcher à des gens frais, bien postés, et secondés par la nature du terrain.

La troisième ligne, qui leur sert en même temps de réserve, est destinée à renforcer les postes où l'assaillant se propose de pénétrer.

Leurs flancs sont garnis de canons comme une citadelle. Ils profitent de tous les petits faillans du terrain pour y mettre des pièces qui tirent en écharpe, afin d'avoir d'autant plus de feux croisés. De sorte que c'est la même chose de donner l'assaut à une place dont les défenses ne sont pas ruinées,

ou d'attaquer une armée qui s'est ainsi préparée dans son terrain.

Non contents de tant de précautions, les Autrichiens tâchent encore de couvrir leur front par des marais, des chemins creux, profonds et impraticables, des ruisseaux, en un mot, par des défilés. Enfin, sans se fier absolument aux appuis qu'ils ont donnés à leurs flancs, ils ont de gros détachemens sur leur droite et sur leur gauche, qu'ils font camper à deux mille pas de leurs ailes, ou environ, dans des lieux inabordables : leur objet est d'observer l'ennemi ; et s'il venait les attaquer inconfidérément, la grande armée lui pourrait tomber en flancs et à dos, et déranger ses mesures de manière à l'obliger peut-être à se retirer après un premier effort infructueux.

Mais, dira-t-on, comment engager une affaire avec des gens si bien préparés ? Serait-ce donc que ces troupes si souvent battues seraient devenues invincibles ? Non assurément, et je n'en conviendrai jamais : cependant je ne conseille à personne de prendre une résolution précipitée, et d'aller insulter une armée qui a su se préparer d'aussi grands avantages.

Mais comme il est impossible à la longue, que pendant la durée d'une campagne tous les terrains se trouvent également avantageux, et que ceux qui sont chargés du choix des postes ne commettent pas quelques fautes, j'approuve fort que l'on profite de ces occasions sans avoir égard au nombre, pourvu qu'on ait au-delà de la moitié du monde de ce qu'a l'ennemi.

Quant aux fautes qu'il peut commettre , et dont on peut profiter , elles sont , lorsqu'il laisse quelques hauteurs devant ou à côté de son camp sans les occuper ; si son flanc ne se trouve pas bien appuyé ; lorsqu'il place sa cavalerie dans sa première ligne ou qu'il détache loin de l'armée un des corps qui veillent sur son aile ; lorsque les hauteurs où il est posté ne sont pas considérables , et sur-tout si aucun défilé n'empêche d'aller à lui ; dans ce cas , je proposerai de se saisir incontinent de ces hauteurs , et d'y placer autant d'artillerie qu'elles en peuvent contenir.

J'ai vu dans plus d'une occasion que les Autrichiens , tant cavalerie qu'infanterie , ne résistent point au canon ; mais il faut ou des hauteurs peu élevées , ou une plaine pour vous en servir utilement. Les bouches à feu et la mousqueterie ne font point d'effet du bas en haut ; et attaquer l'ennemi sans les avantages du feu , c'est vouloir se battre contre des armes avec des bâtons : or cela est impossible.

Je reviens à l'attaque. Je conseille de se proposer un point , pour y faire un puissant effort , et de former plusieurs lignes qui se soutiendront les unes les autres , étant probable que vos premières troupes seront repoussées. Je ne suis absolument point d'avis que l'on fasse des attaques générales , parce qu'elles sont trop dangereuses ; au lieu qu'en n'engageant qu'une aile ou une section de l'armée , si elle est défaite , le gros vous reste pour couvrir votre retraite ; et ainsi vous ne pouvez jamais être totalement battu.

De plus, il faut considérer, qu'en ne vous attachant qu'à une partie de l'armée ennemie, vous ne pouvez jamais perdre autant de monde qu'en rendant l'affaire générale, et que si vous réussissez, vous pouvez également détruire votre ennemi, s'il n'a pas un défilé trop près du champ de bataille, ou quelques corps de son armée à portée de protéger sa retraite.

Il me paraît encore que vous pouvez employer la partie de vos troupes que vous refusez à l'ennemi, à en faire parade, en lui faisant faire des mouvemens sans cesse, afin de l'obliger à ne point quitter son poste pour aller au secours de celui contre lequel vous faites effort; et par-là cette partie de son armée que vous tenez en échec lui deviendra inutile.

Il arrivera peut-être que l'ennemi s'affaiblira d'un côté pour en aller secourir un autre; il faut, lorsque vous vous apercevez à temps de ce mouvement, profiter de ce moment, si vous avez des troupes suffisantes.

D'ailleurs ne rougissons point d'imiter ce qu'on trouve de bon dans la méthode de nos ennemis.

Les Romains en s'appropriant les armes avantageuses des nations contre lesquelles ils avaient combattu, rendirent leurs troupes invincibles.

Cela posé, on doit certainement adopter la façon de se camper des Autrichiens, se contenter en tout cas d'un front plus étroit pour gagner sur la profondeur, et prendre un grand soin de bien placer et d'assurer ses ailes.

Il faut se conformer au système d'une nombreuse

artillerie , quelque embarrassant qu'il soit. J'ai fait augmenter considérablement la nôtre : elle suppléera au défaut de notre infanterie , qui ne peut que dégénérer à mesure que la guerre devient plus longue et plus meurtrière. Ainsi prendre des mesures avec plus de justesse et d'attention qu'on ne l'a fait autrefois , c'est se conformer à cet ancien principe de l'art , de ne jamais être obligé de combattre malgré soi.

Tant de difficultés pour attaquer l'ennemi dans son poste , font naître l'idée de l'attaquer en marche , de profiter de ses décampemens , et d'engager des affaires d'arrière-garde , à l'exemple de celle de Leuse ou de celle de Senef.

Mais c'est à quoi les Autrichiens ont également pourvu , en ne faisant la guerre que dans des pays coupés ou fourrés , et en se préparant d'avance des chemins , soit à travers des forêts ou des terrains marécageux , ou en suivant la route des vallées derrière les montagnes , qu'ils ont l'attention de faire garnir d'avance de forts détachemens ; alors leurs nombreuses troupes légères vont se poster dans les bois et sur les cimes des montagnes , et par-là couvrent leur marche , masquent leurs mouvemens et leur procurent une entière sûreté jusqu'à ce qu'ils aient atteint un nouveau camp , aussi avantageux que celui qu'ils viennent de quitter , et dans lequel on ne peut les attaquer sans imprudence.

Je dois à cette occasion vous faire remarquer qu'un des moyens , dont nos ennemis se servent , est de faire reconnaître d'avance le terrain qu'ils veulent occuper , par des ingénieurs de campagne , qui le

lèvent , qui l'examinent ; et ce n'est qu'après une mûre délibération que le terrain est choisi et que leur défense est réglée.

Les détachemens des Autrichiens sont forts ; et ils en font beaucoup : les plus faibles ne sont pas au-dessous de trois mille hommes.

Je leur en ai compté quelquefois cinq ou six , qui se trouvaient en même temps en campagne. Le nombre de leurs troupes hongroises est assez considérable. Si elles se trouvaient rassemblées , elles pourraient former un corps d'armée ; de sorte que vous avez deux armées à combattre , la pesante et la légère.

Les officiers qu'ils emploient pour commander ces détachemens , sont d'une expérience consommée , sur-tout dans la connaissance du terrain.

Ils se campent souvent près de nos armées , mais avec l'utile circonspection de se poster sur les cimes des montagnes , dans des forêts épaisses , ou derrière des doubles et triples défilés.

De cette espèce de repaire , ils envoient des partis qui agissent selon l'occasion ; et les corps ne se montrent pas , à moins qu'ils ne trouvent le moment de tenter quelque coup. La force de ces détachemens leur permet de s'approcher de près de nos armées , même de les entourer ; et il est très-fâcheux de manquer du nombre égal de cette espèce de troupes.

Nos bataillons francs , formés de déserteurs , mal composés et faibles , n'osent le plus souvent se montrer devant eux. Nos généraux craignent de les aventurer en avant , de peur de les perdre , ce qui

donne le moyen aux ennemis d'approcher de nos camps , de nous inquiéter et de nous alarmer nuit et jour.

A la fin nos officiers s'accoutument à ces échauffourées ; ils les méprisent , et malheureusement ils contractent l'habitude d'une sécurité qui nous est devenue funeste à Hochkirchen , où la plupart prirent pour une escarmouche de troupes légères et irrégulières l'attaque que l'armée entière des Autrichiens fit à notre droite.

Je crois cependant , pour ne vous rien cacher , que M. de Daun pourrait se servir mieux qu'il ne le fait de son armée hongroise. Elle ne nous cause pas tout le mal qu'elle pourrait.

Pourquoi ces généraux détachés n'ont-ils rien tenté contre nos fourrages ? Pourquoi n'ont-ils point essayé d'emporter de mauvaises villes où nous avons nos dépôts de vivres ? pourquoi n'ont-ils pas , dans toutes les occasions , entrepris d'intercepter nos convois ? pourquoi , au lieu d'alarmer nos camps de nuit par de faibles détachemens , n'ont-ils pas tenté de les attaquer en force , et de prendre à dos notre seconde ligne ? ce qui les aurait menés à des objets bien autrement considérables , importans et décisifs pour le succès de la guerre.

Les Autrichiens sans doute manquent comme nous d'officiers entreprenans : les seuls cependant qui , parmi cette horde de gens armés et timides , méritent de parvenir aux grades de généraux.

Voilà en peu de mots l'idée des principes sur lesquels les Autrichiens font la guerre présente. Ils l'ont beaucoup perfectionnée ; mais cela même n'em-

pêche pas qu'on ne puisse reprendre sur eux une entière supériorité. L'art dont ils se servent avec tant d'habileté pour se défendre nous fournit les moyens de les attaquer.

J'ai hasardé quelques idées sur la manière d'engager avec eux des combats. Je dois y ajouter deux choses, que je crois avoir omises.

La première est de bien appuyer le corps qui attaque ; autrement il serait pris en flanc , au lieu qu'il est principalement destiné à prendre celui de l'ennemi.

La seconde est une grande attention que doivent avoir les chefs des troupes , à ne leur point permettre de se débander , sur-tout lorsqu'ils poussent l'ennemi ; car dans de pareilles circonstances , un faible corps de cavalerie qui tombe sur elles , et qui les trouve défordonnées , est en état de les détruire ; mais quelques précautions que prenne un général , il reste toujours beaucoup de hasards à courir dans l'attaque des postes difficiles et dans toutes les batailles.

La meilleure infanterie de l'univers peut être repoussée et battue dans des lieux où elle a à combattre le terrain , l'ennemi et l'artillerie.

La nôtre , à présent abâtardie par des pertes trop fréquentes , ne doit point être employée à des entreprises difficiles. Sa valeur intrinsèque n'est plus comparable à ce qu'elle était , et ce ferait la mettre à de trop grandes épreuves que de la risquer dans des attaques qui demandent une fermeté et une confiance inébranlables.

Le sort des Etats dépend souvent d'une affaire décisive ; autant doit-on l'engager si on y trouve ses avantages , autant faut-il l'éviter , si le risque

que l'on y court surpasse le bien qu'on en espère.

Il y a plus d'un chemin à suivre, qui tous mènent au même but ; on doit s'appliquer, si je ne me trompe, à détruire l'ennemi en détail. Qu'importe de quel moyen on se serve, pourvu que l'on gagne la supériorité.

L'ennemi fait nombre de détachemens ; les généraux qui les mènent ne sont pas toujours également prudents et circonspects. Il faut se proposer de ruiner ces détachemens l'un après l'autre ; il ne faut point traiter ces expéditions en bagatelles, mais y marcher en force, donner de bons coups de collier, et traiter ces petits combats aussi sérieusement que s'il s'agissait d'affaires décisives. L'avantage que vous retirerez si vous réussissez deux fois à écraser ces corps séparés, sera de réduire l'ennemi à les défendre : à force de circonspection, il se tiendra rassemblé, et vous fournira peut-être les occasions d'entreprendre avec succès sur la grande armée.

D'autres idées s'offrent encore à mon esprit. J'ose à peine les proposer dans les conjonctures présentes, où, accablés par le poids de toute l'Europe, et forcés de courir la poste avec des armées pour arriver à temps, soit pour défendre une frontière, soit pour voler au secours d'une autre province, nous sommes obligés de recevoir la loi de nos ennemis, au lieu de la leur donner ; et de régler nos opérations sur les leurs.

Cependant comme les situations violentes ne sont pas de durée, et qu'un seul événement peut apporter de grands changemens dans les affaires, je crois devoir vous découvrir ma pensée sur la façon d'établir le théâtre de la guerre.

Tant que nous n'attirerons pas l'ennemi dans les plaines, nous ne devons pas nous flatter de remporter sur lui de grands avantages; mais dès que nous pourrons le priver de ses montagnes, de ses forêts et des terrains coupés dont il tire un si grand parti, ses troupes ne pourront plus résister aux nôtres.

Mais où trouver ces plaines, me direz-vous? Sera-ce en Moravie, en Bohême, à Gœrlitz, à Zittau, à Freiberg.

Je vous réponds que non; mais que ces terrains se trouvent dans la Basse-Silésie, et que l'ardeur insatiable avec laquelle la cour de Vienne désire de reconquérir ce duché, l'engagera tôt ou tard à y envoyer ses armées. C'est alors, qu'obligés de quitter leurs postes, la force de leur ordonnance et l'attirail imposant de leur artillerie se réduiront à peu de chose. Ainsi, si au commencement d'une campagne les Autrichiens entrent dans la plaine, leur témérité pourra entraîner leur ruine, et dès-lors toutes les opérations des armées prussiennes, soit en Bohême, soit en Moravie, réussiront sans peine.

C'est un expédient fâcheux, me direz-vous, que d'attirer l'ennemi dans son propre pays. J'en conviens; cependant c'est l'unique, parce qu'il n'a pas plu à la nature de faire des plaines en Bohême et en Moravie, mais de les charger de bois et de montagnes. Il ne nous reste donc qu'à choisir ce terrain avantageux, sans nous embarrasser d'autre chose.

Si je loue la tactique des Autrichiens, je ne peux

que blâmer leurs projets de campagne et leur conduite dans les grandes parties de la guerre. Il n'est pas permis avec des forces aussi supérieures, avec autant d'alliés que la cour de Vienne tient à sa disposition, d'en tirer d'also minces avantages.

Je ne saurais assez m'étonner du peu de concert qui règne dans les opérations de tant d'armées, qui écraseraient toutes les forces prussiennes, si elles faisaient un effort général. Que de lenteur dans l'exécution de leurs projets ! Combien d'occasions n'ont-ils pas laissé échapper ? En un mot, que de fautes énormes, auxquelles jusqu'à présent nous devons notre salut.

Voilà tout le fruit que j'ai retiré de cette campagne. La vive empreinte de ces images m'a fourni les réflexions que je viens de vous communiquer. Je croirai le temps que j'ai mis à les recueillir utilement employé, si vous voulez les méditer, et me faire part de vos idées, qui vaudront mieux que les miennes.

A Breslau, le 21 décembre 1758.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobschütz ce 2 janvier 1759.

S I R E ,

Souvenez-vous de vos bienfaits, et pensez que vous m'avez enrichi au delà de mes désirs. Pour comble de bontés, vous venez de me faire un présent de deux mille écus : je vous en rends de très-humbles actions de grâces, et je tâcherai d'en faire le meilleur usage pour votre service.

Je juge, par les traits de générosité de V. M. que ses trésors sont inépuisables. Tant mieux, je vous en félicite, et suis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobschütz, ce 2 janvier 1759.

S I R E ,

Il est étonnant, il est même surnaturel de voir V. M. suffire à tant d'occupations différentes, et qui toutes sont d'un détail infini; aussi êtes-vous l'unique dans ce monde qui puisse y fournir.

Sans contredit celles de la guerre sont les plus pressantes et les plus nécessaires ; et je vois aussi , par les réflexions que V. M. vient de faire sur cet objet important , qu'elle l'a profondément médité.

Personne n'est plus capable que vous , Sire , de faire de solides réflexions ; elles sont le fruit de la grande expérience que vous avez acquise. Personne n'a soutenu des guerres comparables à celles que vous avez faites ; l'histoire ne présente rien de tel , et quoique dans cette dernière campagne vous n'ayez point fait de conquêtes , les faits mémorables qui la caractérisent , l'activité que vous y avez déployée , et le courage avec lequel vous avez soutenu et repoussé les puissances les plus formidables de l'Europe , vous immortaliseront à jamais , et vous donnent le pas sur tous les héros anciens et modernes.

La flatterie , Sire , n'est point de mon caractère ; le monde entier vous rend justice.

Il semble , Sire , qu'en me communiquant vos réflexions sur la tactique et sur quelques parties de la guerre , V. M. approuve , ou plutôt m'ordonne de lui en dire mon sentiment : c'est un maître qui veut se faire instruire par son écolier.

J'obéis , et je me flatte de ne courir aucun risque , puisque la sincérité de mes sentimens vous est connue , aussi-bien que mon attachement pour votre service , et mon zèle pour votre auguste personne.

Si la guerre continue , il faut espérer que vous n'aurez plus autant d'armées ennemies sur les bras , et qu'il s'en détachera quelques parties. Si ce concert

continue , naturellement nous devons succomber (*).

Les remarques auxquelles V. M. a donné le plus d'attention , portent principalement sur trois points : 1^o. la manière de camper des Autrichiens ; 2^o. l'attaque de leur armée en marche ; 3^o. leur nombreuse artillerie.

Quant au premier point , qui est celui des camps inabordables des Autrichiens , tant sur leur front que sur leurs flancs , je crois qu'il ne ferait à propos de les imiter , que lorsqu'on aurait pour objet de leur défendre un passage , ou l'entrée d'un pays , de couvrir une place , ou d'éviter le combat , supposé que notre armée fût de beaucoup inférieure à la leur : autrement deux armées qui auraient le même objet , courraient risque de passer une campagne à ne rien faire de considérable ; ce qui ne convient pas à notre situation (**): et c'est certainement aussi

(*) Les craintes du général Fouqué furent aussi bien fondées que ses espérances. L'impératrice de Russie Elisabeth mourut au mois de janvier 1762 , et le théâtre changea à l'avantage du roi.

(**) Fouqué ne trouvait pas la guerre défensive propre à la situation du roi. Il pensait qu'il lui convenait mieux de prévenir les ennemis à l'ouverture des campagnes , et de leur faire manquer , par des diversions , les avantages qu'ils avaient sur lui dans la manière redoutable dont ils se défendent. Il connaissait la méthode des Autrichiens , qui avaient coutume d'attendre que leurs alliés fussent près , et d'épier toutes les occasions de mettre le roi à l'étroit ; ce qui leur était aisé , vu la supériorité du nombre. La campagne de 1759 prouve combien la guerre défensive était funeste au roi. Cette méthode aurait pu avoir des suites encore plus fâcheuses pour lui , si ses ennemis avaient su profiter de leurs avantages , et si le roi n'avait pas trouvé , dans les ressources inépuisables de son génie , des moyens de se tirer des plus grands dangers.

ce qui n'arrivera pas ; car il se fera des détachemens de part et d'autre , d'où il résultera dans la position des armées des changemens qui pourront occasionner des combats.

Je pense qu'un camp qui aurait ses ailes bien appuyées , de manière à ne pouvoir être tourné , et dont le front ferait une pente sans avantage réel de part ni d'autre ; je pense , dis-je , qu'un pareil camp nous conviendrait. Une position semblable pourrait engager les Autrichiens à venir à nous , et nous donnerait la facilité de marcher à leur rencontre ; il ne s'agirait alors que de trouver des camps dont les appuis étayeraient les ailes et les flancs.

Rien de plus solide , Sire , de mieux pensé , et de plus désirable , que d'attirer les ennemis dans la plaine.

Il est vrai que ce projet n'est praticable que par le sacrifice d'une grande partie de votre pays ; mais d'un autre côté , cela pourrait nous conduire au but ; il ne serait question alors que de bien pourvoir les places frontières.

Je ne fais si ma conjecture est juste ; mais en examinant la conduite du général Daun dans la dernière campagne , je doute que vous réussissiez à faire sortir ce vieux renard de ses terriers , s'il conserve le commandement de l'armée. Il s'est fait un système tout opposé à votre projet.

Les batailles de Hohen-Friedberg et de Lissa sont toujours présentes à la mémoire des Autrichiens (*).

(*) Au commencement de la campagne de 1745 , la maison d'Autriche et celle de Saxe son alliée , ne se propo-

Si votre projet peut avoir lieu , il nous conduira à deux choses, qui sont de céder à nos ennemis le premier

faient rien moins que la conquête de la Silésie. Le roi bien informé de leurs dessein, affecte une timidité, dont il était bien éloigné, retire ses détachemens des gorges des montagnes qui sont en Bohême, et fait évacuer la Haute-Silésie et le comté de Glatz, et répandre le bruit qu'il quitterait le camp de Schweidnitz à l'approche des ennemis, pour aller en occuper un plus sûr entre Breslau et Glogau. Le prince Charles de Lorraine, trompé par ces démonstrations et ces faux rapports, entre en Silésie sans trouver d'obstacles, et descend dans la plaine: c'est le moment que le roi faisoit pour l'attaquer; il remporte la victoire la plus complète le 4 juin, près de Hohen-Friedberg, et transporte le théâtre de la guerre en Bohême.

La bataille de Lissa fournit un exemple pareil. Le roi ayant battu les Français à Rosbach, le 5 novembre 1757, apprend que la Silésie est inondée par la grande armée autrichienne, et que le général Nadaſti a fait ouvrir la tranchée devant Schweidnitz; il vole au secours d'une province dont la conservation lui était de la plus grande importance; chemin faisant, il apprend que Schweidnitz s'est rendu, que le prince de Bevern, chargé de défendre la Silésie, a été vaincu sous les murs de Breslau, et que cette capitale vient de capituler. Tant de malheurs ne l'ébranlent point; il continue sa marche, résolu de combattre les Autrichiens plutôt que de leur abandonner la Silésie. Il arrive à Parkwitz suivi de quinze mille hommes; il y trouve les troupes que le maréchal de Lewald avait amenées de la Prusse, et celles qui étaient venues de Saxe; il y recueille les débris de l'armée du prince de Bevern, la console, et lui propose sa revanche. Enfin le 5 décembre il marche aux ennemis, remporte la célèbre victoire de Lissa, reprend Breslau et Liegnitz, et force les Autrichiens d'évacuer la Silésie, avec perte de plus de quarante mille hommes: ils n'y conservèrent que Schweidnitz, que le roi fit bloquer pendant l'hiver, et dont il se rendit maître le 16 avril de l'année suivante.

premier pas et les marches , au lieu que nous les avons toujours prévenus par l'ouverture des campagnes.

Le second point regarde l'attaque de leur armée en marche ; mais leurs marches , comme V. M. le remarque , sont si bien conduites , et si exactement masquées par la multitude de leurs troupes légères , qu'on ne doit guères se flatter de remporter des avantages réels dans une occasion semblable.

Il en est de même de l'attaque de leurs postes , qui sont également forts et inabordables ; ce ferait y sacrifier une infinité de monde , et le succès en ferait très-incertain.

Si le poste est mauvais , ils l'abandonnent. C'est ce que nous avons vu pratiquer à plusieurs de leurs généraux.

Malgré ces difficultés , il ferait bien fâcheux qu'il ne se présentât pas dans le cours d'une campagne une occasion de les trouver en défaut.

L'article de l'artillerie est le troisième point , et sans doute il est capital. V. M. convient des faits suivans : que l'artillerie des Autrichiens est de beaucoup supérieure à la nôtre ; qu'elle est mieux servie , et qu'elle atteint de plus loin , par la bonté de la poudre et par la quantité qu'ils en emploient dans la charge des pièces.

L'exécution de cette artillerie formidable a seule donné lieu aux remarques que V. M. a faite sur la valeur intrinsèque de notre infanterie présente.

Les Romains adoptèrent les épées de bonne trempe des Gaulois , et asservirent leurs vainqueurs. Suivons leur exemple , Sire , ainsi que vous l'avez résolu : opposons artillerie à artillerie avec la proportion des

artilleurs ; et vous ferez des régimens de votre armée autant de légions sacrées de Thébains.

Il n'y a que cette supériorité d'artillerie, dont ils ont senti les effets, qui ait un peu ralenti leur ardeur naturelle. Je suis etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

Breslau, ce 9 janvier 1759.

JE ne suis pas aussi riche que vous le pensez, mon cher ami ; mais à force d'industrie et de ressources, j'ai trouvé des fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout sera exactement payé d'ici à la fin de février. J'ai partagé avec vous et une couple d'amis ce qui restait à ma disposition ; ainsi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Crésus.

Je vous remercie de votre réponse aux réflexions militaires que je vous ai envoyées. Je pense comme vous ; mais il ne faut sonner mot de tout ceci.

Les Turcs remuent ; ils ne resteront pas long-temps les bras croisés. Le roi d'Espagne est mourant.

Voilà de l'occupation pour ces lâches conjurés qui travaillent à me nuire.

Si les gens qui ne portent point de chapeaux se tournent vers les Barbares, toute cette horde disparaîtra, et la Suède quittera par conséquent la partie ; s'ils se tournent vers nos insolens voisins, ils ne

pourront pas s'opposer vigoureusement à moi et aux circoncis en même temps; et si par dessus tout cela le roi d'Espagne meurt, la guerre s'allumera aussi-tôt en Italie, et nos fols et étourdis compatriotes seront obligés de se brouiller avec leurs insolens et fiers tyrans.

Tout cela empêche de former à présent un plan d'opérations : il faut que le temps nous révèle ce qui doit arriver, et que l'on voie les mesures que prendront nos ennemis; alors on pourra se déterminer sur ce qu'il sera convenable de faire. Adieu, mon cher ami, je vous souhaite santé et prospérité dans cette nouvelle année. Je vous embrasse de tout mon cœur, en vous assurant de ma tendresse et de mon estime qui ne finiront qu'avec ma vie,

FÉDÉRIC.

* * *

* * *

* * *

VERS la fin de mars 1759, le général Fouqué, voyant que les Autrichiens se renforçaient sur les frontières de la Haute-Silésie et cherchaient à pénétrer du côté de Zugmantel et de Weidenau, pour lui couper la communication de Neustadt et de Neifs, se retira le 28 des environs de Leobschütz, au-delà de la Hotzenplotz, et plaça son aile droite à Neustadt, sa gauche vers Ober-Glogau et son quartier général à Elfschnig.

De leur côté, les Autrichiens se resserrèrent en Bohême vers Landshut, et le 25 mars ils attaquèrent

les postes avancés de l'armée du roi vers Schœmberg, Liebau et Landshut.

Le roi qui était parti de Breslau dès le 23, pour établir son quartier général à Rahnstock, et qui craignait pour Glatz, envoya, par le conseil du général Fouqué, un détachement pour occuper les hauteurs d'Ober-et de Nieder-Eich entre Glatz et Wartha, tandis que lui-même fut camper près de Landshut.

Les lettres qui suivent contiennent les résultats de cette position.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elschwig, le 2 avril 1759.

SIRE,

AU cas que les Autrichiens veuillent entreprendre le siège de Glatz, comme Votre Majesté le présume, je crois certainement que le corps destiné à cette opération viendra de Grulisch et Nachod, et que le gros de l'armée se postera, pour couvrir le siège, près de Wünschelburg ou de Batzdorf, où il serait impossible de l'attaquer.

Dans ces circonstances il n'y aurait à mon avis rien de mieux à faire, que de détacher cinq ou six bataillons pour occuper les hauteurs près des villages Haut-et Bas-Eich entre Wartha et Glatz, dont le colonel Wreeden et le capitaine Winanco ont les plans.

Peut-être parviendrait-on par ce moyen à déconcerter les mesures des ennemis.

Tout est encore tranquille ici; les frontières n'ont pas encore été franchies. Cependant l'on transporte continuellement de la farine et du fourrage à Hoff et à Troppau, et l'on dit que le général de Marschal commandera le corps ennemi dans ces environs.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Buntzlau, ce 3 d'avril 1759.

J'AI pris, mon cher ami, tous les arrangemens que vous proposez. Ramin fera vers les trois heures après-midi à Wartha, et le général Seidlitz avec cinq régimens de cavalerie aux environs de Frankenstein, d'où il vous écrira, et par où nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'est passé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chose du côté de Landshut, à moins que je ne m'affaiblisse trop.

A dire vrai, la saison est bien peu avancée pour agir; mais si je parviens maintenant à prévenir les desseins de l'ennemi, ce sera autant de gagné. Il reste à voir comment nous nous tirerons ensuite d'affaire. Les Français, les Autrichiens et les troupes de l'Empire ont été chassés de la Franconie: le prince Ferdinand les poussera vivement. Cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite; reste à savoir comment la gauche s'en tirera.

Il faudra être bien alerte, et compasser tous nos mouvemens, pour ne point nous laisser prévenir,

et aussi pour ne point nous découvrir mal à propos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ?

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Pokkain, ce 3 d'avril 1759.

IL me vient une idée dans la tête, que je vous communique, mon cher, telle qu'elle est née dans mon cerveau, pour voir s'il y aura moyen de l'exécuter.

La voici : vous voyez le nombre d'ennemis que j'ai sur les bras, et les forces qu'ils rassemblent ; ils diffèrent encore de m'attaquer, peut-être à cause que la saison n'est pas assez avancée ; cela me donne envie, s'il est possible, de déranger leurs projets, soit d'un côté, soit d'un autre.

Je ne puis rien opérer ici, à la vérité, je peux en chasser quelques-uns de leurs postes jusqu'à une certaine distance, mais non pas détruire des magasins (*) ;

(*) Le projet du roi ne se bornait pas à détruire les magasins ennemis de la Haute-Silésie ; mais il allait jusqu'à ruiner tous les magasins que les Autrichiens avaient formés le long des frontières.

Dès le mois de février, le général Knoblauch commença à exécuter ce projet en Thuringue.

Le général Wobersnow ruina les magasins russes à Posen et le long de la Warthe ; le prince Henri le fit avec le plus grand succès en Bohême et dans la Franconie, comme on le verra en détail dans les lettres suivantes. "

cela m'a donné l'idée d'agir en Haute-Silésie, de ruiner leurs magasins de Troppau et de Hoff, si cela est possible.

Je vous prie de m'en dire votre avis. Vous avez quinze bataillons : j'y en pourrais encore joindre six ou sept, et quelques régimens de cavalerie. Mandez-moi ce que vous en pensez ; car je ne suis pas instruit du détail des Autrichiens de votre côté. Si cela pouvait se faire, nous gagnerions deux ou trois mois de repos de ce côté-là, ce qui ferait un grand article ; et nous vengerions certains affronts que j'ai encore sur le cœur.

Votre réponse déterminera mon parti, et cela pourra se faire bien vite. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Elfchnig, ce 4 d'avril 1759.

SIRE,

J'AI très-bien reçu la lettre de V. M. datée du 3 de ce mois.

Le général Ramin m'a donné avis qu'il se rendrait demain 5 à Wartha avec cinq bataillons.

J'ai écrit au colonel de Wreeden et au lieutenant-colonel d'O, touchant le poste que doivent occuper ces cinq bataillons entre Wartha et Glatz près de Haut-et Bas-Eich, en leur marquant d'y faire les abatis et les retranchemens nécessaires.

L'expulsion des troupes autrichiennes et de celles de l'Empire de la Franconie fera bien favorable à l'aile droite de l'armée de V. M. à laquelle je souhaite tout le succès possible.

Je crois que les Autrichiens ne se sont tellement renforcés près de Landshut, que dans la crainte que V. M. ne dérange leurs projets, en pénétrant en Bohême de ce côté-là. Si cela pouvait se faire actuellement que la campagne vient d'être ouverte, toute la suite de nos opérations s'en ressentirait avantageusement.

Selon les avis du lieutenant-colonel Saks de Brieg, on a aperçu quelques cosaques aux environs de Wartenberg sur les frontières de la Pologne. Tout est d'ailleurs tranquille dans nos quartiers.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 6 d'avril 1759.

Vous me faites une réponse normande, mon cher ami : je vous demande s'il y aurait quelque chose à faire chez vous, et vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand'chose à faire.

Hé-bien, quand je les aurai chassés de-là, qu'est-ce qu'il m'en reviendra, et où trouverai-je à vivre ? Ce pays est mangé, et jusqu'à présent on n'y peut fourrager encore. Comment vivre, comment faire passer de la paille, de l'avoine, du foin, et tous

les diables par ces maudites montagnes? Voilà l'inconvénient, vous me ferez plaisir de résoudre cette difficulté.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elfchnig, le 6 avril 1759.

S I R E,

LE projet qu'il a plu à V. M. de me communiquer, par la lettre du 3 de ce mois, ne saurait être mieux conçu.

Cependant je n'ai pas voulu manquer de lui faire dans l'inclose ci-jointe un rapport détaillé.

V. M. verra que le principal magasin se trouve à Hoff; il n'y a que de petits entrepôts à Troppau et à Freudenthal.

Depuis que les Autrichiens ont établi un magasin à Hoff, ils ont réuni leurs principales forces le long de l'Oppa.

Au cas que l'on voulût former quelque entreprise sur ce magasin, il faudrait forcer d'abord le passage de l'Oppa et ensuite celui de la Mora.

Pour l'exécuter, il serait nécessaire de masquer Troppau et Jägerndorf, et de pénétrer avec le corps près de Creutzendorf.

La première marche pourrait se faire environ jusqu'à Leobschütz ou Bladen. Ils ne négligeront

pas de rompre les ponts le long de l'Oppa, comme ils l'ont fait déjà près de Jægerndorf et dans d'autres endroits, et de prendre poste de l'autre côté de l'Oppa sur les hauteurs qui dominant cette contrée, pour nous disputer le passage.

Ce passage ayant été forcé, on ne pourrait pas laisser Jægerndorf et Troppau derrière soi; mais il serait nécessaire de s'emparer de Troppau, et d'y mettre quelques bataillons pour couvrir la retraite.

Comme cette entreprise ne pourrait être exécutée que dans l'espace de quelques jours, il est à supposer que l'ennemi attaqué dans son centre, se replierait pour se poster près de son magasin de Hoff, et occuperait les hauteurs au-delà de la Mora près de Spakendorf, Heidenpültz et Herzogswalde. Ce passage serait encore plus difficile à forcer que celui de l'Oppa, à cause de sa situation et des hauteurs qui sont au-delà de la Mora.

Il faut d'ailleurs considérer que le régiment de Bornstädt serait obligé de rester à Patschkau, et celui de Jung-Brunswik à Neustadt; qu'il faudrait encore laisser garnison à Leobschütz et à Troppau; de sorte qu'à mon arrivée à la Mora, j'aurais quelques bataillons de moins, au lieu que l'ennemi peut conserver toutes ses forces réunies au-delà de ce fleuve.

Malgré cela, cette entreprise pourrait peut-être réussir, quoiqu'elle puisse plus aisément encore manquer.

Telles sont les observations qu'il a plu à V. M. de me demander; mais comme elle connaît les passages de l'Oppa et de la Mora, et qu'elle en a des cartes très-détaillées, je lui soumets la décision de toute cette affaire et j'attends ses ordres.

L E T T R E D U R O I.

ce 8 d'avril 1759.

J'AI reçu , mon cher , votre réponse : je conviens que l'expédition est difficile et incertaine ; mais d'un autre côté , je la trouve si nécessaire , que je ne ferais la négliger ; il faut l'entreprendre pour ne pas se laisser mettre la corde au cou.

Je vous fournirai cinq bataillons et l'artillerie nécessaire ainsi que les pontons. Vous marquerez à Wendessen tout ce qu'il faut ; il faut prendre le régiment de Bornstædt , de Mosel et de Brunswik , et toute la kyrielle avec vous. J'ai cinq régimens de cavalerie tout prêts , mais que vous ne pouvez employer que pour passer l'Oppa , pour bloquer Troppau et Jægerndorf , et qu'il ne faut point mener du côté de la Mora , où vous ne pourriez vous en servir. Treskow pourra aussi être de l'expédition , d'autant plus qu'elle sert à couvrir sa forteresse.

Dès que j'aurai réponse de Wendessen , je mettrai tout en branle ; et dès que votre corps sera assemblé , vous n'avez qu'à opérer d'abord : car je vous dirai de plus , que dès que cela sera fini , je retirerai à moi les régimens que je vous envoie , ainsi que le canon que je vous prête , pour faire ici la même chose sur Nachod.

Vous avez vingt mille hommes vis-à-vis de vous ; nous en avons ici à peu-près autant. Si nous chassons ces gens-là et leurs dragons , si nous nous emparons de leurs vivres , Daun fera obligé de rechanger tout son

plan ; voilà ce que nous voulons ; et d'ailleurs , de quelque côté qu'il se tourne alors , je ferai en état de le suivre , ce que je ne ferais faire à présent , à moins de vouloir abandonner toute la Silésie.

Adieu , mon cher ami , faites tous vos arrangements ; prompte réponse , et pour ce qui me regarde , je vous servirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elchnig, ce 9 d'avril 1759.

SIRE ,

LE capitaine de Wendessen m'a remis les ordres de votre Majesté touchant l'expédition de Hoff.

Ces ordres seront suivis , Sire.

Cependant comme il y a deux rivières à passer , savoir l'Oppa et la Mora , et comme pendant qu'on y jettera les ponts , le corps ennemi se postera infailliblement au-delà de ces rivières pour nous en disputer le passage , V. M. voudra bien me faire la grâce de considérer qu'y ayant déjà tant de difficultés à passer l'Oppa , par les raisons alléguées dans ma lettre précédente , il sera presque impossible de pénétrer jusqu'à Hoff , ce qui est pourtant l'essentiel.

Si ces difficultés fesaient échouer cette entreprise , et que le corps fût obligé de se retirer , il pourrait en résulter de fâcheuses suites pour toute la campagne prochaine.

On peut prendre du pain pour neuf jours et du fourrage pour trois.

Mais comme les vivres sont consumés depuis l'Autriche jusqu'à Hoff , et qu'il y a peu de bêtes de somme dans ce pays , il sera difficile de procurer dans la suite le fourrage nécessaire au corps.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 10 d'avril 1759.

JE vous envoie , mon cher ami , seize canons , dix-huit pontons , quatre bataillons , et quatre régimens de cavalerie ; tout cela fera le 13 à Neifs , et le 15 au plus tard chez vous.

J'ai donné ordre à Treskow de vous fournir six obus , et , si vous le voulez , quelques mortiers.

Je pense comme vous à toutes les difficultés que vous rencontrerez dans votre chemin. Les hasards décideront de l'exécution ; mais je suis forcé par les conjonctures de me prêter à bien des choses qui dans d'autres temps me répugneraient beaucoup.

Il faut essayer l'affaire : si elle ne réussit qu'en partie , ce sera toujours un avantage qui dérangera nos ennemis ; si elle réussit tout-à-fait , ce sera admirable.

Je ne me flatte de rien , et j'attends tranquillement ce que le hasard décidera de l'entreprise , sûr que vous ne négligerez rien , et que ce ne sera pas votre faute si elle ne réussit pas. Grand et Bülow

vont avec ce corps ; vous aurez soin d'attirer à vous les régimens de Bornstadt et de Mosel.

Je vous dirai que , si vous êtes heureux , je vous redemanderai immédiatement après l'expédition finie , la cavalerie , les quatre bataillons de Bülow , et six canons , parce qu'alors je me propose de tenter ici la même entreprise sur Nachod et Braunau , pour délivrer toutes les frontières de Silésie de corps si fort à portée d'entreprendre ; de sorte que si tout cela réussit , je pourrai me tourner avec mon armée sans craindre , soit contre les Russes , soit contre Leopoldus (*).

Vous comprenez donc que ce m'est une nécessité de prendre ces partis hasardeux , sans quoi je succombe et suis ruiné avant la moitié de la campagne.

Adieu , mon cher ami , je vous souhaite toute sorte de bonheur ; je vous embrasse , et suis tout à vous.

F É D É R I C.

P. S. Daun veut agir au commencement de mai : il nous reste vingt jours ; si nous les employons bien , toute la frontière sera nettoyée.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

Elschmig, ce 11 d'avril 1759.

A I N S I soit , Sire , selon votre volonté , soyez persuadé que nous entreprendrons courageusement , sans même nous flatter de réussir.

(*) Le maréchal Daun

Vous aviez d'abord destiné sept bataillons , Sire ; ensuite cinq , reste à présent quatre ; il n'y a sûrement rien de trop en infanterie.

Voici mon plan en abrégé. Je laisse un bataillon avec un escadron d'houzards de Seidlitz à Neustadt , où j'ai quelque farine et fourrage ; un autre avec un semblable escadron à Leobschütz , où je compte en cas de besoin conduire pour trois jours d'avoine pour tout le corps.

Le lieutenant-général de Seidlitz avec sa cavalerie , deux ou trois bataillons et deux escadrons de houzards , conduira l'entreprise de Troppau.

Le lieutenant-général de Treskow aura l'avant-garde consistant en six bataillons , six escadrons de houzards de Werner et six escadrons de dragons de Bayreuth.

Je conduirai le reste du corps , le tout sous le voile de la fortune.

L'expédition faite , nous retournerons aussi promptement que nous ferons allés.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 12 d'avril 1759.

JE vous ai envoyé tout ce que j'ai pu , mon cher ami ; vous aurez deux bataillons de Neifs , deux de Bornstædt , et quatre que je vous envoie. Mon détachement de Glatz m'a affaibli de sorte qu'avec prudence je ne pouvais vous rien envoyer de plus. J'ai ici ce gros corps vis-à-vis de moi , et pour lui

donner le change , je me suis avancé ici avec tout mon monde , où j'attendrai tranquillement quelle fera votre fortune : si elle est bonne , comme je le souhaite et l'espère , je pourrai ensuite , avec votre secours , nettoyer cette frontière-ci ; mais si cela ne réussit qu'en partie , je serai obligé de prendre mes mesures en conséquence.

Le prince Ferdinand continue à faire des progrès de son côté ; ainsi si tout prospère , nous aurons les coudées franches pour l'ouverture de la campagne , ou les choses deviendront plus difficiles et plus sérieuses.

Adieu , mon cher , je vous embrasse de tout mon cœur , vous souhaitant mille prospérités , et espérant d'entendre bientôt de bonnes nouvelles de votre part.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Elfschnig , ce 15 d'avril 1759.

SIRE ,

J'AI réuni ce soir le corps de cette contrée , comptant me mettre en marche demain matin , le 16 , pour l'expédition dont il a plu à V. M. de me charger. N'ayant point d'obus , j'ai fait venir de Neifs deux mortiers de cinquante livres.

Les Autrichiens ont passé la rivière avec quelques bataillons et occupé Bleischwitz , Peterwitz et plusieurs autres villages en-deçà de l'Oppa.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE

L E T T R E D U R O I.

Landshut , ce 16 d'avril 1759.

Nos ennemis , mon cher ami , ne s'attendent à rien moins qu'à ce qui va arriver ; je leur donne ici toutes les jalousies dont je suis capable.

Des régimens qui marchaient vers la Haute-Silésie , sont retournés à Kœnigsgrætz ; en un mot , je vous secorde de tout mon pouvoir.

Mon frère Henri doit être entré aujourd'hui en Bohème pour y faire ravage. Je tiens la grosse masse en suspens ; et je me flatte que votre habileté , jointe à la sécurité de l'ennemi , vous procurera les succès les plus brillans.

Adieu , mon cher , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

Troppau , le 17 d'avril 1759.

S I R E ,

LE corps entier a passé aujourd'hui l'Oppa à Kreutzendorf et à Dirschkowitz , et la cavalerie a tâché de renfermer Troppau.

Les troupes d'Ulans et de Pandoures qui se sont vus ça et là , n'ont pas fait de résistance.

La garnison de Troppau , composée de trois bataillons d'infanterie hongroise et de Pandoures , a

pris la fuite du côté de Grätz deux heures avant notre arrivée , ne l'ayant pas apprise plutôt.

La cavalerie de notre avant-garde l'a rejointe ; mais l'infanterie n'ayant pu la suivre assez tôt , on n'a fait prisonniers que deux capitaines , deux lieutenans et deux cents-onze soldats. Il y en a eu beaucoup de tués sans aucune perte de notre part.

Demain le corps continuera sa marche , et nous ferons tout notre possible pour nous rendre maîtres du magasin.

Le lieutenant-général de Seidlitz demeurera ici avec la cavalerie.

L'ennemi s'étant retiré de tous côtés , il est à présumer qu'il se fera posté sur les hauteurs au-delà de la Mora , où il est impossible de l'attaquer , comme le fait Votre Majesté.

Si cela est , je serai obligé de m'en retourner faute de vivres , puisque nous n'avons trouvé ici aucun magasin , et que le corps n'a de fourrage que pour trois jours.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 20 d'avril 1759.

J'AI reçu votre rapport du 17 de ce mois , et j'ai été charmé d'apprendre que votre expédition a si bien réussi jusques-là ; je suis seulement fâché que vous n'ayez pas encore trouvé de magasin.

Cependant je fais certainement qu'il y en a de considérables à Jägerndorf , vu que ce lieu a gardé

la neutralité. Vous pouvez toutefois les prendre et les faire conduire à Neifs, pour profiter du moins de quelque chose, si on ne vous en permet pas davantage.

Si vous pouvez pousser les ennemis dans les montagnes, vous trouverez çà et là des occasions de faire des prisonniers. Au reste, je vous envoie un court extrait de l'expédition favorable de mon frère en Bohême. Je suis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. S'il plaisait au ciel que vos gens de vis-à-vis fissent quelques sottises, peut-être auriez-vous occasion d'en profiter.

EXTRAIT de l'expédition du prince Henri de Prusse en Bohême.

de Linay, ce 17 avril 1759.

LE prince arriva le 15 au camp de Hellendorf: les hauteurs derrière Peterswald étaient occupées par mille hommes de pandoures et d'infanterie hongroise postés derrière un abatis considérable.

Après que les bataillons francs les eurent chassés, une partie de notre avant-garde arriva le même soir à Aufsig, et l'autre à Tœplitz; on détruisit la farine et le dépôt de fourrage que l'ennemi avait abandonné.

On marcha le 16 à Lipay, et on s'empara du magasin de Lowositz et de Leutmeritz, où l'on a

trouvé beaucoup de farine. L'on fit brûler tous les bateaux sur l'Elbe, et un corps poussé en avant s'empara du dépôt que l'ennemi avait abandonné à Budyn.

Le général Hülsen marcha le 15, suivant la disposition faite, sur Basberg. L'ennemi a été tourné par notre cavalerie qui a passé par Bresnitz. Les deux regimens Autrichiens d'Andlau et de Kœnigsek ont voulu maintenir leur poste ; mais le lieutenant-colonel Belling et les régimens du corps ont donné sur les pandoures, et le général Renard, cinquante officiers et deux mille hommes ont été faits prisonniers ; on a pris deux étendards, deux drapeaux et trois canons. Nous n'avons eu tout ensemble en tués et blessés que soixante-six hommes. L'ennemi a laissé au-delà de deux cents morts sur la place.

Le général-major Aschersleben s'est emparé du magasin de Saatz. En calculant ensemble tout ce que nous avons pris en fourrage et farine, on peut en former un magasin considérable.

Nous apprenons dans le moment qu'on a trouvé à Libochowitz un magasin d'avoine considérable, où l'on a fait quatorze prisonniers du régiment de Schmertzling. Nous avons brûlé tous les ponts sur l'Eger et détruit tous les magasins le long de cette rivière. Nous apprenons dans l'instant qu'on a trouvé mille tonneaux de farine à Worwizschan.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Kunzendorf, ce 18 avril 1759.

S I R E ,

P OUR continuer mon rapport d'hier, j'annonce à V. M. que le corps est arrivé aujourd'hui sans obstacle à Hartau près de la Mora, où le pont était rompu.

L'ennemi, comme je l'avais supposé, s'était posté sur les hauteurs au-delà de la rivière entre Hertzogswalde et Heidenpiltzsch.

Ayant passé la Mora pour reconnaître la situation, je l'ai vu rangé sur deux lignes, entre lesquelles s'en avança une troisième. La cavalerie couvrait les ailes.

J'examinai si on ne pourrait le prendre en flanc sur le chemin de Bautsch; mais ce projet ne pouvait pas non plus être exécuté à cause des hauteurs et des ravines qu'on trouve dans cette contrée.

Selon le rapport des défecteurs, le général de Ville lui-même défend avec un corps de troupes le passage de Bautsch; un troisième corps est posté dans les bois à notre droite près de Spakendorf: il a rompu les ponts et fait des abatis.

Ne pouvant donc rien entreprendre ici, et n'ayant plus de fourrage que pour deux jours, je commencerai demain la retraite.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 20 avril 1759.

VOTRE rapport du 18 n'est pas autrement satisfaisant. Vous me mandez que vous n'avez pu pousser l'ennemi que jusqu'aux bords de la Mora. Peut-être fera-t-il assez hardi pour vous suivre, quand vous vous mettrez en marche. En ce cas, vous auriez sans doute l'occasion de lui jouer un joli tour, qui répondrait peut-être à tous nos souhaits. Je suis votre bien affectionné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. Tout ne peut pas réussir à nos souhaits, mon ami. Cependant il faut tenter la fortune. Quelquefois on la trouve lorsqu'on s'y attend le moins; quelquefois aussi la drôlesse trop volage nous plante-la après nous avoir fait ses perfides agaceries.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Troppau, le 20 avril 1759.

SIRE,

COMME il m'a été impossible d'attaquer les Autrichiens dans leur poste au-delà de la Mora, ainsi que j'ai eu l'honneur de le mander à V. M. je me suis retiré hier avec mon corps jusqu'ici.

Les Autrichiens se mirent en marche en même temps que moi. Je les ai vu moi-même marcher en deux colonnes vers Hoff, sans doute dans le dessein d'y mieux couvrir leur magasin.

Selon le rapport des déserteurs, le général Marschall est arrivé avant-hier après-midi auprès du corps et en a pris le commandement.

Les quatre régimens de cavalerie et les quatre bataillons de Münchow et de Lindstædt, de même que les huit pontons et la moitié de la grosse artillerie, qu'il a plu à V. M. de m'envoyer, sont partis aujourd'hui d'ici sous les ordres du lieutenant-général de Seidlitz, pour se rendre au corps d'armée de V. M. Ils arriveront aujourd'hui jusqu'à Leobschütz et demain jusqu'à Zülitz.

Jè laisse reposer aujourd'hui mes troupes ici; mais le manque de vivres m'oblige à suivre moi-même demain. Le reste de la grosse artillerie qui appartient à l'armée de V. M., je l'enverrai demain au lieutenant-général de Seidlitz.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Leobschütz, ce 21 d'avril 1759.

SIRE,

EN arrivant ici je viens de recevoir la lettre de V. M. en date du 20 de ce mois.

Je vous félicite, Sire, du coup excellent que le prince Henri vient de faire en Bohème, et suis mortifié de n'avoir point trouvé moyen de pouvoir

exécuter le projet principal , et ruiner quelques magasins.

J'ai détaché en marchant de Leobschütz à Troppau , un parti de trois cents hommes à Jægerndorf ; mais ils n'y ont point trouvé de magasin ; ils ont seulement détruit et ruiné les chaussées et les palissades , ce qu'on a fait aussi à Troppau.

Dans ce dernier lieu , je n'ai trouvé que quarante tonneaux de farine , qu'on a fait cuire d'abord.

Tandis que le corps du prince Henri a eu le bonheur de trouver divers magasins , nous avons été obligés de nous en retourner faute de vivres ; et si nous avions pu remédier à ce besoin , nous serions encore aux bords de la Mora.

Nous n'avons pas eu un grain de fourrage en arrivant à Leobschütz.

En tout nous avons fait prisonniers deux capitaines , trois lieutenans et deux cents soixante-un soldats , n'ayant de notre côté que deux hommes de tués et dix de blessés.

L. M. F O U Q U É.

L E T T R E D U R O I.

Landshut, ce 22 d'avril 1759.

IL faut, mon cher , vous mettre au fait de notre situation actuelle.

Mon frère Henri a chassé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui ; il a enlevé de gros magasins aux Autrichiens , etc.

Cela a tellement dérangé les projets du général

béni du pape (*) qu'il a détaché Harfch avec seize bataillons vers Leutmeritz.

Mon frère va marcher à présent sur les troupes des Cercles vers Bamberg; et nous, quoique ma position m'empêche de faire grand'-chose, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excursion, et chasser les Autrichiens de Nachod et de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; et si vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me secondiez dans cette entreprise, à laquelle je ne puis employer que vous principalement.

Prompte réponse. Adieu, mon cher.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leobschütz, ce 23 d'avril 1759.

SIRE,

LA gracieuse lettre de V. M. du 22 de ce mois, me fait entrevoir le dessein qu'elle a de chasser les Autrichiens des environs de Nachod et de Braunau, en m'ordonnant d'en dire mes sentimens.

Selon les indices du lieutenant-colonel d'O, il doit y avoir aux environs de Braunau douze mille hommes.

(*) Le général comte Daun, qui avait reçu au mois de janvier 1759 du pape Clément XIII, un chapeau et un glaive bénis, est souvent désigné dans les lettres du roi par les noms de *général béni du pape*, *homme à toque papale*, *créature bénite*.

Je crois donc que si V. M. pouvait marcher de Landshut sur Friedland et Braunau, en faisant garder à ses flancs les chemins qui conduisent de Trautenau, Starckstadt et de Politz, l'on pourrait se rendre maître de ce corps, si en même temps je marchais vers Braunau par Wünschelbourg, pour le prendre de ce côté, où il ne lui resterait d'autre issue que les chemins qui vont de Wernersdorf et de Dittersbach à Starckstadt, et de Weckersdorf à Politz.

Ceci fait, Sire, il ne tiendra qu'à V. M. d'aller par Politz ou Starckstadt vers Nachod, pendant que je marcherai par Reinerts et Levin, où je rebrouterai chemin selon les circonstances, et comme V. M. le jugera à propos.

Tout ceci dépendra de l'ordre de V. M. et il ne s'agirait que de compasser les jours de marche, pour se rendre en même temps de côté et d'autre vers ce corps de Braunau.

Selon les avis que j'ai reçu, Sire, (avis confirmés par tous les défecteurs) le corps de de Ville consiste en trente-sept bataillons, six régimens de dragons, un régiment de houzards, 3000 pandoures et deux poulks d'ulans, qui montent à 30000 hommes.

Tout ce corps se trouvait encore avant-hier devant Hoff au camp près de Maywalde. Depuis hier après-midi ils ont poussé en avant toutes leurs troupes légères et des dragons, qui se sont fourrés dans le bois entre ici et Jägerndorf, et ont poussé jusqu'à Zuckmantel.

J'ai renvoyé à Votre Majesté les régimens de

Münchow et de Landstædt; celui de Mosel est retourné à Neifs, il me reste avec la garnison de Neustadt dix-sept bataillons et le bataillon franc de Lüderitz.

Si V. M. m'ordonne de marcher, il faut que j'abandonne toute cette partie, en ne laissant que deux bataillons avec un escadron de houzards à Patfchkau. En marchant à Wümschelbourg, je placerai trois bataillons à Schwedelsdorf ou Reinerts, pour occuper cette trouée. Avec les douze bataillons restans je pourrais être à Wümschelbourg en cinq jours de bonne marche; si les chemins sont mauvais, il m'en faut six, et deux de repos fait huit jours.

Disposez, Sire, de votre très-humble &c.

L. M. Fouqué.

P. S. Des dix canons neufs, que V. M. me destinait, je n'en ai eu que six, et on m'écrit de Breslau que les quatre autres sont envoyés à Votre Majesté.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 25 avril 1759.

J'ai reçu votre réponse, mon cher ami; depuis que je vous ai écrit, les choses ont changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz et à Braunau, est marché en hâte vers Prague avec son corps; de sorte qu'il ne se trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant si nous tournons Brau-

nau, Politz et Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvemens, et peut-être le rejeterons-nous en arrière, après quoi nous sommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons, deux de Mofel, et un encore, ce fera autant qu'il en faudra.

J'en ai quatre à Franckenstein, quatre à Wartha, Arnheim à Glatz; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble.

Le régiment de dragons de Würtemberg, et cinq escadrons de Næhring pourront vous joindre. A présent il est impossible de passer par les chemins de Gersdorf et de Tannhausen; mais dans sept ou huit jours ils se remettront.

Je suis d'opinion alors, que si vous envoyez deux bataillons contre Braunau, tandis que nous viendrons par St. Jean, cela fera suffisant pour chasser un millier de pandoures, et que vous marchiez droit sur Nachod; ceux de Braunau tourneront alors le poste de Bergitz, et pourront aller jusqu'à Politz; cela nous procurera des prisonniers et attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'Empire.

On a pris et ruiné en Bohême des magasins de toute espèce, pour fournir pendant sept mois une armée de cinquante mille hommes.

Treskow pourra vous remplacer pendant votre expédition, et cela fait, nous nous tiendrons tranquilles, en attendant l'événement.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

F É D É R I C.

P. S. Votre artillerie , mon cher , doit être de trente canons de douze livres et deux obus ; il y a encore dix obus à Glatz , faites-en transporter quelques-uns à Neifs , pour les avoir à votre portée en cas de besoin.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber , ce 28 avril 1759.

SIRE ,

TOUT le corps du général de Ville s'étant avancé hier jusq'u'au-delà de Bladen , je me suis vu par là dans l'impossibilité de faire venir les convois nécessaires de Cofel : j'ai été obligé de repasser la Hotzenplotz , et de me poster avec mon corps d'armée aux environs de Neustadt , pour continuer à observer les mouvemens des ennemis , sur-tout ayant détaché les quatre régimens de cavalerie , deux regimens d'infanterie à l'armée de V. M. le régiment de Mosel à Neifs , et le bataillon franc de Lüderitz à Polnischwetta.

Le corps de de Ville a consisté jusqu'à présent en trente-sept bataillons ; mais selon le rapport de quelques déserteurs , il a été renforcé par six bataillons de la garnison d'Ollmütz : ce que néanmoins je ne saurais affirmer avec certitude. Je suis , etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 25 avril 1759.

MON cher général, j'ai appris par votre rapport du 25 que le corps de de Ville est marché plus en avant ; vous avez donc très-bien fait en vous retirant à Neußtadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque chose à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon devoir de tenter au moins la possibilité ; et quoiqu'on ne puisse dire à quel degré de fortune la chose réussira, il faut néanmoins la tenter.

Je vous dirai donc quel est mon dessein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous, je vous joindrai avec six autres bataillons, en y ajoutant encore les deux bataillons de Neifs. Après nous tomberons sur ces gens-là pour chercher fortune ; du moins nous les rechasserons dans les montagnes.

Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neifs, et moi je me rendrai auprès de vous le 30. Je crois que vous avez encore les pontons ; vous n'avez donc qu'à faire vos arrangemens à l'égard des chemins, comment et en combien de colonnes nous pourrons marcher droit à Bladen où l'ennemi s'est posté. Sans doute vous aurez une petite carte de ce terrain, vu que vous y avez été si long-temps.

Le projet que je m'étais proposé ici, n'aurait pas trop bien réussi, et c'est pourquoi nous le tenterons de votre côté.

Je suis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber, ce 26 avril 1759.

S I R E,

LA lettre de V. M. du 25 courant m'a été remise en mains propres, et j'attends les ordres ultérieures de V. M. à ce sujet.

Le passage de la Hotzenplotz s'est exécuté hier sans avoir été inquiété par les partis autrichiens. Mais vers les cinq heures du soir, le major de Rosenbusch, commandant deux escadrons d'houzards, a été attaqué dans le village de Deutsch-Rasselwitz situé sur le rivage de la Hotzenplotz, où j'avais passé, par un corps de huit cents ulans qui l'ont mis en déroute. On envoya aussitôt à leur secours deux autres escadrons qui chassèrent entièrement ce détachement ennemi, et s'emparèrent de nouveau de Deutsch-Rasselwitz. Cependant à ces deux premiers escadrons manquent le major de Rosenbusch, le capitaine de Pannewitz, le lieutenant Winter et quatre-vingt-six houzards, qui probablement seront faits prisonniers.

D'ailleurs le corps du général de Ville est encore posté, selon les nouvelles d'aujourd'hui, au-delà de Bladen, et ses troupes légères s'étendent d'ici à Meydelberg le long des montagnes. Je suis &c.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

Landshut, ce 26 avril 1759.

MON cher général de Fouqué, je réponds à vos lettres du 26 de ce mois, que vous devez faire à présent toutes les démonstrations comme si vous vouliez vous retirer encore plus en arrière. Par-là nous aurons le loisir de tromper l'ennemi d'autant plus sûrement et, s'il est possible, de le battre comme il faut. Demain à midi je suis à Neifs. Vous pouvez donc me mander après mon arrivée tout ce qui se passe. Je suis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

P. S. Il faut à tout prix que je me débarrasse d'un des corps de l'ennemi. L'opération de mon frère a rejeté Daun sur la défensive; ainsi je profite de ce moment pour tomber sur de Ville. Si nous pouvons venir sur lui avant qu'il en soit bien averti, il y perdra furieusement.

Adieu, mon cher; demain à midi je ferai à Neifs.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Leuber, ce 27 avril 1759.

SIRE,

LE corps de de Ville s'est avancé hier jusqu'aux environs de Meydelberg, ayant poussé ses troupes légères en-deçà des montagnes et des bois qui sont devant Neustadt.

Le soin qu'il prend de cacher ses mouvemens, me fait juger qu'il ne peut avoir d'autre dessein que de couvrir sa marche pour se glisser derrière les montagnes avec le corps, et pour tâcher de me séparer ou de m'ôter la communication avec Neifs, d'où je tire ma subsistance.

Je crois ce sentiment d'autant plus fondé, qu'il n'a point paru de patrouilles sur sa droite dans les plaines vers Glogau.

L'incertitude de ses démarches me fait prendre le parti d'occuper un camp convenable (où je marcherai demain) ce sera à peu-près vers Heydau et Deutsch-Kamnitz, à un mille de Neifs. Je suis, etc,

L. M. F O U Q U É.

P. S. En finissant ma lettre, je reçois celle de V. M. par le capitaine Wendessen. Je n'ai point de pontons ici, parce que je les ai renvoyés avec les canons par le lieutenant-général de Seidlitz.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz, ce 28 avril 1759.

SIRE,

LE corps étant aujourd'hui arrivé ici, a occupé son camp entre ici et Heydau.

L'infanterie y était déjà entrée, comme l'arrière-garde, sous le commandement du général Werner, fut attaquée par quatre régimens de dragons, ulans

et houzards ; mais qui ont été d'abord repouffés et chassés par Dittersdorf fans aucune perte de notre côté.

J'ai reçu hier une lettre du général de Ville datée de Liebenthal derrière Meydelberg.

Comme il a détaché aujourd'hui beaucoup de cavalerie pour nous suivre , je présume qu'il est intentionné d'avancer encore.

Tant mieux , il chantera j'espère le cotillon , deux ou trois petits pas en avant , cinq ou six pas en arrière. Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz , ce 29 avril 1759.

SIRE ,

SELON les ordres de V. M. j'ai fait le projet ci-joint d'une marche de l'armée en trois colonnes ; je n'ai point de connaissance des chemins , si ce n'est de celui que j'ai pris à la dernière marche.

Je me fers de la carte que V. M. a fait lever de ces environs , et qu'elle aura fans doute à Neifs.

Les patrouilles avancées jusqu'à Schnellendorf n'ont point trouvé d'ennemis ; c'est pourquoi je crois que le général de Ville est encore dans son camp près de Meydelberg.

J'en attends des nouvelles aujourd'hui , dont je ferai d'abord mon rapport à V. M.

Sous prétexte de parler à des officiers des houzards prisonniers, j'ai envoyé un trompette par Neustadt aux ennemis; dès qu'il fera de retour, on apprendra jusqu'où il a pu pénétrer, et ce qui se passe.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz, ce 29 avril 1759.

SIRE,

SELON le rapport des patrouilles et d'autres avis, le général de Ville s'est campé de l'autre côté de Neustadt: son camp est situé près de Capellenberg. Il s'est emparé des villages de Lindewiese, Greyfau et Dittmansdorf de ce côté-ci de Neustadt. Ses vedettes sont postées dans la forêt d'Oppersdorf vis-à-vis des nôtres.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

à Neifs, ce 29 à une heure après-midi.

JE viens d'arriver dans ce moment, mon cher. J'ai reçu trois de vos lettres; je suis fort de votre avis, que pour peu que M. de Ville avance encore, il sera obligé de faire de prodigieux soubresauts. Mes régimens n'ont pas tous joint encore; cepen-

dant je crois qu'il faut marcher demain, pour que l'ennemi n'ait pas le temps d'apprendre ce qui se passe.

J'amène d'ici douze bataillons; vous en avez quinze: *facit* vingt-sept. J'amène, outre les canons de Bülow, encore douze de ces gros seigneurs, et huit régimens de cavalerie. Je ne puis diriger ma marche que sur vous et sur Neustadt, à moins que l'ennemi n'ait la bonté d'approcher davantage, de quoi je doute.

Il s'agit donc de savoir comment nous tournerons Meydelberg, et je crois qu'il faudra prendre par Tetzstein.

Tous nos grenadiers, houzards et dragons feront l'avant garde.

Dans ce moment je reçois votre dernière lettre. Cet homme est fou par la tête, et nous le battons sûrement après-demain; cela étant, nous pourrons avancer le plus près qu'il nous sera possible de l'ennemi.

N. B. Faut-il des pontons pour passer la Hotzenplotz? j'en ai ici; mais si nous pouvons nous en passer, je les laisserai. Marquez-moi encore si vous avez des ponts pour les colonnes; si non j'en prendrai d'ici. Répondez-moi s'il vous plaît promptement. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutſch-Kamnitz, ce 29 avril 1759.

SIRE,

JE viens de recevoir la lettre de V. M. à nos poſtes avancés, où ſelon que je puis juger des allées et menées des troupes légères et hongroïſes des ennemis, ils occupent entre ici et Neuſtadt la plupart des villages.

J'ai vu marcher environ deux mille hommes de ces troupes mêlées, qui venaient de Dittmansdorf, traversaient les bois, et marchaient vers Neuwalde.

Votre Majeſté me marque qu'elle veut diriger ſa marche demain ſur Neuſtadt. Cela étant, Sire, je poulſſerai les grenadiers, les houzards et les dragons en avant juſque vers Lindewieſe: le corps fuivra. J'attends les ordres de V. M. par le lieutenant Treſkow, pour ſavoir à quelle heure elle ordonne que je marche, pour lui laiſſer le chemin débarrassé et libre.

Permettez-moi, Sire, de vous dire mes ſentimens.

Si nous marchons tous ſur le même chemin, nous chafferons le corps de de Ville ſans lui faire que peu ou point de mal, au lieu que ſi nous marchons en trois corps, nous le dérangerons et profiterons en mettant le défordre et la confuſion dans les troupes ennemies.

Pour tourner Meydelbeg et Füllſtein, s'ils ſont occupés par un corps des ennemis, il faut paſſer

près de Hotzenplotz , par Carsberg , Trenkau , Matzdorf , Raufen et Roben. Cela est bon pour le corps ou la colonne qui doit le tourner ; mais nous ne pourrons les empêcher de se retirer par Olberisdorf et Jägerndorf , sans que nous leur fassions peut-être le moindre mal , au lieu que si un corps passe sur la droite de Neustadt par Langenbruch , l'autre par Neustadt et le troisième par Dittersdorf , ils feront tête aux deux premiers en-deçà des montagnes , et donneront lieu et le temps au troisième de pouvoir marcher jusqu'aux endroits ci-dessus mentionnés.

Nous n'avons pas besoin de pontons pour passer la Hotzenplotz. J'ai deux ponts , si V. M. en amène autant , cela suffit.

On vient de me faire rapport que ceux qui sont entrés à Neuwalde , ont poussé jusqu'à Langendorf , conduisant leur marche vers Ziegenhals.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

à Neiss , ce soir à sept heures.

JE n'ai point reçu votre réponse à ma lettre ; je marche demain avec toute ma troupe ; je ferai à cinq heures et demie chez vous , mon cher. Qu'aucun régiment ne sorte , ni ne fasse semblant que j'y sois ; je choisirai mon camp pour le cacher à l'ennemi , et nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier de mai.

Je fais d'avis de marcher sur Lessen avec tout le corps pour tourner l'ennemi et le prendre en flanc. Vous devez connaître ce chemin par cœur ; ainsi nous pouvons tout arranger en conséquence. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

Dans ce moment votre aide de camp arrive et m'apporte votre lettre ; il faut, mon cher, que je vous parle et que nous convenions de tout avant de nous mettre en mouvement. S'il est certain que de Ville soit à Neustadt avec tout son corps, il serait téméraire de se partager en tant de corps différens pour le déloger ; et en ce cas-là, il faut y aller en règle ; mais si le corps de Neustadt est une avant-garde, alors ce que vous proposez est excellent.

FÉDÉRIC.

LE 30 d'avril au matin, Sa Majesté vint avec son corps d'armée à Oppersdorf, où elle établit son quartier général. Son intention était d'attaquer le général de Ville, et elle avait fait sa disposition en conséquence ; mais comme l'on apprit que l'ennemi avait changé de disposition, et s'était posté sur les hauteurs de Zuckmantel, où il était impossible de l'attaquer avec tout le corps, on détacha tous les houzards, quinze escadrons de dragons, cinq bataillons de grenadiers et un bataillon franc.

Le 1 mai, Sa Majesté se mit en marche avec ce corps vers Zuckmantel, attaqua en personne le corps du général de Ville, et fit prisonniers fix

officiers et cent soixante-six croates, en tua un grand nombre, et chassa l'ennemi jusqu'à Hermstædt.

Le 2, le roi avec son corps décampa pour retourner à Landshut.

Le général Fouqué resta jusqu'au 24 avec son corps près de Deutsch-Kamnitz, marcha ensuite vers Franckenstein, et le 6 juillet il entra, après le départ du roi, dans le camp de Landshut.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz, le 6 mai 1759.

S I R E ,

LE corps du général de Ville est encore dans la même position auprès de Hermstædt. Il a détaché le général Renard avec les croates et les ulans dans les montagnes et forêts au-delà de Neustadt, s'étant posté avec le reste vers Johannisthal et Hengersdorf.

Hier matin le général Werner me proposa de tenter quelque chose sur le corps, en tâchant de le tourner par Arnoldsdorf et Johannisthal; je lui dis de s'informer de la force du susdit corps et de l'emplacement de ses postes avancés, de m'en faire rapport, et puis que nous arrangerions le tout ensemble; qu'en attendant je ferai travailler un officier-ingénieur à la route par où nous pourrions y parvenir.

Je lui envoie ce matin cet officier avec le plan et la disposition, dans l'intention de mettre l'exécution en œuvre cette nuit.

Mais tout ceci a été inutile , et le général Werner , sans attendre les ordres et ces arrangemens , est parti hier au soir à onze heures avec tous les houzards et trois bataillons de grenadiers.

Je n'hésiterais pas un moment à lui donner les arrêts et supplier Votre Majesté d'en ordonner un conseil de guerre , si ce n'était que nous ne pouvons nous passer de ce vaillant homme , d'autant plus qu'il n'y a ici aucun officier de houzards en état de le remplacer , et qu'il a réussi en partie , ayant fait prisonnier le lieutenant Kochzizki aide-de-camp du général Renard , et vingt-cinq ulans , raitzes et croates , tous blessés , autant de sabrés , et enlevé une quarantaine de chevaux.

Je laisse à la disposition de Votre Majesté de lui témoigner ce qu'il aurait mérité. Il y a eu trois houzards de tués et cinq ou six de blessés.

En attendant j'ai mis bon ordre qu'il ne dispose plus , ni des houzards en corps , ni des grenadiers à sa fantaisie.

Le nombre des déferteurs autrichiens s'est augmenté jusqu'à cent-vingt-trois.

L. M. F O U Q U É.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Deutsch-Kamnitz , le 16 mai 1759.

S I R E ,

JE ne puis apprendre dans quelle partie des montagnes rode le corps du général Jahnus , qui ne se découvre pas jusqu'ici. Le corps de de Ville se tient

encore dans le même poste , et rien ne remue de part ni d'autre ; enfin la guerre ira son train tel que Votre Majesté et le sort en décideront , et je souhaiterois , Sire , que vous puissiez mettre tout aussi bon ordre à votre malheureuse colique.

Je vous supplie , Sire , de prendre un verre de vin , de l'huile de Provence , avec une rôtie de pain et un verre d'eau ; et vous ferez guéri dans une heure de temps.

Dans ce moment la nouvelle vient de se répandre que le prince Henri a remporté une victoire sur l'armée de l'Empire près d'Asch et Oelsnitz , aux environs de Hoff.

Je ferai charmé d'en apprendre la confirmation pour en faire part à mes voisins.

L. M. FOUQUÉ.

Les réponses du roi aux deux lettres précédentes manquent.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Frankenstein , le 1 juin 1759.

SIRE ,

LA conduite que vous tenez , Sire , toute différente de l'ouverture des autres campagnes , où vous avez toujours prévenu les Autrichiens , ne peut qu'embarraffer le général Daun.

C'est ce qui lui a fait avancer ses corps et même toute son armée sur leurs frontières pour vous en disputer l'entrée.

Votre inaction les déconcerte sans doute , et il y a apparence qu'il tâchera de vous engager par des

diversions à faire des détachemens , ou qu'il attendra l'approche des Russes.

Point de nouvelles ici.

Le général Treskow me marque que de Ville tient le même poste d'où V. M. l'a chassé , ayant son quartier à Zuckmantel et poussant ses patrouilles jusque vers Neifs.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 3 juin 1759.

SELON mes nouvelles, mon cher ami, et tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis, il paraît qu'ils en veulent découdre.

Ce que d'O m'écrit aujourd'hui, et ce qu'il vous aura sans doute communiqué, le confirme également; si bien que j'attire Seidlitz, Platen et Sydow à moi. Pour vous, s'il arrive, comme il est apparent, que Daun me rende visite, que Beck, et peut-être Laudon veuillent pénétrer par Friedland, je vous les abandonne. Il faut en ce cas que vous attiriez Ramin à vous, et que vous joignant avec Bülow, vous preniez ces gens en flanc; par derrière et de toutes les façons pour les rejeter en Bohême; cela fait, et de Ville et Harsch, et Jahnus ne montreront plus la crête, et s'enfuiront dans les monts sans coup férir.

Je commence à me persuader que cela tournera ainsi. Les Russes sont en mouvement, et il n'est

plus temps de temporiser. Pour Daun, il faut qu'il donne le branle à la machine ; ainsi pour prendre la Silésie , il faut risquer quelque chose , tout l'indique.

De Ville est obligé de détacher quatre régimens pour la Bohème , signe certain que c'est de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure , j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles , je vous les communiquerai , et vous marquerai en même temps ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas.

Le détachement de Marck-Liffa s'est replié sur la Bohème ; il n'était que de six cents hommes.

Mon frère Henri est aujourd'hui à Zwickau ; Seckendorf a battu avec trois bataillons , six bataillons autrichiens , quatre cents croates , et neuf cents houzards ; Kleist a attaqué un corps qui poursuivait l'arrière-garde de mon frère auprès de Hoff , a pris deux canons et cent prisonniers à l'ennemi.

Cette canaille n'est point invincible , pourvu que ce ne soient pas des coyons qui les attaquent , et qu'ils n'aient pas six cents canons en batterie.

Adieu , mon cher , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, le 3 juin 1759.

S I R E,

LE général de Ville a occupé un camp près de Kalkau aux environs de Weydenau avec un corps composé de quinze bataillons et de quatre régimens de dragons saxons, outre les croates, les ulans et les houzards. Ses patrouilles avancent jusqu'à Patschkau et Ottmachau, et l'on dit qu'il est sur le point de se camper au-delà de Patschkau. Le magistrat de cette ville a eu ordre de livrer une quantité considérable de pain et de viande au corps de de Ville.

Plusieurs rapports confirment la nouvelle que quelques régimens de ce corps ont marché vers la Bohême par Altstadt.

J'ai vu ces jours passés la position du général Ramin près de Wartha et l'ai trouvé très-bonne.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, le 4 juin 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 3 de ce mois; vous avez autant de forces que le général de Ville en a encore après le détachement qu'il a dû faire; vous le surpassez même en cavalerie, vous êtes donc bien en état de lui tenir tête, en cas qu'il voulût entreprendre quelque chose.

Cela étant fait , il n'enverra pas ses patrouilles trop loin.

Je suis etc.

La comédie commencera bientôt ici selon tout ce que je puis apprendre. Daun se propose de forcer mon poste. A la bonne heure , il trouvera à qui parler. J'ai attiré à moi tout ce que j'ai pu de troupes , et je suis dans la meilleure position que le permettent mes affaires.

Je vous avertirai à temps de ce qui vous regarde. Jusqu'à présent il ne faut pas remuer ; car la grande affaire est de voir bien positivement à quoi l'ennemi se déterminera.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Franckenstein , ce 4 juin 1759.

S I R E ,

LE détachement que le général de Ville a fait , consiste dans les sept régimens de Molk - Wallis , Alt-Colloredo , Collovrath , Deutschmeister , Anger et Durlach , y compris les deux compagnies de grenadiers de chaque régiment , comme V. M. aura vu par le rapport du lieutenant-colonel d'O , et ce que le général Treskow confirme , en y ajoutant les deux régimens de dragons de Saxe-Gotha et de Modène.

Le général de Ville occupe encore son camp près de Kalkau avec le reste de son corps.

J'ai bien reçu les ordres de V. M. et je n'attends que celui de mettre tout en exécution. En cas de marche et que le général Ramin me joigne, souhaitez-vous, Sire, que je laisse le bataillon franc de le Noble pour couvrir le pont de Wartha ?

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 5 juin 1759.

J'AI bien reçu votre rapport du 4 de ce mois ; vous pouvez laisser le bataillon franc de le Noble à Wartha ; mais il faut qu'il soit bien alerte pendant l'absence des autres ; en cas qu'il se trouve trop pressé, c'est-à-dire, de trop près, il pourra toujours se jeter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque chose devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de se joindre à Bülow.

Vous pourriez aussi y envoyer du canon ; ce ferait autant de gagné.

Je crois que l'ennemi commencera ses opérations dans trois ou quatre jours.

Vous pourriez aussi envoyer le bataillon franc de Lüderitz droit à Bülow pour le joindre ; il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, et j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rath. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Il faut au moins que quatre bataillons , les houzards de Gersdorf et de Lüderitz joignent demain Bülow dans son poste de Beersdorf , et que vous fassiez filer encore des troupes vers Reichenbach ; par exemple , cinq bataillons et le régiment de Bayreuth , pour que le tout soit en état de joindre Bülow au plus vite.

Cachez leur marche à l'ennemi, et employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à peu-près.

Lorsque Daun se mettra en mouvement , un gros corps viendra sur moi , et j'en fais mon affaire. Une autre colonne passera par Friedland pour pénétrer dans ce pays , et Beck marchera sur Tannhausen pour amuser le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée pour vous y atterrer ; de Ville passera la Neifs pour vous arrêter de ce côté ; mais que tout cela ne vous embarrasse pas ; marchez à Bülow , et joints ensemble , il faut vous porter sur la colonne de l'ennemi , soit à Tannhausen , Gottesberg , ou vers Vallenbourg.

La carte de ces contrées sera faite ce soir , et je vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous ; Ramin pourrait aussi prendre poste à Silberberg , pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change , mais nous attacher au projet principal de l'ennemi , et tâcher de le faire échouer ; et alors de Ville et tous les gens fuiront d'eux-mêmes.

Mon pauvre et ancien ami le maréchal de Kalkstein vient d'expirer.

FÉDÉRIC.

LETTRE

L E T T R E D U R O I.

Reich-Hennersdorf, ce 5 juin 1759.

JE vous envoie par le présent porteur le plan en question que je vous ai annoncé dans ma lettre d'aujourd'hui matin, et vous ferez bien de m'en accuser la réception ; sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Avec ce plan et votre bon esprit vous ferez de la bonne besogne si le cas arrive ; de quelque côté que vous tourniez ces b... cela est égal ; l'homme à toque papale ne remue ni pied ni patte.

Le détachement de de Ville n'a joint aucun de ces corps qui nous menacent ; je ne puis donc juger de sa destination. Les Russes ne peuvent être que le 12 au plutôt aux environs de Glogau ; de sorte qu'il pourra très-bien se faire que ceci traîne plus long-temps que nous ne nous y attendons ; mais cela ne fait rien ; allons notre train et donnons de bons coups d'étrivières aux premiers qui se présenteront. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

Franckenstein, ce 6 juin 1759.

S I R E ,

LES ordres d'hier de V. M. avec le plan me sont parvenus assez vite pour les exécuter promptement. La nuit passée le bataillon franc de Lüderitz

avec six escadrons de houzards de Gersdorf, et aujourd'hui dès la pointe du jour le général Schenken-
dorf avec deux bataillons du margrave Henri et
deux de Ramin avec la moitié de la grosse artil-
lerie, savoir cinq pièces de gros canons de douze
livres et quatre obus, se sont mis en marche pour
joindre le général Bülow. Outre cela, cinq batail-
lons, savoir un bataillon de volontaires de Prit-
witz, un bataillon de grenadiers de Carlowitz, un
bataillon de grenadiers de Buddenbrock, deux
bataillons de Queist, de même que le régiment de
dragons de Bayreuth, ont marché aujourd'hui à
Peterswalde, où ils sont à portée du poste du
général Bülow.

Le général Ramin, avec les deux régimens de
Kalkstein et Manteufel, arrive aujourd'hui à Sil-
berberg et aux environs.

Le bataillon franc de le Noble est resté pour
couvrir le passage près de Wartha.

Avec les quatre bataillons restans, savoir le
bataillon de Naumeister, le bataillon-grenadier
d'Unruh, deux bataillons de Fouqué, les trois
régimens de cavalerie et les houzards de Werner,
j'attendrai ici les ordres ultérieures de Votre Majesté.

Les bataillons de Naumeister et d'Unruh avec les
houzards de Werner ont occupé Gøllenau, Stolzen,
Kuntzendorf et Camenz. Je n'ai pas voulu dégarnir
ces villages pour cacher la marche au général de
Ville.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Franckenstein, ce 6 juin 1759.

S I R E,

AYANT entretenu jusqu'ici une correspondance continuelle avec le général Bulow, je lui ai fait ces questions.

1°. Combien il lui faudrait encore de troupes pour maintenir son poste ?

2°. Au cas que l'ennemi quittât son poste, en suivant le grand chemin par Alten-Reussendorf et Hohen-Giersdorf, s'il pourrait l'attaquer en flanc ?

A la première question le susdit général répond, qu'il ne prétendait que quatre escadrons d'houzards et dragons, et quatre bataillons pour maintenir son poste ; que plus lui feraient inutiles, ne les pouvant placer.

Quant au second article, il croit qu'il ne pourrait pas détacher de troupes vers Reussendorf et Dittmansdorf au cas qu'il fût menacé et attaqué en même temps par devant du côté de Tannhausen et Charlottenbrun.

Il n'y a pas non plus grand'chose à faire de ce côté-là, vu plusieurs défilés, et parce qu'il serait difficile de passer par le village : passage que l'ennemi pourrait facilement disputer s'il occupait les hauteurs qui dominent de l'autre côté dudit village.

Tout ceci est confirmé par un officier des ingénieurs à qui j'ai fait reconnaître ce terrain-là.

Ne pouvant donc agir avec le corps auprès du général Bulow, je me posterai avec les treize

bataillons restans (y compris les quatre de Ramin et le bataillon de grenadiers de Rath) sur les hauteurs devant Hohen-Giersdorf, où j'ai le terrain libre pour les mouvemens nécessaires, et où je puis faire usage de la cavalerie; afin que si l'ennemi voulait pénétrer par le susdit grand chemin sur Neu-Reuffendorf, je le puisse recevoir par devant, et le général Bülow l'inquiéter en flanc autant qu'il sera possible et jusqu'à l'arrivée de Votre Majesté.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

Reich-Hennersdorf, ce 6 juin 1759.

J'AI reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, et j'approuve le gros des mesures que vous avez prises. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous rassembliez toutes vos troupes et les treize bataillons que vous avez encore et que Bülow a, parce que si vous êtes ensemble vous êtes sûrement en état de tomber sur une des colonnes des Autrichiens et de les harceler; mais si vous n'êtes point ensemble, vous ne pourrez rien faire, et tout ce que vous entreprendrez sera faible.

Les Russes ne pourront entrer dans la Silésie que vers le 12, 13 ou 14 de ce mois.

Daun veut agir en même-temps, il n'a pas fait le moindre mouvement jusqu'à présent, il n'y a pas même de patrouille qui ait passé la frontière. Hier sa droite était encore à Jaromirz et sa gauche à

Schurtz. J'attends la nouvelle de son premier mouvement pour juger quel peut être son véritable dessein , et pour vous avertir des mouvemens positifs que vous devez faire : tant qu'il ne se remuera point , je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis.

Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de patience ; et vous ferez bien de répandre la nouvelle tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie et que nous passerons la Neiss à Camenz ou à Patzchkau , ou là où il vous plaira , pour attaquer de Ville dans son camp de Kamnitz ; tantôt que vous allez vous poster du côté de Glatz , afin de donner des inquiétudes à ces gens de tous les côtés.

Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg , comme si on avait dessein de marcher sur Neurode ; tantôt répandre des bruits que vous êtes obligé de marcher du côté de Breslau pour vous opposer aux Russes qui se faisaient des incursions , et cela afin de les amuser et de leur donner le change de toutes les manières possibles.

Nous sommes à la veille de l'événement , c'est encore une affaire de cinq ou six jours qui éclaircira le dessein de l'ennemi , mais dès qu'il s'agira de faire quelque chose , pour l'amour de Dieu , ne détachez rien et agissez avec toutes vos forces ensemble , j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie , le bataillon franc de Lüderitz , vingt-cinq escadrons de cuirassiers , de dragons , et seize escadrons de houzards.

Vous savez à peu-près quelles sont mes idées. Il serait impossible de vous dire tout ce qui peut

arriver ; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de son dessein , je serai en état de vous donner des instructions plus précises. Si le gros de l'armée ennemie se poste contre moi , vous ferez fort en état de résister à un détachement , pourvu que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec foi ; en cas de nécessité , il faut que la cavalerie fourrage.

Si l'ennemi ne fait qu'un masque de ce côté-ci , et que je m'aperçoive que sa plus grande force se poste du côté de Friedland , je m'y porterai aussitôt , non pour lui disputer le passage , mais pour le couper de la Bohême. Cela l'obligera , ou bien de venir m'attaquer dans un poste défavantageux pour lui , ou bien de gagner la plaine , pour se joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville afin d'avoir du pain.

Dans le premier cas , si vous le cotoyez à une certaine distance , vous ferez toujours en état de le prendre en flanc ou par derrière pendant que nous en ferons aux mains ; et dans le second cas , il faut que vous le harceliez , pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach , nous puissions engager une affaire d'arrière-garde avantageuse.

Vous pouvez encore faire gêner le chemin de Silberberg à Neurode , en y faisant jeter des épines et en le rendant impraticable pour les voitures , afin que s'il voulait faire passer une colonne de ce côté-là , il lui devînt absolument impossible d'y traîner de l'artillerie , sans laquelle vous savez bien qu'il ne marche point.

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Dans ce moment je recois une lettre de Bülow, qui me marque que le corps de Beck est prêt à marcher. Un houzard arrivé dans ce moment de Politz dépose que des pandoures, des houzards et quelque infanterie allemande étaient arrivés avant-hier vers Politz ; de plus, des officiers autrichiens ont été hier matin parler à des payfans des environs de Politz, et leur ont promis beaucoup d'argent pour les mener sur une montagne, d'où ils veulent cette nuit voir notre camp. Un autre déserteur dépose que l'armée a dû marcher aujourd'hui ; mais je n'ai point de nouvelles jusqu'ici de sa marche, sans quoi je vous l'écrirais. Dès que j'apprendrai quelque chose d'ultérieur, je vous le marquerai, mais nous touchons au dénouement, et c'est l'affaire de deux fois vingt-quatre heures. Il faut être alerte en attendant et prêt à faire le plus vite que possible les mouvemens nécessaires.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI

Reich-Hennersdorf, ce 9 juin 1759.

Vous aurez appris que les quatorze bataillons de de Ville ont marché de Senftenberg à Jerominz ; vous saurez de même que cinq bataillons de pandoures sont partis du corps de Beck pour la grande armée. Tout ceci, mon ami, nous éclaire dans

le projet que peut avoir formé l'homme à toque papale. Je vois que ses forces vont toutes du côté de Trautenau et que par conséquent il viendra m'attaquer ici dans mon fort.

Voilà le raisonnement que je fais au cas que cela se confirme; c'est primo, que vous fassiez tous vos arrangemens pour vous joindre aussi vite que possible avec Bülow au premier signal.

Je conclus donc à ce que, si toutes les forces de l'ennemi se portent ici, vous marchiez avec tout votre corps de Friedland à Griffau, et que vous épauliez ma gauche, quitte, après avoir bien battu l'ennemi, de chasser de Silésie le reste de gens qui nous incommode.

Le premier signal fera : marchez à Tannhausen; le second : détachez d'abord les neuf bataillons qui y sont pour Griffau, et suivez-les dès que vous pourrez.

Mais s'il arrivait qu'une colonne de l'ennemi voulût pénétrer par Friedland, je m'en tiens toujours aux idées que je vous ai déjà expliquées dans ma précédente.

Je vous envoie par précaution les itinéraires sur deux colonnes, pour que vous puissiez vous en servir au besoin, supposé que Daun vienne ici avec toutes ses forces et que vous me veniez joindre; en ce cas, vous pouvez prendre votre camp sur la hauteur de l'Anna derrière Griffau, l'abbaye devant vous, face vers Schœnberg, le village de Neune au pied de votre gauche, Zieder au pied de votre droite.

Voilà, mon ami, à quoi il faut vous préparer.

Si vous pouvez encore faire filer imperceptiblement quelques troupes du côté de Reichenbach, pour que les autres mouvemens vous deviennent plus faciles, ce n'en fera qu mieux.

Je vous écrirai par courrier, et vous manderai tous les mouvemens de l'ennemi qui parviendront à ma connaissance; et à mesure que l'ennemi en fera qui m'éclairciront davantage de ses desseins, je vous en ferai faire en conséquence.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, le 9 juin 1759.

SIRE,

JE viens de recevoir les ordres de Votre Majesté avec la marche sur deux colonnes de Tannhausen à Landshut.

Supposé, Sire, que l'ennemi se porte avec toutes ses forces du côté de Votre Majesté et que je doive me rendre entre Griffau et Sainte-Anne, pour épauler sa gauche, je ferai un grand détour en marchant vers Landshut, et crois que de Schwartzwalde je puis prendre sur la gauche vers le château de Conradswalde, et de-là traverser les bois pour occuper ce poste.

Je supplie Votre Majesté d'en faire reconnaître

les chemins, pour savoir si j'y pourrai marcher sur deux colonnes et avec l'artillerie, ce qui racourcirait de beaucoup ma route. Il y a environ neuf milles jusque-là.

Il n'y a rien ici de nouveau, si ce n'est que le général Werner me mande que le général de Ville a fait avancer une partie de son corps du camp de Weidenau jusqu'à Sorgsdorf près de Johannisberg.

L. M. FOUQUÉ.

LETTR E DU ROI.

ce 10 juin 1759.

JE vous envoie, mon cher, le changement des colonnes, qui devient possible, parce que je fais accommoder le chemin de Feldhammer, qui sera prêt ce soir.

On nous a reconnu avant-hier; mais on n'a rien vu ni pu apercevoir, qu'un bout de montagne avec peu de tentes, ce qui n'a pas peu embarrassé ces Messieurs.

Laudon a été mandé à Schurtz: il y a été hier, et on y a tenu conseil.

Jusqu'à présent la grande armée reste immobile. Il faudra bien, malgré bon gré, que l'homme à toque bénite fasse quelque chose. J'attends tranquillement ce qu'il lui plaira de résoudre, pour prendre mon parti en conséquence.

Je me fers de toutes les ruses et stratagèmes possibles pour en avoir des nouvelles, et en combinant tout, je devine par-ci par-là quelque chose.

Notre incertitude ne durera pas long-temps : et dès que les armées se mettront à agir, il faudra bien en découdre, ce qui donnera bientôt jour aux affaires.

Adieu , mon cher , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Franckenstein , le 10 juin 1759.

S I R E ,

POUR faciliter la marche que je ferai peut-être obligé de faire, j'ai fait avancer aujourd'hui le bataillon de grenadiers de Rath à Silberberg, le général Ramin avec les quatre bataillons de Kalkstein et de Manteufel à Weigelsdorf, et les trois régimens de cuirassiers de Seidlitz, Bredow et Vafold à Mittel et Nieder-Peile.

Le général Meyer avec quatre bataillons et le régiment de dragons de Bayreuth, est posté à Peterswalde; il ne reste donc plus ici aux environs que le régiment de Fouqué, deux bataillons de grenadiers et les houzards de Werner, qui en cas de marche ont le plus grand chemin à faire.

Aussitôt que ces troupes-ci quitteront aussi cette contrée; le général de Ville passera probablement la Neifs et fera avancer son corps d'armée.

Il a fait lever hier son camp près de Weidenau et en a posé un autre près de Sorgsdorf dans le voisinage de Johannisberg. Son quartier principal est à Wildschütz.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, ce 11 juin 1759.

SIRE,

LES Autrichiens ont pour coutume d'exposer et de faire battre leurs alliés.

Le prince Charles suivit cette maxime à Strigau avec les Saxons ; Grün en fut le spectateur à Keffelsdorf ; ils les virent tranquillement réduits à votre discrétion à Pirna ; et vous verrez, Sire, que Daun suivra les mêmes principes : il fera avancer les Russes , fera quelques démonstrations , mais les laissera battre.

De Ville a avancé son corps de Sorgsdorf à Weisbach et Gostitz au-delà de Patfchkau , toujours adossé aux montagnes ; sur quoi j'ai fait rompre cette nuit les ponts de Patfchkau et d'Ottmachau.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 12 juin 1759.

JE ne fais ce que feront tous nos ennemis , mais je commence à croire , mon cher , que nous ferons encore trois semaines dans la position où nous sommes.

Daun n'a point encore rassemblé ses grenadiers en corps ; Lasci ne nous a point reconnu.

On fait des marchés à Schurtz avec les propriétaires des champs pour fourrager les femailles.

Fermer s'est avancé à Konitz , un gros de son armée , qui avait pris le chemin de Tempelburg , a tourné vers Posnanie ; je crois que l'armée y arrivera vers le 16.

Voyons donc alors ce qu'entreprendra notre créature bénite.

Pour moi je crains pour la Luface , et je parierais presque que notre homme ira du côté de Friedberg et de Greiffenberg.

Attendons patiemment ; et si entre-ci et ce temps-là vous avez besoin de plus de troupes , vous pouvez les attirer à Franckenstein ; pourvu que le poste de Tannhaufen reste. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, ce 13 juin 1759,

SIRE,

Ce n'est que pour envoyer à Votre Majesté trois de ses chasseurs, ayant l'honneur de lui dire que tout est encore dans le même état.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

Reichs-Hennersdorf, ce 14 juin 1759.

J'AI reçu votre lettre du 13 de ce mois. Les nouvelles que je reçois dans ce moment, mais que je ne vous garantis pas, sont que Daun a ordre de pénétrer à tout prix en Silésie, et qu'en conséquence il a détaché quinze mille hommes d'infanterie pour joindre Laudon à Trautenau.

Je n'en crois pas le mot, parce que cela ne me paraît pas vraisemblable, et si ces gens tentent quelque chose de ce côté-ci, soyez persuadé qu'ils n'en feront pas bons marchands.

Un déserteur qui est parti il y a quatre jours, dit qu'à la grande armée tous les grenadiers sont encore dans leurs régimens : cela ne ressemble point à une entreprise, ni à une marche prochaine. Si Daun voulait tenter quelque chose contre ce poste-ci, il mettrait certainement tous les grenadiers en avant, et encore n'en aurait-il pas assez.

D'ailleurs Lasçi n'est pas venu nous reconnaître, et tant que je n'entendrai pas le nom de cet homme-là sur nos frontières, je ne me persuaderai pas que ce soit le sérieux de l'ennemi de venir ici.

Vous pouvez compter d'être instruit du moindre détail qui m'arrivera.

Rassemblez toujours vos treize bataillons et votre cavalerie auprès de Franckenstein, pour être en cas de besoin à portée de Wartha; je tiens Bülow entre nous deux avec ses huit bataillons et ses six escadrons de houzards, pour vous l'envoyer en cas

que cela soit nécessaire , ou pour l'attirer à moi en cas que je prévoie que l'ennemi fera son grand effort de ce côté-ci ; je vous instruirai de tout mesure que je verrai que les desseins de l'ennemi s'éclairciront.

D'O rend de bons services dans l'occasion présente ; et je trouve que parmi toutes les nouvelles que je tente de me procurer , en ne négligeant par l'argent , les siennes sont les meilleures.

Il est indubitable que l'intention des Autrichiens est d'inonder le comté de Glatz par les trois débouchés qui y entrent ; et je commence à croire que le corps de de Ville est destiné pour boucher le passage de Wartha.

Si vous trouviez que vous ne puissiez point vous servir de vos cuirassiers, vous n'avez qu'à me le mander, et je serais assez porté de les envoyer à Dohna qui en pourrait faire un meilleur usage dans l'occasion présente contre les Russes.

Je vous mande à cette occasion-là que Dohna est à Landsberg , et qu'il paraît que les Russes veulent se partager en deux corps , dont le plus considérable paraît se rassembler du côté de Posnanie, et le plus faible du côté de Tempelbourg. Dohna n'a que trente-cinq escadrons de cavalerie et vingt-deux de houzards. Si nous en avons qui nous soient inutiles ici , soit à vous ou à moi , il est juste de les lui envoyer ; c'est sur quoi j'attends votre réponse , et sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

LETTRE DU ROI.

ce 14 juin 1759.

SELON toutes les nouvelles que je reçois, je dois croire que le projet de nos ennemis est de faire le siège de Glatz; ainsi rassemblez un peu vos forces, mon ami, du côté de Franckenstein, pour être toujours à portée d'occuper le poste de Warta.

J'écris aujourd'hui à Treskow de vous renvoyer ce bataillon de Blankenfée que vous avez toujours eu avec vous.

Bülow restera dans son poste jusqu'à ce que la grande armée de l'ennemi se soit déterminée dans ses mouvemens.

Voilà les suites d'une guerre défensive; il faut penser à cent mille choses, et faire des projets pour tous les événemens.

Ramin peut retourner à Wartha si vous le jugez à propos.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Franckenstein, le 15 juin 1759.

SIRE,

LES treize bataillons et les trois régimens de cavalerie se trouveront aujourd'hui à portée selon les ordres de Votre Majesté.

Le

Le général Ramin avec ses quatre bataillons au poste de Wartha; le général de Bredow avec les trois régimens de cavalerie à Olbersdorf et Peterwitz.

Le général Schenkendorf avec ses cinq bataillons et les houzards de Gersdorf reste près du général Bülow.

Le général Meyer avec ses dragons et ses quatre bataillons à Frankenberg et à Baumgarten.

Je suis bien aise, Sire, que le zèle, la probité et le mérite de d'O vous soient connus. Les gens de cette sorte sont d'autant plus estimables qu'ils sont rares. Il suivra l'exemple de Phocion, s'il a un jour besoin de cigue *).

Je ne saurais vous dire, Sire, si j'aurai dans la suite besoin de cuirassiers, puisque je ne fais si le destin me conduira à une action de montagne ou de plaine. Je m'en rapporte à votre prévoyance, Sire; si vous l'ordonnez, je détacherai un régiment, et vous n'avez qu'à m'indiquer la route qu'il doit tenir.

L. M. Fouqué.

(*) Il est difficile de deviner au juste ce que le général Fouqué a eu en idée en citant l'exemple de Phocion. Il est connu que ce général athénien fut condamné à la mort. Ses amis condamnés à partager son sort, burent les premiers dans la coupe qui renfermait le poison, & y en laissèrent trop peu pour Phocion. Le geolier ne voulut en fournir qu'à raison de douze drachmes. Phocion pria donc unde ses amis de les lui payer, se plaignant de ce qu'on ne pouvait pas même mourir à Athènes sans payer sa mort. Peut-être que le général Fouqué prévint déjà alors la situation périlleuse où d'O se trouva, lorsqu'en 1760 il fut condamné à la mort pour avoir livré Glatz aux ennemis. Il obtint sa grâce sur l'échafaud même & fut exilé.

LETTRE DU ROI

Je ferais bien embarrassé, mon cher ami, de vous dire ce qui arrivera. Tant que l'ennemi reste dans l'inaction, il est impossible de le deviner.

Je vois que le but qu'il se promet de ses opérations est de prendre Glatz.

Je devine les moyens dont il pourrait se servir pour y parvenir; mais il y en a de très-différens, et il serait très-facile de m'y tromper. Dans cette incertitude il est difficile de rien démêler, et il faut attendre jusqu'à ce qu'il plaise à sa grosse Excellence*) de déclarer son projet.

J'attends avec patience quel sera le projet dont cette bénite créature accouchera.

Nous sommes alertes, et nous avons dans notre camp l'oreille dressée comme un lévrier qui attend que la bête parte de son gîte.

J'ai beaucoup de mauvaises nouvelles, un ramas de contes des cabarets de l'armée ennemie, dont je ne vous importune pas. Dès que je saurai des vérités, je vous les manderai.

Fermer avance comme un régent de collège suivi de ses pédans; peut-être attend-on après lui; mais quoi qu'il en soit, force nous est de trouver les moyens de nous tirer d'embarras.

Je fais que vous pensez comme moi, et je ne vous dis rien de nouveau.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

(*) Le maréchal Daun.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz , ce 24 juin 1759.

SIRE ,

LE corps a occupé aujourd'hui matin le camp près de Peterwitz sur un terrain qui n'est point ensemencé ; la droite vers Peterwitz et la gauche vers Franckenstein , Baumgarten et Riegersdorf devant le front.

Le général de Ville se trouvant encore auprès de Wildschütz , a détaché quelques troupes de son corps par les montagnes vers Landeck.

On débite que ce détachement est de cinq mille hommes ; mais probablement il n'est pas si fort.

Pour masquer la marche il a fait avancer quelques ulans et croates jusqu'à Weiswasser et Reichstein. Lorsqu'on fut les reconnaître , on a vu qu'ils se retiraient dans les montagnes ; mais ils ont ensuite repris leur poste. Ils ont aussi occupé Patschkau.

Selon les avis du général de Treskow , de même que du lieutenant-colonel de Sals , le général Renard avec ses troupes légères a enfermé Cosel en-deçà et au-delà de l'Oder.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz , ce 25 juin 1759.

SIRE ,

J'ATTENDS avec une extrême impatience l'accomplissement des bonnes nouvelles que V. M. me fait espérer.

Se pourrait-il bien , Sire , que le fils de feu Chrif-tian voulût entrer en lice ? ne fût-ce d'abord que dans ses parages , encore ferait-ce bon. Le premier pas fait conduirait bientôt à un autre.

J'envoie la *Tage-Lifte* à V. M. Les brigades de Ramin , Schenkendorf et de Bülow y font comprises. Il ne manque que 144 hommes au calcul que vous avez fait , Sire , de 60000 , en comptant le bataillon Lattorf et ceux de le Noble et Lüderitz.

J'espère que Tauenzien , à qui j'écris , les rendra bientôt complets.

Les *Monats-Listes* suivront demain au colonel Krufemarck.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf , ce 25 juin 1759.

J'AI reçu votre lettre du 25 juin , et je vous remercie des listes que vous m'avez envoyées.

Je trouve d'après ce calcul , en comptant officiers , bas-officiers , tambours et artilleurs , que nous faisons ensemble soixante-quatre mille hommes.

L'ennemi a marché, ou du moins il a fait un mouvement aujourd'hui. Je cherche à m'en instruire, et entre-ci et demain matin je compte savoir exactement de quoi il est question; rien ne me presse ni ne m'oblige de me précipiter.

Je ne suis pas sûr que l'armée de Daun marche et je ne le suis que d'une partie du corps de Laudon.

A présent il faut être prêt à tout moment. Je compte apprendre par vous les mouvemens de de Ville, par d'O ceux de Harsch, et par Bülow ceux de Beck; quand j'aurai combiné tout cela, je me déterminerai sur le parti qu'il faudra prendre.

Les bonnes nouvelles que je crois pouvoir vous annoncer, ne viendront jamais de Danemarck.

Je ne suis pas encore assez au fait de ce qui a marché, et du chemin que cela aura pris; avant de bien éclairer le tout, je ne remue pas, d'autant plus que, quoique l'ennemi fasse, rien ne me presse. Votre rapport du 24 de ce mois m'a été rendu, et je serais curieux de savoir si c'est de la cavalerie ou bien de l'infanterie que le général de Ville vient de détacher.

Il me paraît au reste qu'il pourrait bien encore s'écouler une quinzaine de jours avant que l'ennemi commençât ses opérations, et ce ne sera qu'alors que nous pourrons nous orienter sur ses véritables vues. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 25 juin 1759.

BECK, à ce que l'on dit, veut tenter fortune du côté de Bülow. Que cela ne vous inquiète pas; c'est notre affaire.

Mais je crois que malgré les projets de Daun, il se verra obligé de se mettre en mouvement le 28 ou le 30.

C'est alors que je ferai attentif à la première marche qu'il fera; elle me découvrira son dessein et me mettra à portée de vous écrire positivement ce qu'il faudra faire.

Au moins vous ne m'accuserez ni d'être inquiet ni impatient, car on nous lanterne bien.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 26 juin 1759.

SIRE,

LE corps de de Ville occupe encore le camp près de Wildschütz; il y a de ses postes avancés à Weiswasser, environ de cinq cents croates, quelques houzards et ulans. Patschkau est dégarni de troupes autrichiennes; les patrouilles y vont de part et d'autre.

On dit que le détachement envoyé vers Landeck est composé d'infanterie , de houzards et de croates , quelques-uns le font fort de 5000 , les autres de 3000 hommes.

Les déferteurs arrivés en dernier lieu disent qu'il n'était que de trois bataillons ; mais ils ne savent ni les nommer ni déposer quelque chose avec sûreté.

Le fourrage qu'ils font exiger dans la Haute-Silésie , doit être amassé à Neustadt.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 27 juin 1759.

LE mouvement de l'ennemi dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre se trouve absolument faux. Les payfans et les marchands de filasse l'avaient débité ; une grosse pluie qui empêchait nos patrouilles de voir , les avait séduits ; quelques officiers crurent voir ce qu'ils ne voyaient point , et leur imagination suppléa à la vérité.

Toutes ses troupes sont précisément dans l'endroit où elles ont été ; il n'y a rien qui ait remué. Je les amuse par toutes sortes de balivernes , que je fais débiter selon mon plaisir ; mais je prévois quelque changement vers les derniers jours de ce mois , ou les premiers du prochain.

Dans peu de jours je ferai en état de vous donner une grande nouvelle. L'ennemi s'était proposé de commencer ses opérations le 15 juillet.

Je me flatte que son plan fera bouleversé, et qu'il sera obligé d'en faire encore plus d'un avant de gagner la fin de la campagne.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

Reich-Hennersdorf, ce 29 juin 1759.

L'ENNEMI a marché hier ; la grande armée est allée à Jung-Buntzlau ; Laudon est campé à Prausnitz ; Beck doit être à un endroit qu'on nomme Horzitz ; le général Harfich a marché à Jaromirz ; leur boulangerie est allée à Teuschbrod.

Je vous avoue que j'ai de la peine à m'imaginer ce que tout cela signifie.

En attendant vous pouvez envoyer une couple de centaines de dragons et autant de houzards à Glatz pour éclaircir davantage tout ceci.

Je pousserai demain une avant-garde auprès de Trautenau pour être informé de ce qui se passe et pour tâcher de tenir ces gens-ci en échec autant que cela durera.

Dohna a marché contre les Russes ; ceux-ci forts de quelques trente mille hommes sont partagés en trois corps.

Dohna marche sur celui du milieu à Nakal, et comme son opération me paraît infaillible, je vous annonce d'avance les bonnes nouvelles qui doivent arriver.

Je viens de prendre Schatzlar, où nous avons fait prisonniers un capitaine de cavalerie, trois hou-

zards, quelques officiers et environ cent pandoures.

Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz , ce 30 juin 1759.

JE vous félicite , Sire , de la retraite de l'armée autrichienne et de l'avantage que Votre Majesté a eu d'avancer et d'occuper Schatzlar.

Si elle ne me donne pas la clef de cette énigme , je pourrai bien moins la deviner.

Cependant , selon mes conjectures , je crois que le maréchal Daun cherche à éloigner V. M. du poste avantageux qu'elle occupe , ou que le prince Henri a fait diversion en Bohème , ce que V. M. saura mieux que moi.

J'ai détaché promptement le capitaine Szaley avec cent-vingt houzards et deux cents dragons vers le comté de Glatz , et je l'ai pourvu des directions nécessaires par rapport aux nouvelles qu'il doit nous donner,

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 30 juin 1759.

Je vous envoie tout le détail de la marche que l'ennemi a faite. Vous verrez de quelle ruse grossière il se fert pour nous tirer de notre poste, mais il ne réussira pas.

J'ai envoyé aujourd'hui Wedel à Trautenau pour l'observer et apprendre les nouvelles de ce qu'il fait; et je pousse Seidlitz jusqu'à Lahn, pour enlever le détachement des ennemis qui marche par Bœhmisch-Eiche.

J'ai cru qu'il était nécessaire de vous mettre au fait de tout ceci, pour que vous foyez au fait de tout ce qui se passe.

Dans cette situation Bülow n'étant pour rien à Tannhausen, je l'ai fait venir ici, laissant cependant le bataillon franc et le colonel Gersdorf au même poste, qui a ordre de faire ses rapports à vous et à moi.

Adieu, mon cher, dès qu'il y aura quelque chose qui en vaudra la peine, je vous le marquerai incontinent. Je vous embrasse de tout mon cœur.

F É D É R I C.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, ce 1 juillet 1759.

SIRE,

APRÈS tous les mouvemens que les Autrichiens viennent de faire, je crois que de deux partis ils en prendront un, ou peut-être tous les deux à la fois, savoir, de marcher à toute force vers la Saxe, ou de détacher un corps vers la Marche de Brandebourg.

Le tout ira au mieux pourvu que Dohna puisse bientôt parvenir à battre les Russes.

Suivant le rapport des défecteurs du corps de de Ville, on y a reçu depuis huit jours trente canons de douze, fix et trois livres, cinq obus, mais point de mortiers.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 2 juillet 1759.

IL ne faut pas s'impatienter fitôt, mon cher. Le projet de Daun a été combiné avec les manœuvres que les Russes doivent faire; or je compte qu'hier Dohna aura renversé un de ces corps; je n'en puis être instruit que le 3 ou le 4.

Ceci dérange tout le grand plan de Daun; il marche sur Reichenberg; Jahnus est à Prausnitz, Harfch à Jaromirz, Beck à Skalitz.

J'ai envoyé Seidlitz à Lahn ; les ennemis prendront le chemin de Marck-Liffa.

J'ai deux points principaux à observer , l'un est de couvrir Landshut , l'autre est d'empêcher qu'on me coupe de Glatz : voilà ce qui m'occupe à présent ; cela est très-difficile , mais ni plus ni moins il faut tâcher d'en venir à bout.

Les canons de de Ville ne sont que de l'artillerie de campagne. Adieu, mon cher , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz , ce 2 juillet 1759.

SIRE ,

LES trois régimens de cavalerie de Seidlitz , Bredow et Vafold , se sont mis en marche , et entreront aujourd'hui à Bøgendorf près de Schweidnitz.

Les détachemens du margrave Henri et de Ramin se sont pareillement retirés et marcheront aujourd'hui jusqu'à Hohen-Giersdorf ; demain ils arriveront à Landshut.

Le capitaine de Szaley avec cent-vingt houzards de Gersdorf et le détachement de deux cents dragons qui ont été envoyés il y a deux jours à Glatz , ont pareillement reçu ordre de retourner à leurs régimens.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 3 juillet 1759.

J' A I reçu , mon cher , votre rapport du 2 de ce mois. C'est très-bien que vous m'envoyez les régimens entiers , selon ce que je vous ai écrit moi-même ; car s'ils étaient affaiblis par des détachemens , ils ne rendraient pas de trop grands services.

Vous avez le régiment de Werner que vous pourrez employer pour les détachemens nécessaires. Au reste le général Laudon est arrivé à Reichenberg , et s'y est joint au général Wehla.

Je compte apprendre aujourd'hui , si la grande armée ennemie a suivi le général Laudon , ou si elle se trouve encore près de Jung-Buntzlau.

Dans cette circonstance , il ne faut aller que pas à pas : la précipitation ferait très-périlleuse. J'attends du lieutenant-colonel d'O des nouvelles précises , s'il y a quelques troupes aux environs de Jaromirz.

Nos gens ont été hier jusqu'à Kœnigshoff ; ils ont trouvé à peu-près huit à dix régimens.

Beck se tient auprès d'Arnau ; et c'est pourquoi je pense qu'il ne sera pas trop difficile au lieutenant-colonel d'O de découvrir si le général Harsch a laissé quelque chose derrière lui près de Jaromirz , ou si tout son corps a marché avec lui à Kœnigshoff. Il est très-nécessaire que je sache tout cela pour pouvoir m'y régler ; car dès que je vois que l'ennemi s'approche de Kœnigshoff et que le fort de l'armée

ennemie marche vers Friedland, il faudra dans ce cas attirer à vous les bataillons qui se trouvent dans la province de Glatz. Si c'est moi qui me réunis à d'O, vous camperez de nouveau près de Landshut au même lieu que vous avez occupé autrefois. Mais avant de rien entreprendre, attendez des ordres plus positifs. Je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 4 juillet 1759.

COMME je suis certain à présent que les forces des Autrichiens se sont tournées du côté de Kœnigshoff, il sera nécessaire de prendre nos arrangemens d'après tout ceci.

Vous aurez la bonté d'attirer à vous toute la brigade de Ramin et de marcher de façon que vous soyez ici le 7.

Il y a une chose que j'ai sur le cœur et que vous pourriez faire exécuter encore : ce serait d'envoyer le Noble à Scharffeneck et à Politz, pour faire détruire toutes les fortifications de ces gens-là à Hutberg ; et en revenant de-çà il pourra détruire toutes les redoutes et abatis qui sont auprès de Përgicht et de Wernersdorf.

Je prends ces précautions d'avance, afin qu'ayant ruiné tous ces postes-là, supposé que l'ennemi voulût faire le siège de Glatz, nous puissions avoir l'entrée du côté de Braunau libre.

Je partirai demain d'ici pour Lahn avec ma grosse avant-garde, et je vous laisserai ici encore quatre bataillons, savoir : la brigade de Schenkendorf, avec les bataillons francs d'Angenelli et de Lüderitz.

Le poste que j'ai occupé avec l'armée ne vous convient pas, parce qu'il est trop étendu, et je crois que vous reprendrez vos anciennes redoutes.

Je vous laisserai demain ici des obus et du canon. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Les forces de l'ennemi étant à Kœnigshoff, il faut que vous veniez ici : vous pouvez marcher ce soir.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Peterwitz, le 4 juillet 1759.

S I R E,

SUIVANT les ordres de V. M. j'attire à moi aujourd'hui la brigade de Ramin.

Demain à la pointe du jour je partirai, après-demain, le 6, je ferai avec l'avant-garde à Lands-hut, le corps suivra et s'y trouvera le 7.

Les patrouilles qui ont été à Weiswasser rapportent que le corps de de Ville est parti aujourd'hui du camp de Wildschütz, et a pris sa marche vers Goldenstein.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Waldenburg, ce 5 juillet 1759.

SIRE,

JE viens d'arriver ici avec deux bataillons de grenadiers et quelques houzards : demain vers midi je ferai à Landshut. Le corps qui est aujourd'hui aux environs de Leutmannsdorf, prendra demain ses quartiers ici, et se rendra après-demain, le 7, au camp de Landshut.

La lettre reçue de V. M. j'ai d'abord envoyé le Noble avec son bataillon vers Braunau et Politz, pour détruire dans ces contrées les abatis et retranchemens des Autrichiens : cent houzards de Werner l'accompagnent.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, les 7 et 8 juillet 1759.

SIRE,

JE suis arrivé ici hier matin à 8 heures avec mon avant-garde ; tout le corps a occupé ce camp aujourd'hui à midi.

Il est encore entré hier des Autrichiens à Schatzlar, et tout le corps de de Ville a pris route vers Freywalde.

J'entretiens

J'entretiens une correspondance continuelle avec le général de Treskow et le lieutenant-colonel d'O. Ils m'ont écrit hier tous les deux, ce que le premier a marqué à Votre Majesté du général de Ville; ce qui est encore confirmé par d'autres nouvelles; et l'on y ajoute que le même corps doit se joindre au général Harsch.

On dit qu'une partie du corps de ce général s'est avancée jusqu'à Trautenau.

J'en attends des nouvelles plus certaines par des exprès que l'on a envoyé.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp près de Lahn, ce 10 juillet 1759.

J'AI reçu, mon cher général, votre rapport du 8 juillet, et je vois à présent bien clairement que j'ai très-bien fait de vous envoyer le régiment de Neifs, parce que rien ne se passera de votre côté, et qu'en cas qu'il y fallût des troupes, nous aurons toujours le chemin ouvert pour y en renvoyer.

Daun est à Marck-Lissa, Laudon auprès de Greiffenberg. Je ferai obligé de rassembler toutes mes forces pour les combattre; ainsi vers le temps de la décision, que je mets jusqu'au 15, je ferai hors d'état de vous assister.

Je compte à de Ville 10,000 hommes, et à Harsch 12,000; ainsi, avec le renfort du régiment de

Mosel, vous aurez à peu-près 19,000 combattans ; et par la bonté de votre poste, vous pourrez leur résister.

Je suis votre bien affectionné roi.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 9 juillet 1759.

S I R E ,

LE colonel le Noble est arrivé ce matin dans notre camp de son expédition de Friedland.

Il a détruit toutes les fortifications et abatis qu'il a trouvés aux environs de Politz, Hutberg, Potisch et Bergicht.

Mais plus de deux mille pandoures et houzards s'étant montrés hier sur les hauteurs de Politz, et quelques partis ennemis avançant jusqu'à Wernersdorf, pour le couper du côté de Halbstadt, il s'est retiré la nuit passée, et a été obligé d'abandonner une redouté d'où l'ennemi a chassé les ouvriers.

On rapporte de Friedland qu'on y a vu ce matin quatre cents pandoures, dragons et houzards, qui ont pris le bourguemaître et deux sénateurs, parce qu'on n'a pas pu leur livrer d'abord la quantité de vin, de brandevin et de viande qu'ils demandaient.

Dix à douze régimens campent auprès de Trautenau sous les ordres du général Harsch, qui y est arrivé le 6.

Des gens de Starckstadt ont assuré qu'il est passé hier un corps par Starckstadt pour aller à Politz.

Il paraît par ces rapports que le corps de Harfch approche de nous.

Ces nouvelles viennent d'être confirmées par une lettre que le général Jahnus m'a envoyée hier de Schatzlar par un trompette.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schenk-Seiffen ;
ce 10 juillet 1759.

MON cher général, j'ai reçu votre rapport du 9 de ce mois ; il faut à présent que vous songiez comment vous pourrez chasser les pandoures et les houzards de ces contrées, pour les empêcher de nous prendre en flanc.

Il me semble que l'ennemi perdrait bien l'envie d'avancer si vous aviez un poste léger contre lui. Je suis, etc.

Il faut que vous fassiez plus le méchant, et que vous ne souffriez pas que l'ennemi se loge à votre barbe à Friedland.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut , ce 10 juillet 1759.

S I R E ,

LE poste que le corps occupe est très-bien situé, et il y a espérance qu'il pourra se maintenir contre le général Harsch. Supposé qu'il envoyât un détachement du côté de Braunau et de Friedland, les circonstances ne permettront point d'y opposer un détachement contraire et de séparer le corps; ce détachement étant toujours exposé à être coupé, il faudrait que je le renforçasse.

Cependant suivant les ordres de Votre Majesté, j'ai posté près de Friedland trois cents hommes des bataillons francs, et cent houzards sous le commandement du lieutenant-colonel Lüderitz.

J'apprends par différents rapports, que le parti ennemi qui a été hier à Friedland, s'est retiré du côté de Schœmberg; et qu'il a reçu hier un renfort d'infanterie et de cavalerie.

Un exprès a rapporté que les villages limitrophes situés dans le Braunau, Adersbach, Merckelsdorf, Wackelsdorf, Wernersdorf, Neuforge, Halbstadt et Ruppersdorf sont occupés par l'ennemi.

Trois houzards autrichiens ont annoncé ce matin à Schœmberg qu'il y entrerait aujourd'hui un bataillon de pandoures et quatre cents houzards qui étaient à Bartelsdorf.

On a rapporté encore de Liebau que les Autrichiens postés au Rehborn, se renforcent toujours plus.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 11 juillet 1759.

Vous voulez, mon cher, attirer l'ennemi dans le piège; mais vous vous y tromperez; il ne vous attaquera pas, et veut vous bloquer.

Il faut faire le méchant, et à la première occasion tomber sur le corps d'une troupe mal postée, et lui bien frotter les oreilles.

On m'assure aujourd'hui que Daun se retranche auprès de Marck-Lissa. Je ne fais pourquoi; car certes, je n'ai aucune intention de l'attaquer là-bas.

Si l'ennemi veut pénétrer avec toutes ses forces par Friedland, marchez-lui à dos. Vous avez le chemin par Conradswalde libre, et vous avez les hauteurs de Friedland dans les bois jusqu'à Cider.

Vous ne pouvez rien faire à Rehborn, mais du côté de Schœmberg le cas est très-différent. Enfin je vous laisse maître de faire ce que vous jugerez convenable, et je vous dis mes idées, parce que le terrain de ces contrées m'est fort connu.

J'ai ici un camp très-fort; en cas de nécessité je puis détacher quatre bataillons et dix escadrons, sans que ni plus ni moins de cent mille hommes puissent m'entamer; ainsi n'ayez point d'inquiétudes pour moi.

Les Russes crient comme des enfans; les pauvres petits n'ont que quarante mille hommes, et Dohna, à ce qu'ils assurent, les empêche de se remuer.

On dit que Daun veut envoyer par la Lusace un détachement à leur secours; mais on oublie

que mon frère est très à portée d'échiner ce détachement avant qu'il arrive.

Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 13 juillet 1759.

S I R E ,

ON vient dans ce moment de me rapporter de Schœmberg que les Autrichiens sont dans l'intention de s'avancer demain en trois colonnes, et d'attaquer le poste que j'occupe.

L'une de ces colonnes doit venir par Friedland, l'autre par Schœmberg, et la troisième par Liebau.

Les villages limitrophes sont remplis de houzards, d'ulans et de pandoures.

Le lieutenant-colonel de Lüderitz me fait savoir de Friedland que plus de deux mille hommes, houzards, pandoures et infanterie hongroise, s'avancent pour l'attaquer. Je lui ai ordonné de se retirer sans attendre leur attaque. Je les recevrai de mon mieux, s'ils viennent de ce côté-ci.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut , ce 14 juillet 1759.

SIRE,

LE résultat de tous les mouvemens des Autrichiens est , qu'hier au soir vers six heures ils ont attaqué de trois côtés à la fois le poste de Friedland.

Le lieutenant-colonel de Lüderitz a été averti de leur arrivée.

Quoique je lui eusse dit de bouche et fait savoir par écrit et à lui et au capitaine de Rosenkrantz , que si un parti plus fort d'ennemis les attaquait , ils eussent à se retirer par le bois ; il a cependant attendu l'attaque dans son poste et a voulu se défendre.

Les Autrichiens de leur côté l'ont attaqué subitement par devant et par les deux flancs ; ils ont entièrement dispersé le détachement de trois cents hommes des bataillons-francs et en ont fait plusieurs prisonniers : peu s'en sont retrouvés jusqu'à présent. On dit que le colonel Lüderitz a péri.

Le détachement de houzards du capitaine de Rosenkrantz est presque tout entier chez nous : il n'en manque que six hommes.

L. M. Fouqué

L E T T R E D U R O I.

au camp de Schmottseiffen,
ce 17 juillet 1759.

JE suis fâché, mon cher général, d'apprendre par votre rapport du 12 de ce mois, que le lieutenant-colonel Lüderitz a si mal exécuté vos ordres dans son poste auprès de Friedland.

Ne souffrez nullement que l'ennemi occupe ce poste; au contraire, il faut absolument le rechasser loin de vous. Vous pourrez le prendre en flanc par le chemin de Conradswalde, et l'envoyer se promener autre part.

Il me paraît que l'ennemi vous a fait accroire qu'il allait vous attaquer aujourd'hui pour vous empêcher de secourir le poste auprès de Friedland.

Sans doute que par cet accident les deux bataillons francs de Wide sont devenus inactifs pour deux ou trois mois. Faites frayer un chemin aux bataillons francs et abattre le reste des passages, de sorte qu'on ne puisse les attaquer par derrière.

Au reste, je n'ai laissé dans ce poste que cent hommes, qu'il fera d'autant plus commode de retirer. Je suis, etc.

Il faut absolument avoir revanche, et laver cet affront dans le sang des ennemis.

F É D É R I C.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 15 juillet 1759.

S I R E ,

LES Autrichiens n'ayant point occupé le poste de Friedland, se sont retirés avant-hier dans leurs villages limitrophes Merckelsdorf, Adlersbach, Weckelsdorf et Wernersdorf.

Je ne puis pas les empêcher de pousser leurs patrouilles jusqu'aux environs de Friedland; mais Votre Majesté peut être persuadée que je ne souffrirai point que l'ennemi occupe ce poste, et que je profiterai de toutes les occasions où je pourrai faire quelque bon coup.

Si cependant un détachement ennemi voulait pénétrer près de Friedland pour marcher dans les montagnes, je ne m'y opposerais point, je tâcherais plutôt de les couper dans leur retraite.

Du détachement des bataillons francs, deux officiers, cinq bas-officiers et cent quarante hommes sont arrivés ici; peut-être s'en trouve-t'il encore beaucoup de cachés dans les montagnes. Les six houzards qui manquaient ont aussi reparu.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut , le 16 juillet 1759.

SIRE ,

SI les ennemis commencent à se retrancher et à tirer des parallèles du côté de Votre Majesté, ils font des démonstrations différentes de ce côté-ci.

Ils ont ordonné des travailleurs sur ma droite vers Kolben et les Gräntzbauden vis-à-vis de Schmiedeberg pour en faire ouvrir les abatis , faisant courir le bruit d'y vouloir pénétrer.

Jahnus et Simbschen se trouvent à Golden-Elfe , Schatzlar et environs , d'où le premier m'a envoyé une lettre du lieutenant-colonel de Lüderitz , qui est prisonnier à Trautenau , où Harfch et de Ville ont leur quartier avec la plus grande partie de leurs troupes.

Ils y ont reçu un renfort d'artillerie de trente pièces. Ils ont détaché un régiment de dragons et deux bataillons de pandoures qui se tiennent aux frontières de Merckelsdorf et Weckelsdorf. Ils commencent à ouvrir les chemins pour y conduire du canon , et à réparer les abatis et les retranchemens que le Noble y avait détruits en partie , et poussent leurs patrouilles jusqu'aux environs de Friedland.

J'ai été reconnaître ce matin au-delà de Schœmberg vers Bertelsdorf et Adlersbach , et j'ai trouvé qu'il n'y a pas moyen d'y parvenir. Nous y avons trouvé des postes de dragons , houzards et pandoures sur la hauteur des montagnes ; rien n'en est descendu pour nous poursuivre.

Je crois, Sire , que par ces mouvemens ils tâchent de m'engager à des détachemens , pour attaquer ensuite ce poste avec leurs forces , dont je n'appréhende rien , tant que le corps qui y est l'occupera. Le régiment de Mosel est arrivé ce matin.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

au camp de Schmottseiffen ;
ce 18 juillet 1759.

J'AI reçu votre rapport du 16 de ce mois. Quand je calcule bien les forces de l'ennemi , et les comptant bien haut , je ne ferais faire monter tout ce corps qu'à dix-huit mille hommes ; or , dix-neuf mille hommes qui se défendent contre dix-huit mille hommes dans un bon poste , doivent y trouver certainement de grands avantages.

Je connais votre position , parce que j'y ai été assez long-temps , et j'en ai étudié tous les détails ; vous ne pouvez attaquer ni le poste de Schatzlar , ni celui de Trautenau ; vous ne pouvez point pénétrer par Altdorff : c'est un coupe-gorge.

L'ennemi a si bien détruit le chemin qui va à Bœhmisch-Johrsdorf par de grands carreaux de pierres qu'il y a jetés , que vous n'y sauriez monter , sans que les houzards mettent pied à terre et conduisent leurs chevaux par la bride.

Le poste de Bergicht pourrait à toute force se prendre ; mais cela coûterait du monde , et le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Il n'y a pour vous

que des embuscades ; mais il faut les faire fortes , afin que si l'ennemi tente quelque chose , comme il ne manquera pas de le faire , on puisse le bien froter.

Si quelques troupes vont du côté de Pafs , il faut d'abord leur en envoyer à dos.

Vous êtes plus fort en infanterie que ces gens-là. Leur cavalerie ne peut presque point agir dans toutes ces contrées ; s'ils viennent avec deux mille hommes , détachez-en quatre mille à leur dos.

Les embuscades que l'on peut dresser , sont premièrement dans ce chemin qui va de Liebau à Lindenau , dans la trouée des quatorze Nothhelfer aux environs de Scherffenberg , et dans les bois qui sont du côté de Friedland.

Vous êtes obligé d'avoir nécessairement quelques postes mobiles.

Par exemple : vous ne pouvez pas vous dispenser d'en avoir du côté de Weiszbach sur les hauteurs.

Imprimez bien à ces postes qu'ils ne sont que pour avertir , et qu'un officier qui y attendra l'ennemi mal à propos fera mis au conseil de guerre et puni.

Pour vous mettre au fait du projet de l'ennemi et de ses retranchemens , je vous expliquerai ce que cela signifie.

Daun a attiré Gemingen à lui , qui avec environ sept mille hommes avait été détaché à l'armée de l'Empire , et il s'est fait retrancher un camp entre Lauban et Marck-Liffa.

Je crois qu'il y entrera ce soir. Quoique Dohna se soit fort mal conduit vis-à-vis des Russes , son passage de la Wartha a fait jeter les hauts cris à Soltikow , qui se croit coupé de Thorn. Il demande des secours à toute force.

La cour de Vienne a résolu d'envoyer un détachement de treize mille hommes à son secours.

Laudon doit commander ce détachement-là , et doit marcher par Sagan sur Crossen , y passer l'Oder, et tâcher ainsi de se joindre aux Russes.

J'ai détaché hier le prince de Wurtemberg avec six bataillons, deux régimens de dragons et de houzards de Buntzlau.

Mon frère Henri marchera en droiture à Sagan pour peloter ce détachement en chemin, et l'envoyer promener par le chemin qu'il est venu.

Tant que Daun restera à Lauban et que je tiendrai ce camp ici, je serai suffisamment en force pour me soutenir.

Mais si on lui renvoie Laudon battu , je crois qu'il voudra tenter de ce côté-ci l'entrée en Silésie. Si cela arrive avant que le prince de Wurtemberg puisse me joindre , je serai obligé d'emprunter de vous trois bataillons d'infanterie et le régiment de dragons, dont je vous réponds que je ferai un bon usage.

Mais si Daun veut se borner à rester dans ses retranchemens , je ne vous demanderai pas un chat. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Vous voyez à présent , mon ami , de quoi il est question ; Daun n'entreprendra rien , à moins qu'il n'ait dégagé les Russes et c'est de quoi je me flatte de l'empêcher.

Alors la cour de Vienne, ou peut-être le désespoir, l'obligera à prendre d'autres mesures.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 17 juillet 1759.

S I R E ,

J E crois qu'il s'agira ici d'une attaque générale, et que Harfch, de Ville et Jahnus tenteront l'affaire.

Jahnus est arrivé cette nuit à onze heures près de Schœmberg et du Liebau avec un corps de deux bataillons de grenadiers, deux mille pandoures, quatre escadrons de houzards, un poulk d'ulans, le régiment de cuirassiers de Birkenfeld, les régimens de dragons de Modène, Saxe-Gotha et Saint Ignon, et un escadron de prince Charles dragons.

J'ai été les reconnaître ce matin : et j'ai poussé d'un côté au-delà de Liebau et de Dittersbach, et de l'autre côté de Gruffau, jusqu'à Ullersdorf, où il a appuyé sa gauche dans les montagnes d'Ullersdorf, et sa droite derrière Schœmberg.

Mon projet était fait pour l'attaquer demain par sa gauche, mais tout continue à marcher par deux colonnes, la première par Petersdorf et Bertelsdorf vers Schœmberg et l'autre par Schatzlar vers Liebau.

Le détachement qui était entre Merckelsdorf et Weckelsdorf derrière Friedland, s'est avancé aujourd'hui, et a pris poste près de Conradswalde.

Par ces dispositions je me vois un peu restreint ; je tâcherai de reconnaître demain ce qui en est, et de profiter de ce que l'occasion présentera.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 18 juillet 1759.

IL y a grande apparence que ce ne sont que des démonstrations de l'ennemi que cette bravade de marcher à Liebau, Schœmberg et Conradswalde.

Je parie que Harfch ne vous attaquera pas, et se retirera après-demain.

Ces gens ne sont pas assez en force pour brusquer un poste aussi redoutable que le vôtre.

Ceci se fait dans l'intention de m'obliger à vous envoyer un détachement, et à ne rien envoyer contre Laudon, qui est parti hier au soir pour Sagan.

Le Prince de Würtemberg le devancera, et je ne ferai pas un mot de ce que Daun voudrait me faire faire.

Adieu, mon ami, vous aurez une bonne affaire d'arrière-garde avec ces gens-là.

Pour ceux de Schœmberg, il ne faut les suivre qu'un peu au-delà de Schœmberg, et non pas jusqu'à Bertelsdorf, ceux de Liebau jusqu'à la croix, et jusqu'à Schwartzwasser par les deux plateaux, savoir par le gibet Liebau et par les hauteurs à gauche de Dittersbach, pour ceux de Conradswalde vous pouvez les maltraiter plus que les autres.

Adieu, mon cher, voilà tout ce que je puis vous dire, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

P. S. J'apprends que vous dites à tout le monde que l'ennemi est fort de quarante mille hommes ; cela me déplaît fort : 1°. parce que cela n'est point

vrai , et qu'il ne l'est que de dix-huit mille hommes ; 2°. parce qu'il ne faut point intimider nos gens , qui ne sont que trop timides naturellement.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 18 juillet 1759.

S I R E ,

LES corps combinés des généraux Harfch , de Ville, Jahnus et Simbschen sont tous postés près de Schœmberg , l'arrière-garde y est arrivée cette nuit.

Selon le rapport des déserteurs , ce corps doit monter à 40,000 hommes , et être pourvu d'un train d'artillerie de 60 pièces.

Selon mon calcul ce corps des ennemis ne peut monter qu'à 30,000 hommes.

Aujourd'hui à deux heures du matin , je me suis mis en marche avec les bataillons francs et deux bataillons de grenadiers pour reconnaître la position des ennemis , mais un brouillard assez épais , qui dura jusqu'à neuf heures , m'a empêché de faire une exacte découverte de leur camp.

Les postes avancés de l'aile gauche ont été repoussés jusque dans leur camp ; l'on en a pris quelques-uns.

Les grenadiers et 2000 pandoures sont venus pour les soutenir , mais mon intention n'étant pas de m'engager avec eux , nous nous sommes retirés en bon ordre dans notre camp.

Quelques déserteurs ont rapporté que l'intention du général Harfch était de nous attaquer demain

dans

dans notre poste ; d'autres au contraire pensent que son intention est de couper à notre corps d'armée la communication avec Schweidnitz.

Le détachement qui s'est avancé jusqu'à Conradsvalde, y est encore posté, et a été renforcé à ce qu'on dit, par trois régimens de dragons saxons.

S'ils fesaient quelques détachemens pour nous couper la communication de Schweidnitz, je ne me trouverais pas en état de rien détacher de mon corps d'armée, sans me dégarnir soit d'un côté ou d'autre.

L. M. F O U Q U É.

LETTRE DU ROI.

ce 20 juillet 1759.

L'ENNEMI a fait de ce côté-ci beaucoup de mouvemens; je ne puis encore vous dire positivement à quoi il vise.

Cela m'oblige d'agir avec circonspection pour être en force et en état de lui tomber sur le corps, s'il veut entreprendre quelque chose.

Laudon a été détaché; j'ai fait courir après lui; il est revenu et le prince de Wurtemberg le repousse de même.

On ne saurait vous couper de Schweidnitz quelques partis qui se glissent dans les montagnes, ne font pas une affaire importante; ils ne peuvent nuire; il faut penser ici aux grandes choses, et négliger les bagatelles.

Je parierais presque ma tête que l'ennemi ne vous attaquera pas, et tant que vous êtes dans ce poste, il y pensera plus d'une fois avant de vouloir pénétrer à votre barbe vers Schweidnitz.

Je ne puis rien détacher sans risquer toute la boutique.

Vous verrez dans peu de jours que tout ceci s'éclaircira.

Adieu, mon cher, ne voyez pas tant de forces; l'ennemi ne peut avoir, en comptant au plus fort, que 20,000 hommes.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U R O I.

ce 21 juillet 1759.

LE général Laudon est retourné à l'armée autrichienne, et le prince de Vürtemberg est revenu à Buntzlau. Selon mes nouvelles, l'armée autrichienne manque de fourrage, parce qu'elle fourrage le verd. La contrée où elle se trouve n'est pas assez abondante pour qu'elle puisse y subsister long-temps; ainsi je crois qu'en prenant encore huit jours de patience, leur grand train de chevaux les obligera de décamper. On prélude déjà près de Landsron. Dès qu'ils se retireront, j'enverrai d'abord un bon détachement à vos voisins de Friedland.

Voilà tout ce que je puis vous dire jusqu'à présent de ce qui se passe de ce côté.

L'ennemi ne vous attaquera point, ni ne viendra

à moi tant que nous resterons dans notre position actuelle ; mais il faut se tenir ensemble , et nous n'avons garde de rien détacher. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 21 juillet 1759.

SIRE,

TOUT le corps du général Harsch s'est mis en marche la nuit passée ; et ce matin il a pris sa route vers Conradswalde , Schwarzwalde et Witgendorf.

J'ai aussi-tôt détaché le général Ramin avec deux bataillons , quelques dragons et houzards vers Forst ; mais il n'y a pu parvenir , tous les environs de Forst de ce côté-ci étant occupés par les ennemis.

J'ai détaché le général Schenkendorf avec un bataillon et cent chevaux du côté de Liebau , il a dirigé sa marche par Ullersdorf et Schœmberg.

Je les ai suivis en personne avec deux bataillons et trois cents chevaux jusqu'au-delà de Gürtelsdorf ; mais l'arrière-garde était si bien postée au-delà de Gürtelsdorf , qu'il m'a été impossible de l'entamer.

Nous nous sommes canonnés pendant une couple d'heures avec perte de quelques hommes , et nous avons fait de notre côté une vingtaine de prisonniers.

En général ils ont su si bien couvrir leur marche , qu'on ne saurait deviner si leur dessein est d'aller à Freybourg , ou à Friedland.

En cas qu'ils marchent sur Friedland, je crois qu'ils sont intentionnés d'aller à Glatz.

Il se peut aussi qu'ils s'y arrêteront dans le dessein d'attaquer ce poste du côté de Hartmannsdorf. Dans ce cas aussi je m'attends à les bien recevoir.

Je souhaiterais d'avoir un plus grand nombre de canons à leur opposer, leur arrière-garde m'ayant attaqué avec un train de quinze pièces, pendant que je n'en avais que six. Il doit y avoir à Schweidnitz six canons de douze livres.

L. M. F O U Q U É.

L E T T R E D U R O I.

ce 22 juillet 1759.

J'AI reçu votre lettre du 21 de ce mois. Les mouvemens que l'ennemi fait ne peuvent tendre qu'à vous faire sortir de votre poste ; leur dessein n'est certainement pas d'aller à Glatz.

Mais je crois qu'ils ont intention de se mettre avec toutes leurs troupes entre vous et Schweidnitz.

Mais ils pourraient en être la dupe, car si un corps tant soit peu considérable de vos troupes se met dans un poste inattaquable sur de hautes montagnes, entre Friedland et Griffau, vous pouvez leur intercepter toute la communication de leurs magasins ; leur armée sans pain fera bien obligée de décamper.

Mais avant de prendre ce parti, il faut voir s'ils n'auraient pas intention de vous attaquer du côté de Hartmannsdorf.

N'allez point avec des détachemens si faibles. Deux bataillons et trois cents chevaux, cela est trop peu pour entamer une arrière-garde ; il faut du moins prendre six bataillons, sept ou huit canons, et cinq ou six cents chevaux.

Voilà du moins ce qu'il faut pour cela. Les canons de six livres font à Schweidnitz ; mais je ne crois pas que vous puissiez les faire venir actuellement, ce ferait trop hasarder.

Si cela paraît en venir à une action là-bas, et qu'il ne paraisse point qu'il se passe quelque chose ici, je pourrais vous prêter Krokow avec ses trois bataillons et deux escadrons pour quelques jours.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

P. S. Je crois que nous aurons bientôt la nouvelle d'une bataille avec les Russes.

LETTRE DU ROI.

ce 22 juillet 1759.

L'ENNEMI a détaché aujourd'hui le général Beck avec 4000 hommes à Neustadt.

Comme je suppose qu'il marchera de-là à Trautenau, je fais partir d'ici ce soir un détachement qui relèvera Krokow à Hirschberg, savoir trois bataillons d'infanterie et deux escadrons de houzards pour occuper le poste de Landshut, et vous donner, en

cas que cela puisse se faire , la facilité de marcher avec tout votre corps pour attaquer l'ennemi et déranger ses projets ; vous pourrez au moins lui venir à dos , et lui couper les subsistances du côté de la Bohème ; ou peut-être pourrez-vous tomber sur un de ses corps qui fera le plus à votre portée , et le battre comme il faut. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 22 juillet 1759.

S I R E ,

AUTANT que j'ai pu reconnaître ce matin , le corps du général Harfch s'est posté sur les hauteurs près de Schwarzwalde et Conradswalde vers Friedland. Les hauteurs et les bois sont tellement garnis de pandoures et d'autres troupes légères qu'il est impossible d'y aller reconnaître ou d'y faire avancer les patrouilles.

On ne saurait jusqu'à présent deviner leur dessein.

On dit qu'une partie de pandoures et de houzards est resté postée près de Schatzlar et de Golden-Else. On dit encore qu'il s'y joindra de l'infanterie ; mais j'attends que cette nouvelle se confirme.

Le général d'Angenelli vient dans ce moment de me rapporter qu'il a trouvé un détachement ennemi fort d'environ dix bataillons campé derrière Kœnigshayn près de Schatzlar.

Le magistrat de Liebau me mande que cinq régimens d'infanterie et de cavalerie réguliers campent sur les hauteurs de Reiffen derrière Schatzlar, sans compter les troupes qui sont à Kriensdorf, Schatzlar et Lampersdorf.

Un autre corps doit être posté sur les hauteurs derrière Bernsdorf près d'Elfe, s'étendant jusque vers Trautenau, ce qui vient d'être confirmé par un rapport de Schœmberg. Votre Majesté pourra le voir plus en détail dans l'incluse ci-jointe.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 22 juillet 1759.

S I R E,

LE corps ennemi du général Harfch est décampé cet après-midi de Schwarzwalde et Conradswaldé, et est marché sur deux colonnes.

J'ai été d'abord reconnaître ce qui se passait aux environs de Witgendorf, Forst et Hartau, et j'ai vu qu'une de leurs colonnes marchait vers Gottesberg et l'autre vers Friedland; demain j'attends là-dessus des rapports plus circonstanciés.

Une lettre du général Wolfersdorf au général de Ville, interceptée par nos houzards près de Conradswalde, m'apprend que le général Harfch se trouvant malade, est parti pour Jaromirz et se rendra ensuite à Königsgrätz.

Le général de Ville a pris le commandement du corps ennemi.

Suivant le contenu de la même lettre , le général Wolfersdorf avec un corps de huit mille hommes , s'est posté près de Golden-Else , et a envoyé un détachement à Friedland.

Comme je viens d'être averti que les ennemis font venir leurs vivres de Trautenau par Patſchdorf, Bertel-dorf et Friedland , j'ai détaché sur le champ le général Goltz avec deux bataillons francs , trois bataillons de grenadiers , le régiment du margrave Henri , quatre escadrons de dragons , quatre escadrons de houzards et dix canons vers Friedland , pour couper les convois à l'ennemi. Il se postera aujourd'hui sur les hauteurs qui sont au-delà de Conradswalde près de Trautliebersdorf , et fera avancer son avant-garde jusqu'à la pointe du grand bois de Friedland.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 23 juillet 1759.

S I R E ,

J E crois qu'il est très-convenable dans les circonstances présentes de couper à l'ennemi par derrière la communication des munitions et des vivres. Dans ce dessein j'ai détaché le général Goltz pour se poster sur les hauteurs au-delà de Conradswalde près de Trautliebersdorf. Mais le général de Wolfersdorf

se trouvant posté avec 8000 hommes près de Golden-Else, selon le contenu des lettres interceptées, et comme le général Beck joindra probablement ce corps avec le détachement de 4000 hommes qu'il commande, le général de Krokow n'ayant que trois bataillons et deux escadrons de houzards, se trouverait trop faible pour soutenir ce poste, quand même je lui laisserais encore en partant trois bataillons pour le renforcer. J'attendrai les ordres de V. M. pour savoir si je dois dégarnir ainsi ce poste.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 23 juillet 1759.

S I R E,

J'AI l'honneur de présenter à V. M. la liste du corps des Autrichiens de ces environs : elle est aussi exacte que j'ai pu la faire sur le rapport des prisonniers et des déserteurs qui se trouvent ici au nombre de quatre-vingt, parmi lesquels il y a un canonnier. Comme ce corps est accompagné d'un grand nombre de cavalerie, il paraît que son intention est de s'étendre dans la plaine.

Selon le rapport d'un déserteur arrivé la nuit passée, ils sont en pleine marche, dirigeant leur route vers Schweidnitz.

Je viens de recevoir aussi une lettre du général Zastrow, par laquelle il me mande que toute l'armée est en marche vers Gottesberg et Waldenbourg.

pour se rendre à Schweidnitz , et qu'elle n'en est plus éloignée que d'un demi-mille.

Le général Krokow m'a fait dire par son aide-de-camp qu'il se rendrait ici avec ses trois bataillons cet après-midi à une heure.

J'attends les ordres de V. M. pour savoir si je dois me mettre en marche avec mon corps ; en tout cas je pourrais laisser ici au général Krokow le régiment de Mosel et le quatrième bataillon de Lettorf , aussi bien que le général Angenelli avec son bataillon franc , pourvu que ce nombre de troupes soit suffisant.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 24 juillet 1759.

J'AI reçu vos deux rapports du 23 juillet. Tant que vous tenez Landshut , il est impossible que l'ennemi fasse des progrès en Silésie.

Cinq bataillons restans auprès de Landshut , vous pourriez facilement marcher avec dix-huit et vous poster entre Conradswalde et Friedland , vous rendre maître en même temps du poste de Friedland pour enlever les troupes ennemies qui y sont et intercepter leurs convois de quelque côté que ce soit. Si ces gens-là sortent tout-à-fait des montagnes , il fera toujours temps de leur tomber sur le corps.

Mais à présent il y a tant de choses dans la crise , qu'il faut attendre qu'il y ait une occasion chez les Russes avant de donner sur les oreilles de ces gens-

ci , à moins qu'ils ne deviennent téméraires , et ne se mettent tout-à-fait dans la plaine.

En ce cas-là , je verrai s'il y a moyen de faire d'ici un petit détachement , et de marcher alors sur eux pour les battre d'importance.

Quant à la liste des troupes ennemies que vous m'avez envoyée , elle n'est pas tout-à-fait juste ; car déjà les régimens de cavalerie saxonne ne font qu'à quatre escadrons , et il n'y a qu'un bataillon du régiment de Toscane qui soit là-bas ; mais j'examinerai cette liste avec attention , et je vous écrirai ce qui en est vrai ou faux.

Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 24 juillet 1759.

JE peux vous mander avec assez de sûreté et d'après mes listes , que l'armée autrichienne consiste en cent-deux bataillons.

Il y en a soixante-six bataillons ici , et vingt-neuf là ; cela fait quatre-vingt-quinze bataillons. Gemmingen se trouve encore avec six ou huit bataillons auprès de Bornstædt ; il faut donc qu'on ait envoyé ses bataillons d'ici à Wolfersdorf qui est auprès de Trautenau , et que le corps qui était près d'Arnau ait été détaché de même. Simschen ne peut être que d'un seul bataillon , Toscane au con-

traire en a deux. Preysach ne fait non plus qu'un seul bataillon ; mais il manque sur vos listes un bataillon de Wallis et un du Vieux-Coloredo.

En général vous avez devant vous vingt-huit bataillons de fusiliers et cinq bataillons de grenadiers avec trente-huit escadrons ; cela fait donc quatorze mille hommes d'infanterie , deux mille cinq cents grenadiers , quatre mille quatre cents hommes de cavalerie , cinq cents houzards , et quelques mille pandoures , total vingt-trois mille quatre cents hommes.

En vous postant entre Friedland et Conradsvalde , vous coupez tous les vivres à l'ennemi. Mais il faudra vous poster sur des montagnes , et si Wolfersdorf allait tenter quelque coup sur Landshut , vous n'êtes éloigné que d'une petite lieue de Conradswalde , et vous pourrez fondre sur lui avec tout votre corps pour le renvoyer.

Enfin , si vous privez l'ennemi de ses transports de farine , il ne pourra se soutenir long-temps. De plus , il sera nécessaire que vous espionniez tous ses détachemens , pour le harceler par-tout où cela sera possible. Dès que je remarquerai que l'ennemi quittera les montagnes , je tâcherai de faire un détachement et de le battre comme il faut. Je suis , etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut , ce 24 juillet 1759.

S I R E ,

A l'approche du général Goltz vers Friedland , les deux bataillons de Toscane et deux escadrons de houzards et de dragons ont eu le temps de sortir de cette ville et d'échapper ; néanmoins notre détachement s'est emparé de presque tous leurs équipages de campagne , de deux cents chaises et charriots de bagage avec les chevaux d'attelage ; de quarante mulets et de vingt mille écus argent comptant , et a fait outre cela une vingtaine de prisonniers en les poursuivant.

Le général Goltz occupe encore le poste de Friedland , pour couper à l'ennemi tout secours de ce côté-là.

Si l'ennemi , faute de vivres , était obligé de retrorgrader , j'irais avec mon corps me poster à Friedland , et je tâcherais de faire avancer le général Goltz jusqu'au Johannisberg.

On vient de m'avertir dans ce moment que les Autrichiens sont postés entre Sorge et Kuntzendorf , ce qui m'engage à me mettre sur le champ en marche , pour me rendre à Gottesberg. Je me réglerai d'ailleurs suivant les mouvemens que les ennemis pourront faire.

Je laisse ici dans les retranchemens le général de Krowow avec les trois bataillons et les deux escadrons d'houzards qu'il m'avait amenés ; outre cela

je lui laisse encore le régiment de Mosel, un bataillon de Lattorf et le bataillon franc d'Angenelli.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Gottesberg, ce 24 juillet 1759.

S I R E,

CET après-dîner je suis arrivé avec mon corps près de Gottesberg. J'ai laissé Krokow près de Landshut avec sept bataillons.

Le général Goltz est encore posté avec son détachement près de Friedland; il a envoyé aujourd'hui trente-cinq prisonniers qu'il a faits sur les ennemis.

A mon arrivée ici, j'ai trouvé postés de l'autre côté de Gottesberg sur des hauteurs plus de mille pandoures et dragons, qui ont été aussi-tôt repoussés par l'avant-garde des houzards et poursuivis jusqu'au-delà de Waldenbourg; nous avons fait à cette occasion une vingtaine de prisonniers.

J'ai très-bien pu examiner du haut de nos montagnes le camp des ennemis. Il s'étend depuis Fürstenstein le long de Liebichau jusqu'à Kuntzendorf.

Le général de Ville a établi son quartier à Fürstenstein. Le camp de l'ennemi est situé de façon qu'on ne saurait faire aucune tentative pour l'attaquer.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 25 juillet 1759.

J'AI reçu, mon cher, vos deux rapports du 24 de ce mois, et j'ai été bien aise d'apprendre que vous avez eu quelques succès sur l'ennemi.

Je ne saurais comprendre comment le général de Ville prétend faire subsister son corps.

On dit ici que vous avez coupé l'ennemi de son artillerie; mais j'ai peine à le croire, ne présumant pas que de Ville se soit avancé sans canon.

Je voudrais bien vous envoyer du renfort, si cela pouvait se faire; mais ma situation actuelle ne le permet pas.

Quand vous verrez que de Ville se tournera du côté de Reichenbach, il faudra tâcher de jeter quelques bataillons dans la ville de Neifs. Je suis, etc.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G É N É R A L F O U Q U É.

Conradswalde, ce 26 juillet 1759.

S I R E,

J'AI pris aujourd'hui le camp entre Conradswalde et Friedland, celui de Gottesberg n'étant d'ailleurs pas avantageux pour la situation.

Notre arrière-garde a été poursuivie de quelques centaines de dragons ennemis; nos houzards en

ont pris une douzaine avec leurs chevaux : ils étaient des régimens d'Albrecht et d'Arnheim.

De Ville , depuis qu'il se tient près de Fürstenstein , va fourrager , et subsiste du pain que le pays est obligé de lui livrer.

Les nouvelles et lettres interceptées de leur commissaire Aistfeld nous apprennent que leurs transports doivent passer par Jaromirz , Trautenau et Friedland ; comme nous lui avons coupé ce passage , il n'a rien pu attendre de ce côté-là.

Si de Ville trouve moyen de demeurer plus longtemps dans le poste qu'il occupe , et d'y subsister , ce qui est peu vraisemblable , je me trouverais plus embarrassé que lui.

Le corps a du pain et de la farine jusqu'au 9 d'août ; la caisse est à Schweidnitz. Comme on en tire aujourd'hui les dernières sommes , je supplie V. M. de donner ordre à la caisse de guerre , de m'envoyer au moins cinquante mille écus pour la moitié du mois d'août.

Le régiment de Mosel va joindre aujourd'hui à Friedland le général Goltz. Au cas que de Ville prenne son chemin du côté de Reichenbach , le général Goltz détachera ce régiment par Glatz pour devancer l'ennemi et occuper Neifs.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Conradswalde , ce 27 juillet 1759.

S I R E ,

LES convois que nous avons arrêtés à de Ville l'ont forcé d'abandonner ce matin son camp de Fürstenstein, pour rentrer en Bohême.

Il a voulu pénétrer avec tout son corps ici près de Conradswalde , mais il a été battu et obligé de reculer jusqu'à Gottesberg. La canonnade a duré depuis le matin à dix heures jusqu'au soir. Il y a environ soixante tués ou blessés des nôtres, mais les ennemis ont perdu plus de quatre cents hommes. Nous avons fait quelques prisonniers dont je ne fais pas encore au juste le nombre. Le corps d'armée ennemi vient de se placer sur les hauteurs de Gottesberg; j'observerai ses démarches pour prendre mes mesures en conséquence.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 28 juillet 1759.

J'AI appris, mon cher général, avec beaucoup de satisfaction, par votre rapport d'hier, que vous avez rechassé jusqu'à Gottesberg le général de Ville qui en voulait à votre poste. Je suis charmé que cela vous ait réussi. Vous n'avez qu'à ordonner au général-major de Krokow, qu'en cas que des troupes ennemies voulussent passer par Schœnberg, il faut qu'il couvra vos derrières. De Ville, à ce que

je crois, tâchera d'aller à Friedland s'il vous trouve toujours dans son chemin. Ce ne ferait donc pas mal fait, si vous fesiez détruire les chemins qu'il doit fuivre, afin de rendre sa marche d'autant plus difficile. Du moins vous pourriez engager de bonnes affaires d'arrière-garde ; car puisque de Ville doit passer par des chemins si mal frayés, vous pourrez l'incommoder furieusement avec votre canon. Je suis, etc.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É :

Conradswalde, ce 28 juillet 1759.

S I R E,

AUJOURD'HUI le général Jahnus avec les régimens Simbschen et Preysach, un bataillon de grenadiers, deux bataillons de pandoures et quatre escadrons de dragons de Saxe-Gotha, a voulu pénétrer auprès de Friedland.

A peine en eus-je la nouvelle, que je tâchai de renforcer le général Goltz de quatre bataillons et quatre escadrons. Cependant quelques douzaines de coups de canon ont suffi pour faire reculer l'ennemi, sans qu'il ait trouvé bon de revenir à la charge.

Il y a bien apparence que de Ville se verra obligé de faire sa retraite par Braunau, où il trouvera les chemins fort gâtés.

Je suis prêt à toute heure à le fuivre.

L. M. F O U Q U É.

L E T T R E D U R O I.

au camp de Schmottseiffen,
ce 29 juillet 1759.

VOTRE rapport du 28 m'a fait beaucoup de plaisir, mon cher.

Vous me mandez que le général Jahnus, détaché du général de Ville, ayant voulu pénétrer aussi auprès de Friedland, a été bien renvoyé par le général de Goltz.

Je juge, comme vous, que ces gens-là ont envie de se rendre à Braunau; mais j'espère qu'avant d'y arriver, ils auront perdu leur canon et quantité de choses pareilles.

En ce cas, quand ils passeront par ces chemins détruits, vous ne pouvez mieux faire que de tomber sur leur arrière-garde.

Le général-major de Goltz peut occuper quelques montagnes, dans lesquelles ils feront nécessités de défiler; ainsi ils passeront, pour ainsi dire, par les verges.

Je m'imagine qu'en deux ou trois jours vous en ferez délivré, et que vous vous trouverez en état de les harceler impitoyablement avant qu'ils arrivent.

Demain je m'en vais à Sagan, et mon frère le prince Henri viendra ici; mais je vous défends d'en parler à personne.

Je suis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Langen-Waltersdorf, ce 29 juillet 1759.

S I R E ,

LA nuit passée le général de Ville a fait partir tout son corps d'armée, et a pris la fuite par Langen-Waltersdorf et Reinswalde, d'où par plusieurs chemins détournés et par des routes dérobées, il est allé à Johannisberg dans le Braunau.

Il avait fait précéder le bagage le soir précédent et fu tellement cacher sa marche, que je n'en fus instruit que ce matin.

Je marchai aussi-tôt avec mes troupes à Gottesberg. J'envoyai le général Ramin avec sept bataillons et quatre escadrons par Waldenbourg vers Tannhausen ; je poursuivis moi-même l'ennemi par Reinswalde jusqu'à Langen-Waltersdorf, où nous fimes quelques prisonniers.

La promptitude et le désordre de la retraite de l'ennemi, lui a fait perdre beaucoup de monde par la désertion ; les prisonniers et les déserteurs en font monter le nombre jusqu'à quinze cents hommes.

Je me retirerai demain à Conradswalde ; je marcherai après-demain à Landshut avec mon corps d'armée, après avoir tâché de faire décamper le général Wolfersdorf de Schatzlar, où il est encore posté.

L. M. FOUQUÉ.

Le 30 juillet, le général Fouqué rassembla son corps d'armée près de Conradswalde, pour occuper de nouveau le poste de Landshut.

Comme le général autrichien Wolfersdorf se tenait près de Schatzlar à Königszeyn avec neuf bataillons d'infanterie et cinq escadrons de dragons et de houzards, le général Fouqué résolut de le surprendre.

La nuit du 31 juillet, à onze heures, il fit partir et avancer son corps par trois colonnes contre l'ennemi, qui prit la fuite à son approche. Le camp entier, presque tout le bagage, beaucoup de chevaux et deux cents mulets devinrent leur butin; près de deux cents prisonniers leur tombèrent entre les mains; beaucoup d'ennemis furent tués.

Après avoir exécuté cette entreprise avec tant de succès, le général Fouqué fit camper ses troupes au poste de Landshut.

Les renforts qu'il avait eus de l'armée du roi et de Neifs furent renvoyés, et il fut obligé de borner ses mesures à défendre son poste, comme le roi le lui avait fortement recommandé.

Le général Fouqué resta dans cette position jusqu'à la fin du mois d'octobre, sans qu'il se passât rien de remarquable.

Sa vigilance et la sagesse de ses mesures firent échouer toutes les entreprises des ennemis et rendirent inutiles tous les mouvemens qu'ils firent pour l'attaquer.

Le roi informé de la perte de la bataille de Züllichow, et que les Russes étaient à Francfort sur l'Oder, où ils se retranchaient, résolut de leur livrer bataille.

Il fit donc partir le 30 juillet ses vingt et un bataillons et ses trente-trois escadrons du camp de Schmottfeiffen. Le 4 août il se réunit à l'armée du général Wedel à Mühlrose, d'où il marcha vers Lebus, où il passa l'Oder le 11. Le 12, après plusieurs mouvemens qu'il fit sur tout le front des ennemis, il se détermina à attaquer leur aile gauche sur les onze heures du matin.

Toutes les redoutes qui couvraient le village de Cunnersdorf furent successivement emportées, et le roi était maître de soixante et douze pièces de canon, après cinq heures du combat le plus opiniâtre.

Peut-être eût-il bien fait de se contenter de cet avantage et de se rappeler l'histoire du grand Condé à Senef.

La situation dans laquelle il se trouvait, le décida sans doute; il fallait frapper un coup décisif, et c'était le moment.

Quoiqu'il en soit, la fortune paraissait s'être déclarée pour lui, et c'est dans cette brillante circonstance qu'il écrivit, dit-on, le billet suivant à la reine.

„ Nous avons chassé les Russes de leurs retranchemens; j'espère que dans deux heures la victoire „ fera complète „.

Mais ses espérances furent trompées. Le général Soltikof rallia ses troupes derrière Cunnersdorf, un nouveau combat s'engagea. Les Russes furent

forcés à se retirer jusqu'à leur dernière redoute, où le corps de Laudon s'était formé pour les secourir.

La position avantageuse de l'ennemi, les collines escarpées qu'il fallait escalader, le terrain trop coupé et trop étroit, toutes ces difficultés firent échouer les différentes attaques que le roi fit en personne.

Ses troupes accablées de fatigue après un combat de près de six heures, et épuisées par la chaleur du jour, ne purent résister au choc des troupes fraîches qui les chargèrent.

Le roi se vit donc obligé d'abandonner les avantages qu'il venait de remporter, et de quitter le champ de bataille.

Il fit retirer ses troupes par le défilé de Bischofsfée et les forma sur les hauteurs qui dominent cette contrée.

On dit que le soir même de cette journée sanglante, il écrivit à la reine :

“ J'ai hasardé un coup qui m'a manqué, mais
 „ dont la mauvaise issue n'est point irréparable.
 „ J'espère être bientôt en état de présenter une se-
 „ conde fois le front à mes ennemis. Néanmoins je
 „ conseille à V. M. de sortir de Berlin „

Le 13 au matin, il retourna au camp d'Etscher et passa l'Oder à quatre heures après-midi, pour aller camper sur les hauteurs de Rentwein et de Polentzig ; le 15, il se porta en avant et vint camper à Madlitz près de Fürstenwalde.

C'est dans cette position qu'il mit en usage toutes les ressources de son génie, pour réparer la perte de deux batailles.

L'inactivité de ses ennemis lui en fournit les

moyens ; et dès qu'il fut en état de marcher , il entra en Luface , d'où il passa en Silésie , où il empêcha les Russes de faire le siège de Glogau , et les obligea de repasser en Pologne , comme on le verra par la suite de la correspondance.

LETTRE DU ROI.

à Linderode , près de Sorau ,
ce 20 septembre 1759.

MON ami , mon frère a laissé passer douze mille Autrichiens , qui ont joint les Russes à Christianstadt ; ils veulent faire le siège de Glogau , je marche à tire d'ailes pour les en empêcher ; mais je suis faible , je n'ai que vingt-quatre-mille hommes , gens deux fois battus , vous m'entendez.

Je ne fais ni où vous êtes , ni dans quelles circonstances vous vous trouvez ; mais si vous le pouvez , envoyez-moi du secours ; la troupe pourra marcher sur Pridemast.

Je ne souffrirai point qu'on assiège Glogau , je me battrai plutôt , arrive ce qui pourra.

Voilà la façon de penser des anciens chevaliers et la mienne. Je ferai demain au-delà de Sagan , après-demain près de Glogau.

Prompte réponse , mon ami , et que le secours fasse de grands pas. Adieu , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut , ce 22 septembre 1759.

SIRE ,

LES ordres très-gracieux de V. M. du 20 de ce mois m'ont été remis.

Vis-à-vis de mon poste font du côté des ennemis le général Harfch près de Trautenau , et le général Jahnus près de Schatzlar ; ils ont un corps d'armée qui fait environ le double du mien.

Pour conserver le poste de Hirschberg , j'y ai détaché cinq bataillons et quatre escadrons. Suivant les ordres de V. M. le général-major de Méyer partira de Hirschberg demain à la pointe du jour , avec un bataillon de Buddenbrock , deux bataillons de Kalkstein , deux escadrons de dragons de Bayreuth et deux canons de douze livres de balle ; il pressera sa marche par Goldberg , Haynau et Bolkwitz , pour arriver , s'il est possible , en trois marches à Pridemast.

Il reste donc encore à Hirschberg un bataillon de le Noble , un bataillon de Lattorf et deux escadrons des houzards de Werner.

Le prince Henri a gardé près de lui de ce corps-ci , un bataillon d'Unruh , deux escadrons de Bayreuth et un escadron de houzards de Werner. Le régiment de Mosel est à Neifs.

Il y a donc encore ici quinze bataillons , six escadrons de dragons et six escadrons de houzards de Werner.

Votre Majesté verra donc que je suis hors d'état d'en détacher davantage , si je veux maintenir mon poste.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Bonau , ce 25 septembre 1759.

JE crois , mon cher , que les trois bataillons et les deux escadrons que vous m'avez envoyé sous le commandement du général Meyer , ainsi que les six bataillons et cent houzards que mon frère a détachés , joindront l'armée demain matin.

Au reste , je puis vous mander que l'ennemi a marché hier entre Freystadt et Neu Salze : il est arrivé avec une grosse cohue de Cosaques à Beuthen ; et les Autrichiens avec leurs dix régimens de cavalerie se sont postés vis-à-vis de nous , tout près d'un défilé.

Moi j'ai pris poste près de Bonau , et j'ai passé toute la nuit sous les armes.

A la pointe du jour j'ai reconnu l'ennemi , et j'ai vu les généraux ennemis aller de même à la découverte ; après quoi ils se sont retirés au petit pas.

Une heure après , l'ennemi a tendu ses tentes ; de sorte que pour aujourd'hui on aura beau attendre une attaque.

S'il apprend que j'aurai demain des secours , il y a bien à supposer qu'en suite il se passera encore moins d'affaires remarquables.

FÉDÉRIC.

Avec vingt-un mille hommes, votre serviteur battu et maltraité a empêché une armée de cinquante-mille hommes de l'attaquer et l'a obligée de se replier sur Neu-Salze.

Nous avons ici un bon poste, mais une seule ligne pour le garnir. Les secours arriveront demain.

LETTRE DU ROI.

au camp de Bonau, ce 26 sept. 1759.

LA journée d'hier a été critique, mon ami. L'ennemi avait levé le 23 son camp de Freystadt et s'était avancé vers Neustædel. Je me mis en marche aussitôt, pour me poster de façon à lui interdire les passages de Neustædel et de Beuthen.

Toute l'armée s'entend vingt-quatre mille hommes, a été postée le même soir à sept heures ; effectivement l'ennemi s'était porté avec toutes ses forces vers le défilé de Rœhl et de Keltfch ; leurs cosaques et houzards, au nombre de trois mille, avaient marché à Beuthen, et le 25 au matin toutes ces troupes étaient en mouvement.

Les généraux vinrent nous reconnaître, et apparemment que notre position leur parut trop avantageuse, ou qu'ils n'avaient pas envie de se casser la tête, puisque nous les vîmes se retirer doucement, et ils campèrent la gauche à Altschau, la droite tirant vers Rœhl.

Hier au soir on m'avertit qu'un gros de leurs troupes passait l'Oder ; mais jusqu'à présent on voit encore leurs feux.

Aujourd'hui le reste de l'armée arrivera ici, et j'attends des nouvelles de l'ennemi, pour me déterminer sur les moyens les plus efficaces et les moins hasardeux, afin d'obliger ces infames incendiaires à quitter le pays.

Je soupçonne que leur dessein est d'éviter la bataille, ce qui doit s'éclaircir dans peu. Dans ce cas il faudra faire une guerre de parti, et cela des deux côtés de l'Oder, et bien fortifier notre camp pour faire des détachemens impunément et sans risque.

Voilà, mon cher ami, où nous en sommes. A présent que j'ai quelques bonnes troupes, je ne crains rien de tout.

J'avais détaché pour la Saxe tout ce qu'il y avait de mieux dans mes troupes; la campagne allait finir à Guben, et les Russes voulaient partir; ne voilà-t-il pas ce malheureux détachement de dix régimens de l'armée de Daun qui arrive? ajoutez-y quelques trahisons, et ces misérables se déterminent au siège de Glogau.

Je crois que le projet en a manqué; il n'est donc question à présent que de sauver le plat-pays de la ruine dont il est menacé.

Hier ces canailles ont brûlé deux villages à nos yeux sans qu'on pût l'empêcher.

Enfin je ne négligerai rien, et vous pouvez compter que tout ce qui dépendra de moi, sera mis en usage pour finir et dépêcher ceci le plutôt possible; mais cela n'est pas aussi facile qu'on le croirait.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 25 septembre 1759.

SIRE,

VINGT et un mille hommes et V. M. en font quarante-deux, ajoutez-y neuf bataillons de renfort ; tout cela tient la balance avec les cinquante mille hommes de vos ennemis. Vous avez un bon camp, Sire, votre magasin à dos et à portée ; il n'y a donc plus apparence qu'ils vous attaqueront, mais qu'ils feront obligés de passer l'Oder pour tirer vers la Pologne et s'approcher de leurs magasins.

En ce cas Laudon s'en séparera, ce qui d'un ou d'autre côté pourra procurer quelques avantages à V. M. Harfch a successivement détaché quelques bataillons avec quelque cavalerie saxonne par Arnau et Hochstädt, qui escortent des convois vers la Saxe.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 27 septembre 1759.

SIRE,

JE rapporte très-humblement à V. M. la nouvelle que je viens de recevoir de Læwenberg, Schmiedeberg et Hirschberg, que le corps de Beck s'est approché de Bœhmisch-Friedland, ce qui a été confirmé par les défecteurs.

Le colonel le Noble qui se tient près de Hirschberg avec trois bataillons et deux escadrons de houzards, me marque en même temps qu'un corps ennemi est arrivé près de Greiffenberg et occupe un poste à Bartelsdorf en-delà de Hirschberg.

J'enverrai donc encore un renfort d'un bataillon au colonel le Noble. Je dégarnirais trop mon poste si j'en détachais davantage.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 28 septembre 1759.

Je viens de recevoir vos lettres datées du 27 de ce mois. Les affaires sont à présent telles, que si vous bouchez ici un trou, vous en faites là un plus grand.

Ecrivez-moi pourtant si le colonel le Noble a de la cavalerie avec lui.

Moi, je me trouve ici dans la situation de pouvoir me passer de cinq cents chevaux, mais pas d'un seul homme de l'infanterie.

Si ces cinq cents chevaux vous peuvent être de quelque utilité, je vous les enverrai.

Vous n'avez qu'à dire au colonel le Noble, que puisqu'il est près de Hirschberg, il sera bien de m'écrire directement, pour que je puisse savoir d'autant plutôt ce qui se passe dans ces contrées.

D'ici je ne saurais rien vous écrire, car je n'ai

pas encore pris tous mes arrangemens. Tout ce que je puis vous mander d'avance , c'est que les deux armées ont tant de défilés au-devant d'elles, qu'elles ne sauraient se faire grand dommage.

Je tenterai ici tout ce qui sera possible , pour voir si je ne pourrai pas prendre quelque avantage sur l'ennemi , bien que je prévoye que cela sera très-difficile à exécuter.

Les régimens de Laudon ont , dit-on , manqué de pain pendant trois jours ; mais qu'est-ce que cela leur fait ; n'ayant point de pain , ils font un abatis d'autant plus grand de bestiaux. Je suis , etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 28 septembre 1759.

LES Barbares font encore vis-à-vis de moi ; je leur prépare un bon tour ; s'il réussit , ils dénicheront bien vite.

Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré , pas pour moi , mais pour le pays qu'ils ruinent et qu'ils brûlent.

Je vous manderai tout ce qui se passe ici.

Mandez-moi , mon cher , et des vos nouvelles et ce qui se passe du côté de Gœrlitz.

Adieu , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 28 septembre 1759.

JE reçois la nouvelle, mon cher général, que le général Beck, qui était posté avec un corps de quinze à dix-huit mille hommes auprès de Marck-Lissa, a dessein d'aller à Glogau.

Je vous en avertis, et ne sachant point s'il y a quelque troupe ennemie auprès de Neifs, ou non, vous n'avez, au dernier cas, qu'à attirer à vous le régiment de Mosel; puis vous pouvez renforcer le poste du côté de Hirschberg par deux bataillons.

Voyez aussi s'il n'est pas possible d'arrêter Beck. Pour moi, n'ayant que sept régimens de cavalerie, je ne peux me dégarnir que de trois cents chevaux, outre les deux escadrons que vous m'avez envoyés. En cas que le général Beck veuille pénétrer dans vos environs, il faudra tâcher de harceler son bagage pour retarder ses dessein.

Vous pouvez croire que ce nouvel incident m'a bien embarrassé, puisqu'il m'est impossible de rien détacher ici. Il sera donc d'autant plus nécessaire que vous attiriez le régiment de Mosel de Neifs à vous, lequel à tout événement y pourra bientôt retourner. Il me faudra aussi vous envoyer le général Meyer avec six cents chevaux droit à Hirschberg; mais ce général n'étant point un homme trop propre au commandement, vous devez le subordonner à un autre.

Si le général Beck a déjà passé pour aller à Glogau, envoyez ici le corps qui est à Hirschberg, et je tâcherai de le renforcer, pour détourner par-là le général Beck d'aller à Glogau.

J'apprends que Beck veut marcher à Glogau; vous en sentez la conséquence. Jugez, s'il venait par derrière et les autres par devant, ce que deviendrait mon armée. Beck n'avait que dix mille hommes à Zittau. Je ne fais si Harfch l'aura renforcé ou non. Je suis, etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 28 septembre 1759.

S I R E ,

LES généraux Harfch et Jahnus sont encore à Schatzlar et Trautenau. Le détachement qu'ils ont fait vers la Haute-Lusace, consiste dans les trois régimens Toscane, Bayreuth et Würtzbourg. Quelques rapports disent qu'ils doivent revenir, mais suivant d'autres avis ils ont joint le corps du général Beck, qui est posté aux environs de Bœhmisch-Friedland, et qui pousse ses patrouilles jusqu'à Greiffenberg et même plus avant dans les montagnes. Ce corps est composé de six mille pandoures, du régiment d'infanterie Luzani, d'un bataillon de volontaires, de deux régimens de dragons, d'un régiment de cuirassiers et d'un régiment de houzards.

L. M. Fouqué.

M

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 29 septembre 1759.

S I R E ,

JE viens de recevoir les ordres de V. M. datés du 28 de ce mois, précisément après avoir fermé ma précédente au contenu de laquelle je me rapporte.

Comme, sans compter les partis volans ennemis répandus dans la Haute-Silésie, il y a encore à Neustadt, Goldenstein et ces environs, six bataillons d'infanterie et quelque cavalerie, qui ne sont pas plus loin de Neiss que de Glatz, je n'ose pas attirer à moi tout le régiment de Mosel, et n'en ferai venir qu'un bataillon; cependant j'envoie sur le champ le général Goltz avec un bataillon et deux escadrons de dragons à Hirschberg, afin que ce poste soit gardé par quatre bataillons et deux escadrons de houzards.

Si V. M. veut y envoyer de son armée les deux escadrons de Bayreuth et un escadron de houzards de Werner qui appartiennent à ce corps-ci, il y aura assez de cavalerie.

Le général Goltz tâchera de porter atteinte à l'ennemi de ce côté-là autant que possible, ce dont il fera ses rapports à Votre Majesté.

L. M. F O U Q U É.

J'envoie le chasseur qui m'a rendu la lettre de V. M. à Hirschberg au général Goltz, d'où il pourra rapporter à V. M. des nouvelles plus certaines des mouvemens du corps du général Beck. Je compte bien qu'il perdra l'envie de pénétrer plus avant.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 2 octobre 1759.

SIRE,

Je vous félicite du départ des Russes. Il y a bien apparence que la retraite du général Laudon lui coûtera cher.

Selon les avis du général Goltz, le corps du général Beck se trouve près de Marck-Lissa et de Gœrlitzheim. Un déserteur à Hirschberg a annoncé que ledit corps a reçu ordre de se tenir prêt à marcher à toute heure.

Votre Majesté trouvera ci-joint quelques avis que je viens de recevoir par des exprès ; quoique ces messagers aient été en partie à Trautenau et dans le camp même , leurs rapports sont pourtant tous différens.

En cas que la nouvelle fût confirmée , qu'un corps ennemi marchât vers la Haute-Silésie , je ferais également embarrassé , soit à mettre un renfort à Neiss, ou faire occuper le poste de Wartha par trois ou quatre bataillons , à cause qu'ils peuvent tenter quelque entreprise , aussi bien de l'un que de l'autre côté.

Je soumetts à la disposition de V. M. de garder ou de renvoyer les trois bataillons tirés d'ici.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

Zerban , auprès de Glogau ,
ce 3 octobre 1759.

J'AI reçu votre rapport du 2 de ce mois , et je vous en explique tout le dessein de l'ennemi.

Laudon couvre la marche des Russes. Dès que ceux-ci feront passés , il côtoiera les frontières de la Silésie jusqu'à Oppeln et Ratibor , pour mettre le siège devant Neifs ; et en même temps un corps marchera dans la province de Glatz , qui s'approchera du côté de Weidenau ou de celui de Jægern-dorf.

Pour déranger ce dessein , j'enverrai d'abord un corps de cavalerie jusqu'à Cosel , pour chasser les pandoures qui s'y trouvent. Ce corps sera suivi des trois bataillons que vous m'avez envoyés et des six bataillons de mon frère.

Je pense aussi remplacer quelques bataillons que vous avez avec vous , et le corps auprès de Hirschberg , par un corps du reste de mon armée. Ce qui reste de troupes dans les environs de Landshut , sera sous le commandement du général-major de Goltz.

De plus , je vous donnerai le commandement du corps dans la Silésie supérieure , et moi je marcherai avec treize mille hommes à peu-près en Saxe.

S'il y avait des troupes du général Harfch qui s'approchassent dans la suite de Neifs , Goltz pourra détacher de plus en plus vers Schweidnitz ; mais pour vous , il faudra que vous attendiez que je vous écrive des lettres plus précises. Ce ne sont là que mes idées préliminaires.

Mon frère m'a écrit lui-même du 26 du mois dernier, que le général Whela a été fait prisonnier, et que son corps entier a été dissipé près de Hoyerswerda.

Laudon s'est posté ici dans la contrée de Ratlau derrière des bois et un triple défilé.

Les Russes défilent vers la Pologne. Six mille hommes, avec une partie de leur bagage, y sont déjà entrés, et aujourd'hui marche un autre corps de leur armée; mais je ne saurais déterminer encore combien de chemin ils feront.

Ceux que je vous enverrai en Silésie, arriveront en trois jours près de Breslau, en fix ils feront à Neifs, et en sept dans les environs d'Oppeln, pour détruire le pont, afin que l'ennemi ne puisse passer. Dans huit jours ils attaqueront et chasseront le corps près de Cosel, dont la garnison n'est pas assez forte pour faire cette besogne.

Ce qui sera détaché d'ici à Hirschberg, y doit arriver en trois jours pour relever les bataillons.

Au reste, envoyez-moi au plutôt une liste des régimens et bataillons que vous avez à vos ordres.

Je suis votre affectionné roi.

FÉDÉRIC.

Voilà, mon cher ami, le petit raisonnement que je fais dans les circonstances présentes; l'ennemi est ma boussole, il faut que je me règle sur ses mouvemens; je crois qu'il prendra demain, ou au plus tard après-demain, le chemin de la Pologne; alors je vous écrirai positivement ce que je ferai; mais quoique les choses diffèrent, préparez-vous au com-

mandement des troupes de la Haute-Silésie , vous êtes le plus digne à qui je puisse le destiner.

Je détacherai d'ici en droiture à peu-près neuf bataillons complets, dix escadrons de houzards, dix de cavalerie ; ensuite je releverai tout le poste de Hirschberg avec mes troupes ; et Goltz marchant à Landshut , vous procurera un détachement de la même force, qui marchera à Neifs, dont vous pourrez tirer le régiment de Ramin, dès que vous marcherez en avant ; de sorte que vous aurez dix-huit ou dix-neuf bataillons avec vingt escadrons des miens, sans ce que je pourrai laisser de cavalerie à Hirschberg et à Landshut, car je voudrais volontiers que Werner pût être de l'expédition de la Haute-Silésie , et pour le remplacer , je pourrai laisser Rusch et Malakowski à Landshut ; ensuite je marcherai en Saxe avec treize mille hommes à peu-près ; j'en ai ici trente-neuf mille, de sorte que j'en laisserai vingt-six mille en Silésie.

Adieu , mon cher ami. Je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 5 octobre 1759.

SIRE,

LES ordres de V. M. du 3 de ce mois me sont bien parvenus, et j'attends les ordres ultérieurs pour mettre tout en exécution.

Votre Majesté trouvera ci-jointe la liste de ce corps, selon laquelle je compte ici quinze bataillons, y compris les bataillons francs et un bataillon de Mosel qui est arrivé hier. Il y a quatre bataillons à Hirschberg, qui font ensemble dix-neuf bataillons. Si V. M. daigne agréer le projet, je laisserai, en cas que je marche, neuf ou dix bataillons au général Goltz, pour soutenir ce poste-ci.

Pendant que Harfch reste près de Schatzlar et Trautenau, et que les six bataillons ennemis se trouvent aux environs d'Altstadt et Goldenstein, je ferai obligé de laisser trois ou quatre bataillons à Wartha. Il me resterait donc, avec les neuf bataillons de V. M. quatorze bataillons pour couvrir la Haute-Silésie.

Le général Werner aussi bien que son régiment, ayant la meilleure connaissance de toutes les contrées de la Haute-Silésie, il serait très-bon que Sa Majesté le nommât pour cette expédition.

Le général Beck vient de diriger sa marche vers Zittau.

On dit que le général Harfch est intentionné de marcher vers la Haute-Silésie, et que Jahnus attendra un renfort vis-à-vis de ce poste, ce qui vient d'être confirmé aujourd'hui par le rapport ci-joint du bourguemaitre de Schatzlar.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I .

ce 6 octobre 1759.

L'ENNEMI marchera je crois aujourd'hui , ce qui éclaircira nos doutes selon toutes les apparences.

Les Russes s'écarteront de la route de Thorn , et les Autrichiens marcheront par Rawitz le long de la frontière. En ce cas , voici ma disposition : le général Platen marchera à l'instant avec le régiment de Putkammer , dix escadrons de cuirassiers et le bataillon de Buddenbrog ; il fera dans trois jours de marche près de Breslau , le quatrième repos , le sixième à Lœwen , le septième un détachement à Oppeln pour rompre le pont , le huitième rompre le pont de Kroppitz et chasser les pandoures de Cofel.

Huit bataillons avec douze pièces de douze livres de balle , et les généraux Queis et Gablenz partiront le même jour , trois marches à Langen-Oels , un jour de repos , le sixième jour à Neifs ; le même jour , le général Thiele part avec cinq bataillons d'infanterie , le général Meyer avec un régiment de dragons , le général Malakowski avec les régimens de Ruch et de Malakowski , qui tous deux font fix cents hommes ; le quatrième jour ce corps fera à Landshut pour vous relever ; vous pouvez donc prendre cinq escadrons de Bayreuth , le régiment de Werner à un escadron près , et les sept bataillons , et vous rendre en trois jours à Neifs.

Il ne faut point de détachement à Wartha; si vous voulez absolument y mettre quelque chose, que ce soit un bataillon franc.

Vous pouvez donc être avec vos sept bataillons dans trois jours à Neifs. Vous passerez la rivière, et chasserez le corps qui est à Neustadt.

Si Harsch détache pour la Haute-Silésie, il faut que Goltz détache à proportion pour Neifs. Les cinq bataillons que j'envoie, pourront en tout cas tenir le poste de Landshut, pourvu qu'il n'y ait que Jahnus qui reste à Schatzlar.

Dès que Platen aura expédié les gens de Cosel, vous pourrez vous rejoindre à Leobschütz et Neustadt, ou quelque part par-là. Laudon repassera par la Haute-Silésie, et c'est pour lui prêter la main que Harsch détachera du monde à Lübow; et si ces gens ne trouvaient personne vis-à-vis d'eux, ils seraient assez forts pour entreprendre ou le siège de Cosel ou celui de Neifs. Je dois ajouter, que s'il ne reste que Jahnus près de Schatzlar, vous pouvez vous servir de tout le régiment de Bayreuth. Votre grand objet est de prévenir Laudon, ce qui est immanquable; de détruire les magasins, si l'ennemi en fait à Troppau ou à Jägerndorf, et de harceler Laudon tant que vous pourrez. Le corps de Laudon monte à 18,000 hommes, consistant en dix régimens de cavalerie, dont trois sont très-faibles; vingt-sept bataillons, dont cinq sont mille hommes; les autres régimens à peu-près mille hommes aussi; 1200 houzards et 2000 croates. Voilà sur quoi vous pouvez compter.

Ce matin les Russes et Laudon se trouvaient encore entre Schlichtingsheim et Strauwasser. Dès que je saurai qu'ils marchent et qu'ils se séparent, je ferai partir mes trois colonnes et vous en avertirai, pour que le septième jour vous puissiez être près de Neifs. Quant à moi, dès que je verrai que tout est parti d'ici, je prendrai le chemin de Bunzlau et de Gœrlitz, pour finir la campagne près de Dresde.

Voilà tout ce que mes facultés me permettent de faire en attendant. Si Harsch fait quelque détachement, envoyez toujours à bon compte des troupes à Neifs en même proportion; car il est temps de penser à la Haute-Silésie.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 7 octobre 1759.

S I R E ,

JE viens de recevoir les ordres et la disposition de V. M. du 6 de ce mois, selon lesquelles je prendrai mes mesures.

Votre Majesté ayant destiné au général Goltz un régiment de dragons et six cents houzards de Rusch et Malakowski, qui à mon avis suffisent dans les montagnes et aux environs de Hirschberg, elle

voudra gracieusement permettre que tout le régiment de Bayreuth me joigne, et que je puisse attirer à moi les deux escadrons de houzards de Werner qui font du détachement du major Seelhorst, d'autant plus que le général Laudon me surpasse de beaucoup en cavalerie.

Il pourrait arriver un cas qui me causerait de l'embarras.

Si Laudon se postait dans les environs de Cosel en même temps que j'y avancerai, et que Harfch voulût pénétrer près de Weydenau et Zuckmantel, je ferais obligé alors d'envoyer un détachement à Oppersdorf, ou de me replier avec tout le corps, pour ne pas être coupé du magasin de Neifs.

En ce cas Laudon ferait maître de cette partie de la Haute-Silésie.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Sophienthal, ce 9 octobre 1759.

VOUS ne concevez pas, mon cher, la combinaison de ces affaires-ci; Laudon ne peut passer l'Oder qu'à Ratibor ou à Oppeln; on dit que les croates assemblent des magasins de ce côté-là.

Il faut les détruire ces magasins, ou les enlever à l'ennemi, et faire ruiner le pont d'Oppeln et de Ratibor avant l'arrivée de Laudon. Il faut de plus chasser une troupe de gueux qui se donnent les airs de bloquer Cosel.

J'ai envoyé cinq escadrons de houzards à Breslau. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen; envoyez-y Werner incessamment avec cinq escadrons de son régiment.

Instruisez-le des projets de l'ennemi et des miens sur la Haute-Silésie. Peut-être qu'avec ces dix escadrons il pourra remplir ces trois objets; savoir, prendre les magasins, rompre les ponts et chasser l'ennemi des environs de Cofel.

Quant à moi, je ne peux ni séparer mon armée, ni faire des détachemens tant que les Russes et les Autrichiens sont ensemble.

Ils campent entre Mechau et grand Ofen, ayant la Bartsch devant eux.

J'attends le moment de leur séparation. En peu de jours les Russes seront obligés d'aller à Posnanie, et Laudon de gagner la Haute-Silésie. C'est alors que je détacherai de l'infanterie pour Breslau; je les préviendrai toujours.

Mon détachement pour Landshut pourra y arriver en trois jours; si avec ce corps vous marchez droit à Neifs, et que vous vous joigniez à Neustadt avec les régimens que je destine pour la Haute-Silésie, vous serez toujours en état de harceler Laudon au passage de l'Oder, ou de donner sur son arrière-garde; et si Harfch détache en conséquence, vous vous fortifiez aussi à mesure que l'ennemi se fortifie.

Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents houzards et trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête, pendant toute la campagne, à dix ou douze mille hommes de troupes légères,

dix régimens de cavalerie autrichienne et à toute la cavalerie des Russes; ainsi avec vingt escadrons de cavalerie et deux bons régimens de houzards, vous pouvez également faire tête à la cavalerie de Laudon, dont trois regimens sont totalement ruinés et les autres ont furieusement souffert. Il ne s'agit ensuite que de prendre des terrains où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir.

Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie; ses troupes se fondent tous les jours; elles sont vaincues à six jours sans pain, et seront obligées de faire une terrible marche qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de désertion; ajoutez à cela que ces troupes ont pris la dyffenterie, et par conséquent que la faiblesse et la mauvaise nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vite qu'il pourra en Moravie.

Ainsi, loin de vous présenter de grandes difficultés, figurez-vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 10 octobre 1759.

SIRE,

En vertu de l'ordre de V. M. du 9 de ce mois, j'ai détaché aujourd'hui de bonne heure le général Werner avec cinq escadrons de son régiment, et j'ai instruit de tout ce qu'il a à observer

J'ai envoyé cinq escadrons de houzards à Br. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen; envoi Werner incessamment avec cinq escadrons d'un régiment.

Instruisez-le des projets de l'ennemi et des mesures à prendre sur la Haute-Silésie. Peut-être qu'avec ces dix escadrons il pourra remplir ces trois objets; faire prendre les magasins, rompre les ponts et chasser l'ennemi des environs de Cosel.

Quant à moi, je ne peux ni séparer mon armée, ni faire des détachemens tant que les Russes et Autrichiens sont ensemble.

Ils campent entre Mechau et grand Osten, et la Bartsch devant eux.

J'attends le moment de leur séparation. En deux ou trois jours les Russes seront obligés d'aller à Posen et Laudon de gagner la Haute-Silésie. C'est pourquoi je détacherai de l'infanterie pour Breslau et les préviendrai toujours.

Mon détachement pour Landshut pourra y arriver en trois jours; si avec ce corps vous marchez droit à Neiss, et que vous vous joigniez à Neiss avec les régimens que je destine pour la Haute-Silésie, vous serez toujours en état de harceler Laudon au passage de l'Oder, ou de donner son arrière-garde; et si Harfch détache en conséquence, vous vous fortifiez aussi à mesure que l'ennemi se fortifie.

Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents houzards et trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête, pendant toute la campagne, à dix ou douze mille hommes de troupes légères.

à dix régimens de cavalerie autrichienne et à toute la cavalerie des Russes; ainsi avec vingt escadrons de cavalerie et deux bons régimens de houzards, vous pouvez également faire tete à la cavalerie de Laudon, dont trois regimens sont totalement ruinés et les autres ont furieusement souffert. Il ne s'agit ensuite que de prendre des terrains où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir.

Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie; ses troupes se fondent tous les jours; elles sont cinq à six jours sans pain, et seront obligées de faire une terrible marche qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de désertion; ajoutez à cela que ces troupes ont pris la dyssenterie, et par conséquent que la faiblesse et la mauvaise nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vite qu'il pourra en Moravie.

Ainsi, loin de vous présenter de grandes difficultés, figurez-vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Landshut, ce 10 octobre 1759.

S I R E,

EN vertu de l'ordre de V. M. du 9 de ce mois, j'ai détaché aujourd'hui de bonne heure le général Werner avec cinq escadrons de son régiment, et l'ai instruit de tout ce qu'il a à observer

Il pressera sa marche à Lœwen autant que possible, s'y joindra avec les cinq escadrons qui viennent de Breslau, et tâchera d'exécuter son expédition selon les ordres et l'intention de Votre Majesté.

L. M. FOUQUÉ.

Tout comme chez vous, Sire, il n'y a absolument rien de nouveau ici.

Harsch et Jahnus se tiennent encore dans la même position à Schatzlar et Trautenau.

Ils font courir le bruit de vouloir marcher vers la Haute-Silésie ; mais jusqu'à présent rien ne remue.

Dès qu'ils feront marcher, je ferai partir incessamment les trois bataillons destinés pour Neifs, que je suivrai dès que le renfort de Votre Majesté sera arrivé.

Le général Beck se tient encore aux environs de Zittau.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 26 octobre 1759.

L'ENNEMI, mon cher Fouqué, a marché hier à Bajanowa et Rawitz. Laudon et les Russes sont encore ensemble; malgré tout cela, je fais partir aujourd'hui le détachement qui sera le 29 à Landshut.

Le général-major Thiele marche aujourd'hui avec ses cinq bataillons, les houzards de Malaszkowski, et le général major de Meyer avec le régiment de Platen, en passant le pont près de

Kœber jusqu'à Randen, le 27 à Liegnitz, le 28 à Ronstock, et le 29 à Landshut.

Si vous pouvez marcher le 29 au soir avec l'infanterie, Werner et Bayreuth pourront vous suivre par des marches forcées; vous marcheriez donc à petit bruit à Reichenbach, c'est-à-dire à deux milles de Landshut, et vous pourriez marcher le 31 de ce mois à Neifs.

Mes neuf bataillons sont à Trachenberg; je les envoie de-là tout droit par Brieg, où ils auront, je crois, cinq jours de marche.

Laudon marche par Kalisch et Czenstochow. Je les fais côtoyer jusqu'à Wartenberg; à cet effet je fais partir cinq escadrons de cuirassiers. Dès que Laudon se fera éloigné de cette contrée, nous marcherons en droiture par Brieg à Lœwen.

Je ne fais comment il se fait que Laudon est informé de la marche que vous faites. Ce n'est pas d'ici qu'il l'a appris; je ne me fie pas trop à votre secrétaire; comme l'ennemi emploie tant de trahisons, prenez un peu garde à sa conduite, vu que nous sommes dans un temps où il faut se méfier de tout.

Dès que vous ferez arrivé à Neifs, vous recevrez, primò, des rapports du général de Queifs et de Gablenz, qui y sont avec de l'infanterie, ainsi que de Podjurski et de Schmettau.

Seize bataillons feront tout ce qu'il vous faudra là-bas. J'ai fait détruire le pont d'Oppeln, et je fais que Laudon a dit: si le général Fouqué me prévient du côté de Cosel et de Ratibor, je passerai par la Jablunkau.

Si toutes ces opérations amènent les choses au point qu'il soit impossible à l'ennemi d'entreprendre un siège en Silésie, vous pourriez peut-être leur faire ressentir une partie du mal que ces gens nous ont fait ici en brûlant et en pillant ; le mal ne ferait donc pas grand de leur brûler Jægerndorf et quelques villages dans ces environs-là de l'autre côté de l'Oppa ; ce qui les empêchera de tenir tant de troupes sur nos frontières.

FÉDÉRIC.

Je suis malade, mon cher, et cela m'empêche de vous écrire avec une certaine liaison sur toutes ces choses-là ; je m'en rapporte à votre habileté.

Laudon doit employer quatorze jours pour arriver à Oppeln, et quinze à Ratibor ; de-là, vous voyez que vous pouvez toujours le prévenir de beaucoup.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Adieu.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É

Landshut, ce 27 octobre 1759.

S I R E ,

JE viens de recevoir les ordres de V. M. du 26 de ce mois, et j'ai appris que le général Thiele arrivera ici le 19 avec cinq bataillons, les houzards de Malakowski, et le général Meyer avec le régiment de Platen.

Je

Je partirai le même soir pour marcher vers Neifs. Il y a treize milles d'ici jusque-là. Je presserai la marche autant que possible ; mais comme il est tombé quelque neige , et qu'il pleut tous les jours , je ne crois pas pouvoir parvenir le 31 jusqu'à Neifs. Je m'en approcherai le plus que je pourrai.

Le général Schenkendorf relève le général Goltz à Hirschberg , afin que Goltz ait ici le commandement.

Il reste quatre bataillons à Hirschberg , et Goltz en aura douze ici , y compris ceux du général Thiele , avec les houzards de Malakowski et les dragons de Platen.

Quant au corps du général Queiss , de neuf bataillons qui passeront à Lœwen , et les cuirassiers de Schmettau avec les houzards de Fodjurski , nous pourrons , selon les nouvelles que je recevrai à Neifs , de la marche de Laudon , nous joindre aux environs d'Oppeln , Krappitz ou de Cosel.

Je n'ai aucun soupçon de l'indiscrétion de mon secrétaire , je le crois réservé et discret. Mais ce que je crois qui peut avoir donné lieu aux conjectures de Laudon , c'est que le général Werner a fait courir le bruit qu'un corps de huit à dix mille hommes était en marche vers la Haute-Silésie.

L'on attribue aux Russes les incendies et pillages qui se sont faits , et nous ne pouvons point jusqu'ici en convaincre les Autrichiens.

Permettez-moi , Sire , d'oser vous en dire mon sentiment.

Je crois que nous perdrons par repréfailles pour un Jägerndorf et quelques villages , dix fois

d'avantage dans la Haute-Silésie, dans le comté de Glatz et dans toute l'étendue des montagnes.

Je souhaite du fond de mon cœur, Sire, que les douleurs de la goutte, dont Votre Majesté vient d'être incommodée, se dissipent le plutôt possible. Je n'y mets aucun doute, pourvu que Votre Majesté puisse se garantir du froid.

L. M. FOUQUÉ.

Il y a deux mois passés, Sire, que les deux capitaines Steiner et Watteville du bataillon franc de Lüderitz ont eu une affaire d'honneur ensemble, où le premier a eu le malheur d'être blessé.

S'étant très-mal gouverné pendant sa blessure, il mourut le dixième jour après, ce qui obligea le capitaine de Watteville de se réfugier à Königsgrätz.

Comme ce Watteville est un très-digne et brave officier, rempli de zèle pour le service de Votre Majesté, j'ose prendre la liberté, Sire, de vous demander sa grâce; ou si Votre Majesté juge plus convenable de vouloir ignorer le fait, je pourrais le faire revenir.

Sur quoi j'attends les ordres de Votre Majesté.

L. M. FOUQUÉ.

Les réponses du roi à cette lettre et aux suivantes nous manquent.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Neifs, ce 1 novembre 1759.

SIRE,

J'AI reçu à mon arrivée ici la gracieuse lettre de Votre Majesté datée du 31 du mois passé.

Je me vois obligé de laisser reposer demain le corps et de le pourvoir de pain, de fourrage et d'autres provisions.

Après - demain je continuerai ma marche selon les ordres de Votre Majesté. Je tâcherai d'être en trois jours à Breslau.

L. M. FOUQUÉ.

Je suis charmé, Sire, de vous savoir rétabli. Quant à la faiblesse des jambes, elle se perdra bientôt.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Hundsfelde, ce 5 novembre 1759.

SIRE,

JE suis parti aujourd'hui avec mon corps d'armée d'Olau, j'ai passé Breslau et l'Oder et pris mon quartier ici, près de Hundsfelde. Le général de Schmettau m'a fait savoir que Laudon s'est encore retiré plus avant dans la Pologne, et qu'il n'y a rien à craindre pour Militsch; c'est pourquoi je ferai marcher mon corps vers Wartenberg et laisserai le général de Schmettau à Militsch, en

postant quelques bataillons et quelques escadrons dans l'intervalle près de Goschütz. Je me verrai par-là plus à portée d'observer les mouvemens du général Laudon , et de le côtoyer le long des frontières , en cas qu'il soit intentionné d'avancer plus près de la Haute - Silésie.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Oels, ce 9 novembre 1759.

S I R E ,

EN arrivant ici le 7, j'ai poussé d'abord l'avant-garde de mon corps jusqu'à Wartenberg.

Comme je viens d'apprendre que le général Laudon est décampé de Zduni et des environs pour prendre sa marche par Kalisch ou Czenstochow , ayant laissé quelque cavalerie et cosaques à Salmirschütz vis-à-vis d'ici , je marcherai ce matin par Brieg le long de l'Oder et par Cosel , et me posterai aux environs de Gros-Strelitz ou de Toft , et chercherai par-là à prévenir l'ennemi.

Le général Schmettau restera avec la moitié du corps dans les environs d'Oels , tant que les ennemis seront vis-à-vis d'ici , et suivra dès que les circonstances le permettront.

L. M. FOUQUÉ.

Le maréchal Daun témoigne bien l'attention et le respect qui vous est dû , Sire , puisqu'il commence déjà à se replier de si loin. Je vous souhaite , Sire , santé et bonne fortune.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

Cofel, ce 20 novembre 1759.

S I R E,

COMME il m'a paru que le général Laudon étoit intentionné de prendre directement le chemin de Beuthen et Tarnowitz par le comté de Pleffe ; j'ai posté sur les frontières de ces contrées-la des dragons et des houzards, et à Tarnowitz des grenadiers. Avec le reste de l'infanterie je me suis posté dans les environs de Cofel, pour être plus à portée.

Laudon s'est vu obligé par-là de diriger sa marche à Czenstochow et Cracau, et on présume qu'il ira par le Zipferland en Hongrie. Cependant j'ai détaché le général Werner avec ses houzards et deux cents hommes d'infanterie du régiment d'Alt-Sidow à Troppau pour y faire une expédition.

Il y a surpris le 18 la garnison consistant en cavalerie et croates, et l'a chassée hors de la ville, la faisant poursuivre avec chaleur. Cent quatre-vingt hommes ont été tués ; onze officiers et trois cents quatre-vingt-quatre soldats faits prisonniers, quatre-vingt chevaux ont été pris ; on en choisira les meilleurs, pour les distribuer parmi les dragons et houzards.

Trois officiers et cent dix-sept soldats d'entre les prisonniers sont tellement blessés qu'on n'a pas pu les transporter ; on a été obligé de les laisser à Troppau contre un revers. Toute notre perte consiste en trois morts et onze blessés.

J'ai envoyé en même temps le colonel de Bülow avec six escadrons de dragons et trois escadrons de houzards vers Czenstochow, et encore un autre parti à Biala et Bielitz ; ils ne sont pas encore de retour.

Dès que je ferai maître de ces contrées, je verrai ce qu'il y aura à entreprendre.

J'ai laissé le général Schmettau avec cinq bataillons, le régiment de Schlaberndorf et quatre escadrons de houzards aux environs de Militzsch et Trachenberg, pour y empêcher les ravages des ennemis.

Comme il vient de me marquer que les Russes se répandent de nouveau le long des frontières et font de nouvelles incursions, j'ai écrit au général Goltz de renforcer le général Schmettau par le régiment de Ramin.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Ratibor, ce 8 décembre 1759.

SIRE,

LE général Laudon décampa le 20 du mois passé de Czenstochow et marcha vers Cracau. Le colonel de Bülow y fut détaché et arriva le 21 à Czenstochow, y fit huit prisonniers, enleva quelque bagage avec l'apothicairerie de campagne et poursuivit l'ennemi au-delà d'un mille.

Le major de Rosenkrantz du régiment de Werner a fait en même temps un tour à Kent , Biala et Bielitz , où il a trouvé quantité de bagage de l'ennemi.

Suivant les avis que Laudon était intentionné d'aller de Cracau à Bielitz , j'ai envoyé le colonel Bülow avec les dragons et le général-major le Grand avec deux bataillons de grenadiers aux environs de Beron et Plesse , de même pour les soutenir , le général Ramin avec deux bataillons vers Loslau.

Laudon tenta le 27 de pénétrer près d'Oswienczien et Gottschalkowitz , où il fut repoussé par le colonel Bülow et le général le Grand. Le dernier chassa le 29 les postes avancés de l'ennemi de Dziedzitz et Czechau entre Plesse et Bielitz , et fit une couple de prisonniers.

Lorsque les Autrichiens défilèrent à gauche , les détachemens fusdits les suivirent à droite.

Je marchai le 30 avec six bataillons dans les environs de Ratibor pour être à portée ; c'est pourquoi j'ai fait aussi réparer le pont sur l'Oder.

Le même jour le corps ennemi tenta de nouveau de pénétrer près de Plesse , mais il fut repoussé par le général Werner.

L'intention du général Laudon était d'aller par le Teschen en Moravie pour y prendre les quartiers d'hiver.

Pour couvrir sa marche , le général Draskowitz s'était posté le long des frontières avec douze bataillons , qui occupaient aussi Haltschin et Beneschau près de l'Oppa en deçà des frontières.

Le 6, ces deux lieux furent attaqués en même temps chacun par deux de nos bataillons; les garnisons en furent chassées, un grand nombre tué, et un officier et soixante-sept hommes ont été faits prisonniers. Le général Laudon est à présent aux environs de Teschen, et doit avoir perdu, d'après les nouvelles que nous en avons eues, par défection pendant sa marche par la Pologne, plus de quatre mille hommes.

Comme il fait à présent ses arrangemens pour prendre les quartiers d'hiver en Moravie, je formerai aussi peu à peu, avec le corps, la chaîne comme l'année passée.

L. M. Fouqué.

LA campagne de 1759 se termina dans la Haute-Silésie, par un accord que les généraux Fouqué et Laudon conclurent entre eux, pour régler la manière dont ils garderaient les frontières.

Les Autrichiens entrèrent en quartiers d'hiver dans la Moravie, et formèrent une chaîne le long des frontières depuis Grulisch jusqu'à Bielitz. Le corps d'armée du général Fouqué couvrit les frontières de la Haute-Silésie, et plaça ses quartiers d'hiver, comme l'année précédente, dans la contrée qui s'étend de Neustadt à Ratibor. Le quartier général fut établi à Leobschütz.

Le 18 janvier 1760, le général Fouqué se mit en marche à la tête de huit bataillons et de huit escadrons, et partit de Leobschütz pour Læwenberg.

Il fit avancer le général Schmettau, posté alors avec un détachement près de Lauban jusqu'à Gœrlitz; le général Goltz fut chargé du commandement des troupes qui restèrent dans la Haute-Silésie, et le général Schenkendorf resta avec quelques troupes dans le poste de Landshut.

Tous ces corps d'armée, soumis aux ordres du général Fouqué, n'eurent durant tout l'hiver aucune occasion de se distinguer. Il ne se passa rien de remarquable avant le mois de mars, où le général Laudon essaya inutilement d'attaquer la garnison de Neustadt.

Ce fut alors que le général Goltz donna des preuves éclatantes de courage et de valeur*).

Car ayant reçu le 14 mars une déclaration par écrit du général Laudon, comme quoi il renonçait à la convention qu'il avait faite avec le général Fouqué au mois de décembre, il se mit en marche le lendemain à la tête du régiment de Manteufel et d'un escadron de dragons de Bayreuth, pour aller joindre le reste de son corps près de Steinau.

Mais à peine fut-il sorti des portes de Neustadt, qu'il se vit environné par l'ennemi. Devant lui, près de Buckelsdorf, sur le chemin de Steinau, le général Jaquemin avait rangé le régiment de dragons de Lœwenstein; mille houzards des régimens de Nadaſti et Kalnucki étaient postés du côté de Zültz: il avait au dos le général Laudon, qui le suivait avec le régiment de cuirassiers de Palfy, deux mille croates et quatorze compagnies de grenadiers.

(*) Ce récit est tiré du rapport original du général Goltz.

Malgré la supériorité de l'ennemi, il fit, avec la plus grande intrépidité, les meilleurs arrangemens pour sa défense, et forma une espèce de quarré avec ses troupes et une centaine de charriots.

Laudon ne soupçonnant pas qu'un aussi petit corps d'armée pût faire résistance, le fit sommer deux fois par un trompette de se rendre; mais après deux refus, il donna ordre à ses troupes d'attaquer les Prussiens de tous les côtés à la fois. L'attaque fut répétée six fois, et chaque fois les Autrichiens furent repoussés avec une perte considérable.

En un mot, le général Goltz se fraya heureusement un passage au travers des ennemis, n'ayant perdu que trente-cinq hommes qui furent tués, quarante qui furent faits prisonniers, et trente-neuf qui ne se sont pas retrouvés.

Il fit deux officiers et vingt-cinq soldats ennemis prisonniers. Les Autrichiens perdirent outre cela vingt-huit officiers et plus de mille soldats tués ou blessés.

Le roi témoigna son approbation au général Goltz dans la lettre suivante :

„ Mon cher lieutenant-général de Goltz, j'ai vu
 „ avec autant de plaisir que de satisfaction le con-
 „ tenu de votre lettre, et l'action que vous avez
 „ eue avec l'ennemi a été des plus belles et très-
 „ bien conduite. Aussi vous en ferai-je sentir ma
 „ reconnaissance. Vous pouvez également assurer
 „ tous les officiers de votre petit corps qui ont été
 „ présens à cette action, de mon gracieux souvenir.

„ Quant à la perte qu'ils peuvent avoir faite à
 „ cette occasion en équipage, vous n'avez qu'à en
 „ dresser un compte que vous m'enverrez.

“ J’espère que les autres officiers prendront exemple sur cette action et le suivront dans les occasions pareilles. Car c’est-là l’ancienne méthode des Prussiens, de se défendre avec succès contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur; méthode très-bonne et qui doit être suivie. Je suis votre affectionné roi ”.

Il y ajouta de sa propre main :

“ Faites, en mon nom, compliment aux officiers de Manteufel: ils ont combattu à notre ancienne manière, où il y a de l’honneur, et non pas selon les infames exemples modernes, auxquels il m’a encore fallu survivre à la honte de la nation et de l’armée ”.

FÉDÉRIC.

Au mois d’avril 1760, le roi conféra d’une manière très-gracieuse au général Fouqué la prévôté de l’église cathédrale de Brandebourg, par la lettre suivante.

Freiberg, ce 22 avril 1760.

LA prévôté de l’église cathédrale de Brandebourg se trouvant vacante et à ma disposition par la mort du feu prince Maurice d’Anhalt, je profite de cette occasion, pour vous témoigner à quel point je suis satisfait de votre zèle et de votre attachement inaltérable pour mon service.

Voilà le motif qui me porte à vous conférer le bénéfice en question, avec tous les droits et revenus

qui s'y trouvent attachés. En conséquence de quoi j'ai donné les ordres nécessaires au ministre d'Etat le baron de Dankelmann.

Mais comme il y a encore un article à régler au sujet d'un capital de douze mille écus, que le feu roi mon père a assuré audit prince Maurice sur le fond de ce bénéfice, pour être restitué par son successeur aux héritiers, comme il y fut obligé lui-même par rapport aux héritiers de Grumbkow, quand ledit bénéfice lui fut dévolu; il faudra que vous régliez préalablement cet article avec les héritiers du prince, d'autant plus que le capital mentionné sera également assuré à vos héritiers futurs, comme vous aurez occasion de vous en convaincre par mon ordre émané à ce sujet au ministre d'Etat de Dankelmann.

Je souhaite sincèrement vous voir jouir de ce bénéfice, au moins autant d'années que le feu maréchal de Grumbkow en a joui.

Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

FÉDÉRIC.

Le général Fouqué répondit de la manière suivante.

Loewenberg, ce 27 août 1760.

SIRE,

IL semble que vous ayez pris à tâche de me combler d'opulence, malgré le peu de penchant qui m'y porte ; et pour comble d'embarras, vous me faites ecclésiastique !

Je m'acquitterai aussi mal des fonctions de cette charge, que du rôle d'Arbate, si je dois officier (*). Cependant je m'en console, pourvu que j'aie la satisfaction de remplir vos idées pendant la guerre, et que vous y soyez heureux, Sire, j'y sacrifierai très-volontiers le prévôt, le chapitre et ma vie.

Je ne suis nullement embarrassé pour la restitution des douze mille écus, Sire, vous y avez trop bien pourvu.

L. M. FOUQUÉ.

Dès les premiers jours de mai, le prince Henri se rendit avec un corps de troupes près de Sagan ; et le 7 il eut une entrevue avec le général Fouqué à Kitlitzreben non loin de Puntzlau.

Le 10, le général Fouqué reçut du roi l'ordre d'observer le général Laudon et de le côtoyer le long du Bober et de l'Oder jusqu'à Francfort, au cas qu'il voulût se tourner du côté de la Marche,

(*) Arbate est un des personnages de la tragédie de Mitridate du célèbre Racine. Ceci fait allusion aux représentations théâtrales, qui faisaient partie des plaisirs de la jeunesse de Frédéric pendant son séjour à Rheinsberg.

et de défendre Schweidnitz et Breslau, s'il passait en Silésie.

Le général Laudon s'étant étendu avec ses troupes le long des frontières vers Landshut et le comté de Glatz, le général Fouqué abandonna le 28 mai Læwenberg, et se rendit le 30 avec un corps dans les environs de Frœlichsdorf et de Fürstenstein, pour observer de-là les mouvemens du général Laudon.

Quinze bataillons de réserve demeurèrent dans les environs de Læwenberg et de Lauban, pour se joindre à l'armée du prince Henri.

Le général Schenkendorf était posté près de Landshut avec quelques bataillons sous les ordres du général Fouqué.

Laudon avait rangé son corps d'armée sur deux lignes près de Franckenstein; l'une s'étendait depuis Tarnau jusqu'à Grochau, et l'autre depuis Zodel jusqu'à Baumgarten.

Le général Fouqué se trouva par-là dans le plus grand embarras.

Il entrevoyait combien il était nécessaire de maintenir le poste de Landshut, non-seulement pour défendre le passage qui conduit au cercle de Kœnigsgrätz par Trautenau en Bohême, mais aussi pour empêcher le siège de Glatz; et d'un autre côté le roi voulait que son premier soin tendît à défendre les forteresses de Breslau, de Schweidnitz, de Glogau et de Neifs.

Son corps d'armée était trop faible, pour pouvoir veiller à ces différens objets.

Le général Fouqué ne pouvait laisser tout au plus

à Landshut que cinq bataillons, qui risquaient évidemment d'être perdus, s'il s'en séparait.

Par une seule marche, Laudon pouvait être aux portes de Schweidnitz, et par deux marches, il lui était aisé ensuite d'arriver à Breslau avant le général Fouqué.

Dans cette perplexité il écrivit au prince Henri, qui se trouvait encore posté près de Sagan, pour faire passer un détachement du côté de Freiburg, afin de soutenir le poste près de Landshut.

Le détachement demandé n'arrivant pas, le général Fouqué se vit obligé d'attirer le général Schenkendorf avec ses bataillons de Landshut, et de quitter le 4 juin au soir Frœhlichsdorf, pour placer son camp près de Würben.

Le 5, le général Laudon quitta Franckenstein avec son corps d'armée, divisé en deux colonnes, dont l'une se plaça près de Nimtsch et l'autre près de Reichenbach. Le général Draskowitz dirigea sa marche vers Franckenstein.

Voilà ce qui engagea le général Fouqué à partir de Würben le 6 de juin dès les deux heures du matin, afin de couvrir Breslau; et à se camper près de Romenau, après avoir fait prendre les devants au général le Grand jusqu'à Opperau.

Le général Laudon voyant ainsi son projet manqué sur Breslau, quitta Nimtsch le 7, et se retira par Silberberg dans les environs de Glatz.

Le général Fouqué, à la tête des grenadiers et des bataillons francs, le poursuivit par Canth, Jordansmühle, Nimtsch et Reichenbach; et après avoir fait prisonniers deux lieutenans et soixante-

quinze dragons de l'arrière-garde ennemie qui se retirait dans les montagnes, il se campa le 10 près de Græditz.

Apprenant alors que deux régimens de dragons, deux régimens de houzards, le régiment des grenadiers de Laudon, et un parti de croates du corps du général Autrichien Nauendorf s'étaient postés près de Kleitsch entre Reichenbach et Franckenstein, il se mit la nuit du 13 en marche avec six bataillons et huit escadrons, pour surprendre ce poste; mais ce projet étant parvenu à la connaissance des troupes autrichiennes, elles se retirèrent dans la plus grande hâte à Silberberg; de sorte qu'on ne put leur enlever qu'une soixantaine de prisonniers et cent-vingt chevaux.

Aussi-tôt que le général Schenkendorf eut quitté le poste de Landshut, les Autrichiens n'eurent rien de plus pressé que de l'occuper, leur principal objet étant de s'emparer de Glatz.

Ils firent les préparatifs nécessaires pour le siège et occupèrent le passage près de Wartha ainsi que ceux qui conduisent aux montagnes. Ils y pratiquèrent tant de retranchemens et d'abatis, qu'un corps d'armée eût vainement essayé de dégager Glatz de ce côté.

Dans ces conjectures, le général Fouqué jugea qu'il ferait plus à propos de couvrir les forteresses de Breslau et de Schweidnitz, et de mettre le plat pays à l'abri des incursions de l'ennemi, que de travailler à réoccuper le poste de Landshut, qu'il doutait pouvoir défendre avec si peu de troupes contre les armées nombreuses qui l'environnaient.

Il conseilla au roi d'envoyer dans la plus grande hâte un détachement de troupes en Silésie, pour faire, s'il était possible, une diversion vers Xœnigsgrætz. Le roi était disposé à s'y rendre en personne; mais les conjonctures l'empêchèrent peut-être de se hâter. En attendant il donna les ordres les plus exprès au général Fouqué, de se rendre de nouveau maître de son poste près de Landshut et de le maintenir.

Les lettres suivantes complètent le récit de ces expéditions.

Grædlitz, le 16 juin 1763.

J'AI reçu hier au soir les ordres de Votre Majesté du 11 de ce mois, en conséquence desquels je partirai cette nuit pour l'expédition de Landshut.

Jahnus est renforcé par les régimens d'infanterie de Königsegg et de Leopold Palfy, arrivés hier de Glatz avec quelques cuirassiers et houzards.

J'espère que la fortune nous secondera, quoique s'ils veulent bien faire leur devoir, le cas soit fort douteux.

Je n'ai point de nouvelles d'O. Il est tellement renfermé de tout côté, que rien ne peut passer, et l'on a pendu sur le champ ceux qui l'ont tenté.

Les déserteurs disent que l'artillerie qui doit venir de Prague et d'Ollmütz, n'est pas encore arrivée, et qu'en attendant ils ont préparé un grand nombre d'échelles pour l'assaut général.

L. M. Fouqué.

Landshut , ce 17 juin 1760.

JE suis parti hier à dix heures du soir des environs de Schweidnitz pour l'expédition de Landshut , avec les généraux-majors de Schenkendorf , Malakowski , le Grand et le colonel Rosen , suivi de quatre bataillons de grenadiers , de quatre bataillons de mousquetaires , de trois bataillons francs , d'onze escadrons de houzards et de quatre escadrons de dragons.

J'ai laissé le général Ziethen avec le reste des troupes dans notre premier camp , et je lui ai prescrit de nous suivre le lendemain pour se poster sur le Zeiskenberg. Nous arrivâmes ce matin à dix heures à Landshut ; et voici le rôle des troupes ennemies qui occupaient ce poste ;

- 1 Régiment de Kœnigsegg.
- 1 ——— de Simbschen.
- 1 ——— de Preysach.
- 1 ——— de Forgasch.
- 1 ——— de Broder Croates.
- 1 ——— Croates de Peterwardein.
- 1 bataillon de Platz.
- 1 ——— de l'archiduc Joseph.
- 1 régiment de cuirassiers de Modène.
- 1 ——— dragons de l'archiduc Joseph.
- 2 régimens de houzards.

A la tête de ces régimens se trouvaient les généraux Gaisrug , St. Ignon , Jahnius et Gourci. L'attaque se fit de trois côtés , et le feu des canons et de la mousqueterie ne cessa qu'à quatre heures de l'après-midi. L'ennemi se retirant d'une redoute à l'autre , fut enfin obligé d'abandonner son poste.

J'ai eu soin de garnir les hauteurs sur lesquelles l'ennemi avait presque ruiné toutes les redoutes.

Nos prisonniers ne se montent qu'à un capitaine, deux lieutenans, et une cinquantaine de soldats, ce qui s'explique par le grand nombre de troupes ennemies qui couvraient parfaitement leur retraite.

L. M. FOUQUÉ.

Landshut, ce 19 juin 1760.

LE corps d'armée que nous avons forcé le 17 de ce mois à quitter le poste de Landshut, s'est placé sur les hauteurs près de Reich-Hennersdorf, hauteurs qui, comme vous le savez, Sire, sont inattaquables.

Il a été renforcé hier par le corps du général Wolfersdorf et aujourd'hui encore par un détachement du corps de Laudon.

J'ai essayé de les inquiéter par le feu des canons et des obus, mais avec peu de succès.

L'on a vu arriver près de Friedland un nouveau détachement des troupes de Laudon, qui s'est avancé jusqu'à Hartmannsdorf et Witgendorf sur le Ziegen-Rücken. Je pourrais aisément attaquer et repousser ce corps, si je n'avais à craindre que les troupes qui se trouvent actuellement près de Reich-Hennersdorf, n'occupent mon poste.

Votre Majesté m'ayant ordonné à plusieurs reprises de ne point quitter mon poste actuel, j'obéirai exactement à ses ordres et je me défendrai jusqu'à l'extrémité.

Ma provision de pain , de farine et de fourrage me suffira jusqu'à la fin de ce mois.

J'ai laissé le général Ziethen et le colonel de Kleist sur le Zeiskenberg , pour couvrir le passage qui conduit à Schweidnitz , avec quatre bataillons et deux escadrons de houzards , dont l'un est entré en garnison à Freibourg. Ce corps est cependant fort exposé dans ce poste , vu que les conjonctures présentes me mettent hors d'état d'y envoyer quoi que ce soit si je ne veux point courir risque de m'affaiblir trop moi-même.

Les troupes de Beck sont avancées le 14 jusqu'à Friedeberg et Greiffenberg.

On prétend que l'artillerie qu'on attendait d'Ollmütz se trouve à présent près de Glatz.

En conséquence des ordres V. M. le général Grand est parti hier pour Neiss avec un escadron de dragons d'Alt-Platen ; par conséquent je n'ai avec moi que les généraux de Schenkendorf et de Malakowski et le colonel Rosen.

L. M. Fouqué.

Landshut , ce 21 juin 1760.

Je ne doute pas que V. M. n'ait reçu mes deux rapports d'un même contenu du 19.

Selon les ordres de Votre Majesté , je me suis remis en possession du poste de Landshut.

J'ai vis-à-vis de moi les corps de Gaisrug et de Jahnus , et à droite ainsi qu'à gauche ceux de Wolfersdorf et de Nauendorf , à qui Laudon a soin d'envoyer des renforts journaliers.

Cloué en quelque forte à ma place, je ne saurais risquer le moindre changement de position, parce que je suis si près de l'ennemi, que nous tirons l'un sur l'autre à coups de fusil.

Toute voie de communication avec Schweidnitz et avec le général Ziethen sur le Zeiskenberg m'est ôtée par le corps de Nauendorf placé entre nous; et je présume que le général Ziethen sera obligé de quitter son poste et de se retirer à Schweidnitz.

Je ne crains pas de manquer de pain, de fourrage et d'argent de solde avant la fin de ce mois.

Dans cette situation je tâcherai de me soutenir jusqu'à la dernière extrémité, et j'attends que V. M. fasse diversion.

Je ne suis pas à portée d'apprendre ce qui se passe à Glatz. Le général Zastrow informera V. M. de tout ce qu'il pourra apprendre là-dessus, et n'attendra que vos ordres, pour arranger en conséquence la provision nécessaire de pain.

L. M. FOUQUÉ.

LE 21, le général Laudon arriva lui-même, à la tête d'un corps d'armée considérable dans les environs de Landshut, et établit son quartier principal à Schwarzwalde.

Selon une liste trouvée entre les papiers du général Fouqué, l'armée autrichienne rassemblée dans ces environs pour attaquer le poste de Landshut, consistait en quarante bataillons, soixante et dix sept escadrons, qui faisaient ensemble trente-quatre mille hommes. A la tête de ce corps se trouvaient, outre

le grand-maître de l'artillerie Laudon , six lieutenans-généraux-maréchaux de camp , et treize généraux-majors. D'un autre côté tout le corps prussien qui devait défendre le poste de Landshut ne consistait qu'en quinze bataillons et quatorze escadrons , si bien que , d'après la liste de ce corps , au jour même de l'action , il n'était composé que de deux cents cinquante officiers , cinq cents trente bas-officiers , huit mille et quatre cents hommes d'infanterie , quinze cents de cavalerie , en tout dix mille six cents quatre-vingt hommes.

Défendre le poste de Landshut contre une armée trois fois supérieure , c'était sans contredit un projet très-périlleux.

Il fallait nécessairement garnir les hauteurs. Vu l'étendue du poste , on ne peut que pourvoir faiblement à sa sûreté , et par conséquent il y avait des espaces de terrain de deux mille pas et au-delà qui n'étaient point défendus (*).

Le général Fouqué ne négligea rien pour rétablir le plutôt possible les ouvrages que l'ennemi avait démolis. Il fit tirer une ligne de six cents pas depuis la Mumel-Schanze jusqu'au Leuschner-Berg.

Pour garnir cette ligne , il fallait au moins huit bataillons , et l'on ne put y en placer que deux.

Le soir du 22 juin cent fourgons furent envoyés à Schweidnitz par Bolkenhayn et Freiburg pour en rapporter une provision de farine. Le bataillon d'Arnim et le major Lutz , à la tête de deux cents

(*) On trouve dans le journal militaire de février 1786 , un plan de l'action près de Landshut.

chevaux eut ordre de se poster dans les environs de Ruhbank et d'Einsiedel, pour couvrir ce convoi. On remarqua dans l'armée ennemie des mouvemens qui fesaient présumer une attaque.

La nuit du 22 au 23 survint une pluie très-violente. On entendait dans les environs de Hartmannsdorf et sur les routes qui descendent de Forst, le bruit des charriots de bagage. Des déserteurs autrichiens assuraient de plus que l'ennemi était en marche pour commencer l'assaut.

Ils prétendaient en outre que le général Laudon avait fait distribuer une grande quantité d'eau de vie parmi les soldats, pour leur donner du courage.

Quatre grenades au mortier-canon, lancées et crevant en l'air avec fracas, furent le signal de l'attaque, qui eut lieu aux deux ailes à la fois.

Le général Laudon attaqua avec seize bataillons et vingt-quatre escadrons l'aile gauche des Prussiens, qui était commandée par le colonel Rosen, et consistait dans le bataillon de grenadiers de Wobersnow, dans le second bataillon de Fouqué, le bataillon de Mosel, celui de Mellin, et trois compagnies du premier bataillon de Fouqué.

Ces troupes fesaient la résistance la plus vigoureuse, et soutenaient le feu le plus violent des canons et des obus, quand le régiment de chasseurs de Laudon perçant tout à coup entre le Leuschnerberg et la redoute nommée Rotkretscham, vint renverser le bataillon de Mellin et attaquer par derrière le second bataillon de Fouqué, qui fut en même temps assailli de front par quelques bataillons de grenadiers.

Une colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Müffling, s'avança sous le Riegel, sur la route de Forst vers le Mummelloch, passa avec effort par dessus la ligne que le général Fouqué avait fait tirer, prit en flanc et par derrière le bataillon de Mosel et le fit reculer jusqu'au Buchberg et aux portes de la ville de Landshut.

Une autre colonne ennemie de huit bataillons, commandée par le général Gaisrug, se porta sur le Mummelberg et Buchberg. Ces endroits avaient pour défense trois compagnies du premier bataillon de Fouqué, et le bataillon de grenadiers de Wobersnow.

Vainement les troupes prussiennes y firent la résistance la plus courageuse: elles se virent obligées de céder à la supériorité de l'ennemi, dont les pertes étaient continuellement réparées par de nouveaux renforts.

Dans le moment où les bataillons de l'aile gauche pliaient, le bataillon d'Arnim et le major Lutz avec deux cents cinquante chevaux arrivèrent suivant les ordres du général Fouqué. Le colonel Rosen, quoique fort blessé, se mit à la tête du bataillon d'Arnim, pour aller au secours de celui de Mosel; mais il se vit si inquiété par le feu des canons et des fusils, qu'il fut forcé de se retirer avec beaucoup de perte.

Le général Malakowski se fit, l'épée à la main, un chemin au travers de cette mêlée, à la tête de ses dragons et de ses houzards, et se retira sur les hauteurs en-deça du Roher.

Le major Hosen se jeta avec le reste du bataillon

de Mellin dans la redoute sur le Thimberg près de Rothkretscham, où le lieutenant Buddberg était posté avec un peloton du second bataillon de Fouqué. Cette redoute se conserva pendant que l'aile gauche prussienne était repoussée, mais la supériorité de l'ennemi ne trouvant plus d'obstacle, le major Hofen fut tué avec une partie de ses gens, et le reste fait prisonnier.

Le débris des bataillons de l'aile gauche, qui la plupart avaient perdu leurs chefs, se plaça sur le Kirchberg, où se trouvaient déjà postés un bataillon du margrave Henri et deux compagnies du premier bataillon de Fouqué.

L'aile droite prussienne, commandée par le général Schenkendorf et composée du bataillon de grenadiers de Sobeck, du bataillon franc de Borck et des deux bataillons francs de le Noble et de Colignon, fut attaquée par les généraux autrichiens Wolfersdorf et Jahnus, avec seize bataillons et trente escadrons.

Quoique l'ennemi fût bien supérieur en nombre, l'attaque dura au-delà de deux heures; mais enfin il enveloppa l'aile droite et se rendit maître des hauteurs.

Le général Fouqué s'apercevant que les bataillons postés sur les montagnes de Blasdorf étaient attaqués par derrière, détacha la major Koschenbar avec la moitié de son bataillon, pour en faire autant à l'ennemi. Mais le major de Koschenbar fut tué et le reste du bataillon se vit obligé de plier comme les autres bataillons.

Les troupes du bataillon prussien de l'aile gauche, qui venaient d'être battues, se rassemblèrent près

des redoutes où l'autre partie du bataillon de Koschenbar était placée avec trois compagnies de Braun.

Le général Fouqué ayant formé ces troupes, se mit à leur tête, chargea les Autrichiens, leur enleva deux drapeaux et un étendard, et les fit reculer jusqu'à Reich-Hennersdorf, où ils ne se défendirent qu'en faisant jouer leurs canons et leurs bombardes.

L'ennemi voyant qu'il était inutile de tenter d'attaquer le front de l'aile droite prussienne, détacha le régiment de Simbschen avec quelques bataillons de grenadiers et un corps de cavalerie très-nombreux pour passer le Bober au-delà de Blasdorf, dans la vue de couper aux Prussiens toute voie de retraite. Le général trouva donc convenable d'envoyer de ce côté le major Owstin avec trois escadrons de houzards, pour s'assurer au moins un passage sur le Bober.

Tandis que l'action cessait peu à peu du côté de l'aile droite, le combat devenait d'autant plus violent à l'aile gauche.

L'ennemi s'avancait en deux colonnes par le village Zieder et au travers de la ville, qui n'avait que soixante hommes de garnison, tendant au Kirchberg, où s'était placé le reste des bataillons de l'aile gauche.

En même temps la plus grande partie de la cavalerie autrichienne et quelques bataillons de grenadiers passaient le Bober pour couper la retraite aux Prussiens.

La colonne ennemie qui s'avancait dans les environs de Zieder, et qui formait l'aile gauche de l'attaque,

fut accueillie du haut des redoutes du Kirchberg, d'un feu de canon et de mousquets si violent, qu'elle se vit forcée de se retirer par le même village avec de grandes pertes.

Mais l'autre colonne, qui formait l'aile droite de l'attaque, traversait la ville et passait le cimetière Protestant, pour s'avancer à toute force vers le Kirchberg.

Le bataillon de volontaires de Below, détaché du Galgenberg au Kirchberg pour soutenir les troupes qui y étaient postées, repoussa d'abord l'ennemi, mais il fut tourné et obligé de céder. L'ennemi profita de l'occasion pour s'emparer d'une redoute sur le Kirchberg, ce qui le mit en état de prendre en flanc le bataillon du margrave Henri, aussi bien que les autres bataillons qui s'étaient rangés sur le même terrain. Douze canons, que les Autrichiens avaient plantés sur le Ziegelberg, augmentèrent la violence du choc par un feu non interrompu.

La colonne ennemie qui venait d'être repoussée, reprit haleine, s'avança de nouveau vers le Kirchberg; et les bons et braves Prussiens furent encore obligés de céder au nombre.

Pour couvrir leur retraite, ils firent un feu non interrompu suivant les règles qu'ils observaient les jours de revue sous les yeux de Frédéric. Ils gagnèrent le Galgenberg, et la route la plus courte qui conduit au Bober leur étant coupée, ils se joignirent au corps d'armée du général Schenkendorf.

Le général Fouqué désespérant alors de conserver le poste de Landshut, envoya son adjudant le

capitaine des Ingénieurs Winanco , au général Schenkendorf, avec ordre de se retirer en passant le Bober avec ses troupes.

Winanco fut tué d'un coup de feu, lorsqu'il s'en retournait vers son général, et l'adjutant-général le lieutenant Fouqué, partit chargé des mêmes ordres pour se rendre auprès du général Schenkendorf.

En attendant, le général en chef envoya quelques-uns de ceux qu'il avait pu rassembler des bataillons francs au-delà du Bober, pour chasser les croates des maisons qu'ils occupaient et pour s'assurer de ce passage.

Lui-même suivit bientôt avec le reste du bataillon des volontaires de Below et une compagnie de Braun, dans le dessein de gagner les hauteurs de Reifsdorf avec le reste des bataillons.

Le général Fouqué ayant passé le Bober et le village de Leppersdorf, forma un quarré des troupes mentionnées, qui fut aussi-tôt attaqué de trois côtés par la cavalerie autrichienne.

Les troupes prussiennes animées par l'exemple de leur chef, qui était bien déterminé à se défendre et à vendre cher sa liberté ou sa vie, repoussèrent plus d'une fois les Autrichiens, et vraisemblablement elles se seraient frayé un chemin au travers des escadrons ennemis, si un bataillon de grenadiers, arrivé subitement, n'eût renforcé, par son feu rapide, l'attaque de la cavalerie.

Le général Fouqué, qui donnait au milieu du feu ses ordres de sang-froid, et dont la valeur aurait dû être couronnée des plus beaux lauriers, eut alors

son cheval tué sous lui ; il tomba. L'ennemi enfonce aussi-tôt le carré. Vainement quelques soldats se rassemblèrent autour de leur général abattu sous son cheval, les dragons de Lœwenstein massacrèrent tout ce qui l'entourait. Lui-même déjà blessé de trois coups de sabre, au front, au coude et sur le dos, allait évidemment périr, quand Trautschke, son fidèle palefrenier, vint se jeter sur lui pour parer de son corps les coups qu'on lui portait, tout en criant et répétant sans cesse : "voulez-vous donc tuer le général en chef" ?

Ces cris frappèrent de loin le colonel Voit du régiment de Lœwenstein. Il accourut, dispersa les dragons et releva le général couvert de sang.

Il fit venir aussi-tôt son cheval de parade et le lui offrit.

Fouqué remit son épée au colonel, mais il refusa de monter le cheval de parade : "je risquerais, dit-il en s'excusant, de souiller ce bel équipage avec mon sang."

Le colonel Voit, plein d'estime pour son prisonnier, lui répondit : "mon équipage ne peut que gagner à être teint du sang d'un héros". Enfin sur des instances réitérées, Fouqué monta le cheval offert, et porta dans sa captivité la fermeté et l'ascendant de l'héroïsme.

Le général Schenkendorf rassembla le reste de son corps suivant l'ordre du général Fouqué, et commençait à se retirer au-delà du Bober, quand son cheval ayant été tué sous lui, il tomba à son tour au pouvoir des Autrichiens qui l'entournaient.

Ses troupes ne laissèrent pas de continuer leur retraite dans le meilleur ordre possible , sous le commandement du major Arnim , tout en se défendant contre les attaques réitérées de l'ennemi.

Arnim gagna heureusement les hauteurs de Reisdorff ; mais en poussant sa marche vers la forêt , il se vit arrêté par une ligne de cavalerie , qui s'était postée dans une vallée près de Reisdorff. Bientôt survinrent quelques bataillons de grenadiers ; et le combat recommença. La petite troupe des Prussiens ne pouvait manquer de succomber , et ceux qui ne restèrent pas sur la place , furent faits prisonniers.

Le général Malakowski , qui se défendait au-delà du Bober contre la cavalerie ennemie qui l'avait enveloppé , essuya le même sort. Il lui résista long-temps , mais il fut enfin obligé de se rendre , ainsi que le lieutenant-colonel de Papstein , le major Bonin et une partie des dragons et des houzards. Le seul major Owstin se fit jour l'épée à la main , au travers des ennemis , avec le reste de la cavalerie prussienne , de sorte qu'il n'échappa de tout le corps de Fouqué qu'environ sept cents hommes d'infanterie et mille dragons et houzards , qui se rassemblèrent près de Gauer pour se retirer à Breslau. Le reste demeura sur le champ de bataille ou fut pris.

C'est ainsi que se termina l'action de Landshut ; après avoir duré depuis une heure et demie du matin jusqu'à midi.

Cette victoire fut très-avantageuse pour les Autrichiens , qui se voyaient par elle en possession

d'un adverfaire dont la valeur avait si souvent renversé leurs projets ; mais elle leur avait coûté cher. Eux-mêmes firent monter le nombre de leurs morts et de leurs blessés à neuf mille hommes ; et tous leurs chefs rendirent hautement justice à la conduite et à l'intrépidité de Fouqué.

Le roi venait de partir de la Saxe pour lui amener du renfort , lorsqu'il apprit sa défaite.

On peut se faire une idée des sentimens douloureux qu'éprouva le monarque à la nouvelle d'un revers qui le privait de son ami. Il dit alors aux généraux qui se trouvaient auprès de lui , avec cette grandeur d'ame qui lui était si naturelle : "Fouqué est prisonnier , mais sa captivité lui fait autant d'honneur qu'à nous ; il s'est défendu en "héros."

Il écrivit tout de suite à Breslau au ministre d'Etat de Schlaberndorf , qu'il eût à lui procurer des nouvelles de la santé du général Fouqué , et ne se tranquillisa qu'en apprenant que ses blessures n'étaient point mortelles.

Nous suivons à présent le général Fouqué dans sa captivité. Il fut transporté de Landshut à Kœnigsgrätz ; de-là à Brünn et enfin à Brug sur la Leitha.

La Cour de Vienne ne voulut point le relâcher avant la paix ; et c'était faire connaître assez combien on le redoutait. Un tel refus ne pouvait qu'être glorieux pour lui. Il n'en éprouva pas moins les désagréemens de la captivité ; et il les dut sentir d'autant plus vivement , que la noblesse de son caractère le rendait incapable de la moindre soumission.

A la prise de Glatz arrivée le 26 juillet, le général Fouqué perdit tout son bien, dont le prix s'évaluait à cent-vingt mille écus. Outre un capital très-considérable en argent comptant, il tenait des bienfaits du roi six tabatières d'or, la plupart garnies de brillans; de services de table de porcelaine et en argent; une bibliothèque très-choisie, et une collection des plus belles gravures rassemblées par le feu roi Frédéric-Guillaume en trente-trois volumes in-folio, que l'on regardait comme unique en son genre, et que l'inspecteur de la galerie royale, Oesterreich, estimait valoir cent mille écus. Tous ces effets furent portés en dépôt à Brünn, et on alla jusqu'à exiger du général Fouqué les fraix du transport.

Il s'éleva quelques différens avec le conseil de guerre de la cour de Vienne au sujet de la solde des officiers prussiens faits prisonniers. On la retint pendant trois mois, et ensuite l'on exigea qu'ils acceptassent à raison de 8 flr. le ducat hollandais, qui en Autriche même ne vaut que 4 fl. 7/2 Xr. Un décret impérial du 4 août 1761 approuvait cette prétention, en représailles apparemment de la monnoie de bas aloi, avec laquelle on payait la solde des officiers impériaux prisonniers des prussiens.

Le général Fouqué fit des démarches et des représentations en faveur des officiers prussiens, et s'expliqua de la manière suivante dans un mémoire qu'il présenta au conseil de guerre de la cour.

„Les officiers autrichiens qui sont au pouvoir
„des Prussiens, reçoivent régulièrement chaque
„mois la solde qui leur est due.

On

„ On leur paye ce qui leur revient en monnoies courantes, et acceptables par les caisses mêmes du roi.

„ Ils font pour cet argent leurs emplettes au même prix, et encore à meilleur marché que nous, qui sommes obligés de payer ce dont nous avons besoin en monnoie forte.

„ Supposé que dans les provinces du roi un ducat soit compté à huit florins, on s'en défait pour tant à ce prix sans souffrir du rabais, tandis que nous ne pouvons nous défaire qu'à quatre florins des ducats qu'on nous évalue à huit florins en nous les donnant.

„ Si, dans cette province, le cours du ducat allait à seize florins, nous n'aurions pas sujet de nous plaindre, si on nous le portait en compte, à ce prix. Mais puisque, outre l'énorme prix des denrées, on n'accepte même ici que de la monnoie forte, c'est une injustice ouverte de nous donner le ducat pour le double de son prix ”.

Ces démêlés continuèrent. Plusieurs incidens donnèrent de justes sujets de mécontentement au général Fouqué. Il s'éleva une dispute en paroles très-vive entre lui et le général Gastheim, qui était chargé de l'inspection sur les officiers prussiens retenus prisonniers tant à Brügg qu'à Haimbourg, et dont le nombre se montait à deux cents trente-cinq. Ce différent fut suivi d'une correspondance très-animée entre notre général et le conseil de guerre de la cour.

Le général Fouqué n'oublia dans aucune occasion le respect qu'il devait à la personne de

l'impératrice ; mais on le voyait d'autant plus déterminé à défendre les droits de la bonne cause contre l'intérêt et la partialité des conseillers et des commissaires de la cour. Ce n'était pas sans raison qu'il leur reprochait l'abus qu'ils faisaient du nom de l'impératrice , et qu'il les accusait d'intercepter les lettres et les représentations qu'on lui adressait.

Le conseil de guerre de la cour lui fit à son tour éprouver les effets de sa vengeance , en l'éloignant et le transférant jusqu'à Carlsstadt en Croatie.

Le commandant de Brügg , le colonel Elvenich , lui présentant le 7 septembre 1761 , l'ordre de Sa Majesté impériale à ce sujet , le général Fouqué répondit avec la plus grande indifférence : L'impératrice , sous le pouvoir de laquelle je me trouve , peut m'exiler jusqu'au bout du monde ; mais la vérité ne saurait perdre de ses droits , et je ne la renierai jamais.

Bientôt après arriva le capitaine autrichien Berwarth , déclarant qu'il avait ordre d'escorter le général Fouqué jusqu'à Carlsstadt , et d'avoir soin de lui pendant son voyage d'une manière conforme à sa dignité , aux dépens de l'impératrice. Il pria le général Fouqué de lui marquer le jour de son départ ; Fouqué lui répondit : Je serai prêt demain matin à cinq heures.

Il était près de six heures , lorsque le capitaine Berwarth se présenta le lendemain. Quelle heure est-il ? lui demanda Fouqué. Cinq heures , Votre Excellence , lui répondit le capitaine. Vos montres ne vont jamais bien , répartit Fouqué , elles retardent toujours ; prenez la mienne , comme un petit souvenir. Elle vous rendra de bons services.

Le 20 septembre , le général Fouqué arriva à Carlsstadt. Sa société était composée de ses enfans , du lieutenant la Motte Fouqué baron du Thonarboutonne , de madame la colonelle Nimfchewski avec ses deux filles , de son secrétaire , du lieutenant Gontzenbach , et du chirurgien-major Gsellius.

Une indisposition violente dont il fut attaqué pendant son séjour en Croatie , affaiblit considérablement sa santé. Il voua ce temps à la philosophie , et n'obtint sa liberté qu'à la conclusion de la paix , après laquelle il retourna à Glatz avec sa société , le 7 d'avril 1763. L'impératrice envoya à sa rencontre le major Blankenfeld , pour l'inviter à se rendre à Vienne , en lui faisant comprendre qu'il y jouirait de toutes les distinctions possibles , et qu'il ne dépendrait que de lui de reprendre ses meubles et ses bijoux.

Le général Fouqué refusa poliment cette offre. Il prononça le nom de l'impératrice avec le plus profond respect ; mais , ajouta-t-il , il m'est impossible de baiser la main qui m'a si durement frappé. Mes biens étant entre ses mains , n'ont plus de charmes pour moi ; mon roi seul , qui me les donna , peut me les restituer. Ce trait qui semble d'abord tenir de l'opiniâtreté , n'est au fond que la marque d'une véritable grandeur d'ame et d'une fermeté de caractère qui ne lui permit jamais de se départir des maximes qu'il avait prises pour règle de sa conduite et de ses actions.

Sans aller à Vienne , le général se rendit le 15 à Glatz ; et c'est ici qu'il trouva d'abord les marques les moins équivoques de la grâce et de l'amitié ,

dont son roi continuait de l'honorer. Le monarque n'avait pas moins pourvu à ses besoins qu'à tout ce qui pouvait accélérer le rétablissement de sa santé. Outre de l'argent et une provision de vieux vin de Hongrie, on lui remit une assignation sur une pension de gouverneur nouvellement accordée, et en même temps une invitation de se rendre bientôt à Potsdam.

Le roi souhaitait de l'embrasser. Aussi le général Fouqué ne s'arrêta que quelques jours à Glatz, d'où il courut se jeter aux pieds de son monarque.

Il s'arrêta quatre semaines à Sans-Souci, et goûta dans le commerce de Frédéric les délices d'une nouvelle vie. Il ressentit tout ce qu'un cœur sensible est capable d'éprouver au sein du bonheur et du repos, après une captivité de Sibérie ; mais sa santé était affaiblie.

Il demanda au roi la permission de se retirer durant trois mois à Brandebourg, pour s'y rétablir, en jouissant dans sa prévôté du repos ecclésiastique.

Le roi meubla sa maison et le combla des plus riches présents. Mais malgré le repos dont il jouissait dans sa prévôté de Brandebourg, l'affaiblissement de sa santé ne faisait que s'accroître ; et se sentant hors d'état de supporter désormais les fatigues de l'état militaire :

“ Je ne suis plus bon à rien, écrivit-il au roi, „ et rien ne m'est plus convenable que la vie de „ chanoine et le repos. Ajoutez, pour combler „ vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour „ le reste de mes jours ”.

Le sensible monarque ne consentit qu'à regret.

„ Cependant, lui marque-t-il, vous me rendrez visite quelquefois, il n'y a pas loin; et quand je saurai que vous voudrez venir, je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin ”.

Le roi ne désespéra point de voir Fouqué rétabli. Il lui tint lieu de médecin et prit extrêmement à cœur la conservation de son vieux et fidèle ami (c'était ainsi qu'il l'appelait). Il fit passer à Brandebourg tout ce qui pouvait contribuer à rendre ce séjour agréable. Le jardin fut orné d'orangers apportés de Sans-Souci et de Charlottenbourg. Les appartemens furent enrichis de meubles royaux; la cave remplie de vins de cent feuilles, et sa table garnie de fruits de Sans-Souci; enfin le roi partageait avec son vieux ami tout ce qu'il trouvait de bon. Il faisait plus, il allait le visiter lui-même dans sa retraite, où quelquefois il passa la nuit. Les témoins de ces entrevues ne pouvaient s'empêcher d'être vivement touchés en voyant l'ami tendre prendre la place du monarque. L'œil vif et imposant du roi inspirait à son arrivée la vénération et le silence aux généraux rassemblés autour de lui; mais une douce joie y éclatait soudain, quand il entrevoyait Fouqué qui l'attendait à l'entrée de sa maison. Il volait dans ses bras, le soutenait et le reconduisait dans son fauteuil, comme un fils eût pu faire à l'égard de son père. Il l'amusait en lui racontant les événemens du grand monde, auquel Fouqué avait renoncé. Ils se promenaient tous deux dans les allées d'un petit jardin, que l'ombre d'épais tilleuls rendait agréable, et se séparaient à neuf heures du soir pour aller se livrer au repos.

A peine le jour commençait à paraître, que le monarque se rapprochait de son ami ; il déjeûnait avec lui ; à dix heures il l'embrassait et quittait ce temple de l'amitié d'un air ferein et satisfait.

Le roi ne se contentait pas d'aller voir son ami à Brandebourg ; il exigeait qu'il vînt à son tour le visiter à Sans-Souci. Il choisissait pour cela le temps qu'il avait coutume de destiner à sa récréation après les revues de l'armée.

On ne saurait concevoir à quel point le roi était ingénieux à procurer au général Fouqué tout ce qui pouvait contribuer à soulager les infirmités toujours croissantes de son âge, et à lui rendre agréable le séjour qu'il faisait alors à Sans-Souci. Il se vouait entièrement à lui dans les heures de son loisir ; et quand des occupations relatives à l'Etat et au militaire l'en éloignaient , il lui envoyait son lecteur , pour l'aider dans les occupations littéraires qui faisaient le charme de sa vie.

Depuis sa jeunesse, Fouqué avait aimé les lettres et les sciences. L'histoire et l'art de la guerre faisaient sa principale étude, et les ouvrages des anciens et des nouveaux philosophes échappaient rarement à sa connaissance. Son jugement et sa mémoire ne le quittèrent point dans l'épuisement de ses forces. Le plaisir que Frédéric trouvait dans son commerce , et l'attachement qu'il eut toujours pour lui, prouvent l'usage qu'il faisait de ses connaissances.

Passons à un trait qui peint le caractère de Frédéric, la plus belle image de la condescendance et de l'amitié du monarque vis-à-vis de son vieux

général, et qui mériterait d'être conservé à jamais par le burin.

Frédéric aimait à se promener journellement avec son ami Fouqué, que la faiblesse de ses pieds réduisait à ne pouvoir descendre des terrasses de Sans-Souci qu'à l'aide d'un brancard, au sortir duquel on le plaçait dans un petit charriot fait exprès pour le promener dans les allées, tandis que le monarque marchait à ses côtés.

Pendant son séjour à Brandebourg, le général Fouqué remplissait les heures de son loisir par les soins de son gouvernement et ceux de son régiment. Il s'occupait de la lecture, et cherchait quelquefois à se donner du mouvement à la chasse, qu'il aimait depuis sa jeunesse.

Ennemi déclaré des blaireaux et des renards, la faiblesse de son corps ne l'empêchait pas de passer des journées entières à leur poursuite, malgré les changemens de temps les plus défagréables.

La faiblesse de ses organes et de ses pieds ne fit qu'augmenter avec les années, et il se vit enfin hors d'état de prononcer une seule parole distinctement.

On chercha à remédier à ce défaut par toutes fortes d'inventions; entre autres par une machine qui suppléait aux termes qu'il ne pouvait plus articuler, au moyen de l'arrangement des lettres.

Le roi même s'en servait quand il s'entretenait seul avec lui; et se donnait la peine d'épeler en faveur de son vieux ami, chez qui il ne manquait point de dîner lorsqu'il se rendait aux revues de Magdebourg, et de passer quelquefois la nuit quand il en revenait. Il s'informait scrupuleusement

de l'état de la santé, de la diète et des occupations du général.

„ Vous vivez trop en solitaire, lui dit-il une fois. Il vous faudrait chaque jour société. ° Il faudrait que vos fenêtres fussent ornées de pots de fleurs, et que de petits chiens sautassent autour de vous pour vous amuser. ”

Fouqué ne voulait point de la société des chiens, qu'il ne pouvait souffrir à cause de leur malpropreté.

„ Mais vous les aimiez autrefois, lui dit le roi ; ne vous rappelez-vous plus votre Melampo qui nous a tant de fois amusé à Rheinsberg ? ”

Fouqué était forcé d'admirer la mémoire du monarque, qui au bout de quarante ans se rappelait le nom d'un chien de chasse. Mais combien n'étaient pas plus admirables encore les soins et la condescendance d'un monarque qui était l'arbitre de l'Europe, d'un roi qui, sous le poids du gouvernement, dont il dirigeait lui-même tous les détails, trouvait encore dans son ame active une place pour l'amitié ! Il savait apprécier le vrai mérite et le récompenser ; mais il ne se contentait pas de le payer après en avoir profité, sa reconnaissance l'accompagnait jusqu'au tombeau. Le soin particulier qu'il prit de la conservation de Fouqué, le prouve. Fouqué ne pouvait plus lui être utile ; mais il avait vécu pour lui, c'en était assez. Son attachement pour ce vieillard présente dans le plus beau jour le caractère aimable, tendre et affectueux du grand Frédéric, caractère d'autant plus admirable, qu'il est rare dans ses pareils.

Eh ! que ne doit-on pas sentir quand on porte la

vue au fond du cœur de ce monarque, à bon droit surnommé le Grand et l'Unique, quand on considère comme particulier, comme ami, celui que l'Europe admirait comme roi. Mais si l'on ne peut rester insensible, en repassant les traits caractéristiques de sa vie, combien sa présence et son entretien ne devaient-ils pas inspirer de sentimens plus vifs ? sentimens que rappelle encore la seule lecture de ses ouvrages, ouvrages dictés par son cœur, qui s'y retrouve à chaque ligne. Le lecteur s'en convaincra de nouveau en lisant ci-après la correspondance familière de Frédéric et de Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 21 juillet 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, ce service si longtemps attendu, et qui est enfin fini. Je souhaite que vous vous en serviez un grand nombre d'années à votre grand contentement.

Mandez-moi, je vous prie, comment va votre santé ; j'ai grande envie de vous envoyer Cothenius*), pour que vous vous serviez de vrais remèdes, et non de drogues qui ne vous font rien. J'attends sur cela votre réponse en vous assurant de ma sincère et parfaite amitié ; adieu.

FÉDÉRIC.

(*) Le médecin du roi.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Brandebourg , ce 25 juillet 1763.

SIRE ,

JE n'ai rien perdu pour avoir attendu. Bien loin de là, vos bontés, vos bienfaits joints à la beauté et à la magnificence du service d'argent, que Votre Majesté vient de m'envoyer, surpassent de beaucoup mon attente.

Cent fois je fais réflexion et me dis : pourquoi et par quel motif ce grand homme roi, ce cher et digne prince, me comble-t-il de tant de grâces, et plus que tout cela, m'honore-t-il depuis plus de trente ans d'une constante amitié ? Pardonnez l'expression, Sire, mais je n'en connais point de plus précieuse ni de plus glorieuse pour moi. Mon amour-propre s'en trouve trop flatté ; enfin je m'y perds et n'y trouve aucune raison à m'en attribuer les acquis ; car, Sire, avec toute la science que possède Votre Majesté du caractère des hommes, vous ne sauriez pénétrer les replis de mon cœur, ce qui seul néanmoins pourrait me consoler et tenir lieu de quelque chose, ne pouvant d'ailleurs vous prouver la réalité de mes sentimens.

Ma santé est bonne, Sire, puisque je ne sens aucun mal ; je dors passablement bien, l'appétit est de même, grâces au chocolat et au quinquina de Votre Majesté, auxquels je l'attribue. C'est-là le bon côté. Celui qui est opposé, ce sont les jambes,

les hanches, la poitrine et la voix, que la moindre agitation met hors d'œuvre.

Je ne suis plus bon à rien, et rien ne m'est plus convenable que la vie de chanoine et le repos; ajoutez pour combler vos grâces, Sire, celle de m'en faire jouir pour le reste de mes jours. Je chanterai des horas à votre gloire et pour la prospérité de votre incomparable personne jusqu'au dernier instant de ma vie.

Je suis etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Le 30 juillet 1763.

SI ce que je vous ai envoyé vous a été agréable; c'était ce que j'avais le plus souhaité, c'était le but, mon cher, que je m'étais proposé.

Vous vous étonnez que je vous aime? Vous devriez plutôt vous étonner si je n'aimais pas un officier de réputation, honnête homme, et de plus mon ancien ami.

Je voudrais que votre santé se remît tout-à-fait, et je vous avoue que je n'en perds point encore l'espérance. Il faut que vous vous soigniez, que vous preniez vos aises, et que la tranquillité, le quinquina et les herbes vous rendent vos forces.

Vous resterez à Brandebourg tant que vous voudrez, cependant vous me rendrez visite quelquefois; il n'y a pas loin; et quand je saurai que vous

voudrez venir , je vous enverrai mes chevaux à moitié chemin.

Adieu , mon cher ami , je suis à vous de cœur et d'ame.

FÉDÉRIC.

P. S. J'ai ici ma sœur de Suède et toute sa famille.

LETTRE DU ROI.

ce 4 octobre 1763.

JE vous envoie , mon cher ami , un grand verre que j'ai encore trouvé à Berlin de la succession de mon père. Je souhaite qu'il vous amuse un moment.

Je n'entends plus rien de vous que par des étrangers qui passent par Brandebourg. M'avez-vous oublié , ou me ferez-vous le plaisir de venir me voir , quand cela ne vous incommodera pas ?

Adieu , mon cher ami , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

Brandebourg , ce 6 octobre 1763.

SIRE ,

J'AI des défauts que je connais sans pouvoir m'en corriger , mais le vice de l'ingratitude m'est inconnu.

Jugez donc , Sire , si je puis oublier mon auguste bienfaiteur ? Non ! je ne crois pas qu'il se passe une

heure du jour , où je ne pense avec toute la sensibilité possible à la reconnaissance que je dois à Votre Majesté.

Je vous rends grâces, Sire, du beau verre que vous m'avez envoyé; il ornera mon buffet avec ceux que j'ai encore trouvés à Glatz.

Le froid, que je préférerais autrefois à la chaleur, ne me convient plus. Je suis travaillé depuis trois jours d'une colique, pour m'être promené au vent et avoir pris quelques fruits.

Je bouche et calfeutre tous les trous de ma maison pour m'en garantir; je condamne des portes et des cheminées, afin que Votre Majesté ne soit plus exposée aux vents coulis dans la chambre où elle a logé, si jamais elle vient à passer par Brandebourg. Je vous demande grâce et dispense, Sire, pendant le froid.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 2 décembre 1763.

JE vous envoie, mon cher ami, du café turc qu'un Mamamouchi m'a donné. Vous m'oublieriez tout-à-fait, si je ne vous ferais ressouvenir de moi. J'en aurai bientôt une nouvelle occasion, que je saisirai avec empressement.

Adieu, mon cher ami, conservez-moi une petite place dans votre cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

A Brandebourg, ce 6 décembre 1763.

GRAND Dieu ! quel homme nous as-tu donné ? Le gouvernement de ses Etats , celui de ses armées , son commerce turc , ses palais et mille autres soins ; la conduite de l'Europe , l'Asie à sa disposition : tout cela n'est rien et ne saurait suffire à ses occupations, il faut qu'il m'envoie du café. Que ne pouvez-vous régir le monde tout entier , et ne prendre jamais fin.

Je suis , etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 décembre 1763.

IL y a , mon cher ami , une assignation de cinq mille écus pour vous chez Buchholtz , trésorier de la *Hof-Staats-Casse* (*), que vous pouvez tirer quand vous le jugerez à propos ; cela servira pour payer une partie de ce que vous devez aux héritiers du prince Maurice pour la maison de Brandebourg (**). Bonne santé , mon cher ami , soignez-vous bien , pour que j'aye le plaisir de vous revoir à Sans-Souci.

Adieu , je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

(*) La caisse de la cour.

(**) Le roi se souvenait ici du capital appartenant à la prévôté de Brandebourg , que le général Fouqué était obligé de rembourser aux héritiers de son prédécesseur.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 décembre 1763.

S I R B,

LE prince Maurice et ses héritiers sont acquités il y a long-temps. C'est prodiguer vos trésors, que de vouloir m'en faire part. Vos grâces m'ont mis en possession d'un bien plus que suffisant pour vivre honorablement. Permettez, Sire, que je vous en fasse le détail. J'ai dix-neuf mille écus placés à la *Landschafft* à Berlin, etc. etc. et pour surcroît d'embaras cinq mille écus comptant, dont je ne puis faire usage, si Votre Majesté n'a la grâce de les faire placer à la dite *Landschafft*, et d'alléger mon fardeau au lieu de le surcharger. De plus, Sire, vous m'avez meublé en prince. Tout cela est bien au-delà, en comptant ce que le diable tient dans ses griffes, j'entends les Autrichiens, sont les effets de vos bontés non méritées.

Ne vous fâchez pas, Sire, si je vous prie de mettre des bornes à vos présens pécuniers, et d'être persuadé que les assurances que Votre Majesté me donne de sa précieuse amitié, et même son sac de café m'est infiniment préférable à tous les milliers d'or et d'argent qu'elle pourrait m'offrir.

Je suis inviolablement, etc.

L. M. Fouqué.

L E T T R E D U R O I.

ce 10 d'avril 1764.

JE reviens , mon cher ami , de la Silésie et de Glatz , où j'ai tout trouvé mieux que je ne m'y étais attendu.

J'ai trouvé ici de la porcelaine que je vous envoie pour vous faire souvenir de moi en attendant que je puisse vous envoyer de la porcelaine de ma manufacture de Berlin.

Ceux qui vous ont vu , m'ont dit que vous aviez bon visage , mais que vous étiez faible. J'ai encore quelque vin du Rhin de l'année 1684 ; si vous en voulez , mandez-le moi , il fera à votre service. Il y a encore aussi du vieux vin d'Hongrie. Vous n'avez qu'à dire un mot , et vous l'aurez.

Mandez-moi quand vous voudrez venir me voir , car je n'y renonce pas.

Nous exerçons à présent de corps et d'ame , pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre , et je vous avoue que j'ai du plaisir à voir réformer de nouveau cette armée que j'ai connue si bonne autrefois , que j'ai vu ruiner par des guerres sanglantes , et qui comme un phénix renaît de ses cendres.

Adieu , mon bon et cher ami. Je vous aime de tout mon cœur. Soyez-en persuadé ainsi que de l'estime que j'ai pour vous.

F É D É R I C.

L E T T R E

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, le 12 avril 1764.

SIRE,

JE prends toute la part imaginable au contentement que le voyage de Silésie vient de donner à votre Majesté, ce qui n'est uniquement dû qu'à la conduite que vous y avez tenu pendant la guerre, et aux bons arrangemens pris depuis la paix. Une ou deux récoltes comme la précédente raccommoderont le pays, et le monde y repeuplera comme le grain.

Mon opinion sur le sujet de votre armée, Sire, est, qu'une couple d'années la remettra non seulement sur un bon pied, mais qu'elle surpassera même par sa valeur intrinsèque, celle des premières campagnes, puisque nous étions tous apprentis et dans le noviciat, au lieu que les trois quarts de l'armée d'à présent ont fait la guerre, et que vous y avez formé autant d'officiers.

Je suis pénétré, Sire, de votre gracieux souvenir et du présent de la porcelaine, que je trouve infiniment belle. Je souhaite que la fabrique de Berlin y réponde, ne pouvant m'imaginer qu'elle puisse la surpasser.

Ceux qui vous ont accusé l'état de ma fanté en ont fort bien jugé. J'ai bonne apparence à table et assis; mais il me semble que le corps, les jambes, et la voix s'affaiblissent de plus en plus. J'ai dessein de prendre le petit lait et les herbes vertes le 10

ou le 15 de mai pendant trois semaines. Disposez de moi , Sire ; décidez si je dois jouir du bonheur de me mettre à vos pieds avant ou après ma cure , ou aux dépens du petit lait même.

Puisqu'il faut opter pour les vieilles drogues , je crois devoir donner à l'oxicrat ancien du Rhin la préférence à l'hippocras d'Hongrie. Je suis , etc.

L. M. F O U Q U É.

L E T T R E D U R O I.

cc 18 d'avril 1764.

J E vous envoie, mon cher ami, du vin vinaigre du Rhin, comme vous me l'avez demandé. Je souhaite qu'il vous donne des forces et rétablisse votre santé. Je ne troublerai point l'usage de votre petit lait; car je suppose que notre exercice et tout cet attirail militaire ne vous touche plus. Je compte vous venir voir en allant à la revue de Magdebourg; à mon retour je m'en retournerai tranquillement habiter Sans-Souci. Si alors vous voulez venir chez moi, vous me ferez plaisir; nous ferons seuls, sans monde, et vous ne ferez gêné par rien.

Ne me parlez pas avec mépris de ma fabrique de porcelaine; elle est plus belle que celle de Meissen; mais la maison ne sera tout à fait achevée qu'au mois de septembre, avec les douze fours que je fais bâtir; ce qui empêche encore qu'on ne travaille dans le grand. Cependant on fait déjà des choses plus belles que jamais on n'en a imaginé à Meissen.

Je vous en donnerai des essais en passant par chez vous, et dès l'automne nous aurons des services et tout ce qu'on voudra.

Adieu, mon cher ami, n'oubliez pas les absens, et sur-tout moi qui vous aime tendrement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

ce 21 d'avril 1764.

APRÈS que vous avez insulté à ma manufacture de porcelaine, il faut, mon cher, que je la justifie. Je vous envoie un déjeûné aussi beau que ce que jamais on a travaillé à Meissen, et vous recevrez en même temps une tasse peinte en figures, qui vous convaincra que notre ouvrage vaut au moins celui de Saxe.

Nous nous occupons ici à tirer notre poudre aux moineaux; le temps est froid, mais cela n'empêche pas que nous n'aïllons notre chemin.

Adieu, mon cher, je vous fouhaite bonne santé, contentement et vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 avril 1764.

S I R E,

RIEN n'est plus humiliant que d'être réduit à la nécessité de se rétracter. Cependant, quoiqu'il en coûte, je me sens assez au-dessus de cette mauvaise honte, d'autant plus qu'étant naturellement porté pour la sincérité et le vrai, ce caractère m'oblige donc à reconnaître mon erreur, en me déclarant en faveur de la fabrique de porcelaine de Votre Majesté, tant pour le relief de l'ouvrage, que la vivacité des couleurs du service à thé, qui l'emporte sur ce que j'ai vu de celle de Saxe. Pour ce qui est de la tasse mosaïque, je m'imagine y trouver le pinceau de Vatteau, tant elle est ravissante.

Vous avez, Sire, un talent bien particulier, puisqu'au lieu de punir la témérité de mes doutes, je m'en trouve récompensé par ce beau présent.

Se ce n'était la crainte d'être puni une seconde fois, je m'aviserais encore d'une autre réflexion, savoir : si les experts de votre fabrique n'auront pas le sort de ces machinistes, dont les modèles ne réussissent qu'en petit.

Vous ajoutez sans doute, Sire, une demi-année au cours de ma vie par l'envoi de l'oxicrat, dont je me servirai comme de remède.

Je suis pénétré de tant de bienfaits, et ce qui me mortifie le plus, c'est le défaut de vous en

pouvoir prouver ma reconnaissance , et de témoigner à Votre Majesté la réalité du zèle , de l'attachement et de la fidélité que j'ai pour sa personne.

Vivez , Sire , pour le bien de l'Etat et votre gloire. Exercez , manœuvrez , et vous fâchez un peu quelque fois ; tout cela contribue à votre santé selon le système de feu le vieux routier (*).

Je suis , etc.

L. M. FOUQUÉ.

P. S. Vous ferez très-bien venu chez vous à Brandebourg, Sire , et vous y trouverez à midi le pot au feu d'un réfugié.

LETTRE DU ROI.

ce 27 d'avril 1764.

JE suis charmé de l'aveu que vous me faites , mon cher ami , de la bonté de ma porcelaine. Nous attendons que le grand bâtiment soit achevé pour travailler en grand. Cela ne peut avoir lieu qu'à la pentecôte ; alors il faut établir les dix grands fours pour la cuisson de la porcelaine , de sorte que l'ouvrage ne pourra être véritablement en train que vers le milieu de septembre. On a déjà fait des grandes pièces dans les deux fourneaux que nous avons , qui ont fort bien réussi , mais nous avons des commissions pour la Russie et la Hollande , auxquelles on travaille incessamment pour les expédier.

(*) Le prince Léopold d'Anhalt.

J'entretiens actuellement cinq cents et sept personnes à cet ouvrage ; il n'y a que les fous qui nous arrêtent ; mais, au mois de septembre cet obstacle sera levé.

Vous vous imaginez, mon cher, que je suis encore aussi vif qu'autrefois ; mais vous vous trompez. J'ai mis de l'eau dans mon vin, et je corrige à la vérité ce qu'il y a de défectueux dans la partie de l'exercice, mais sans sortir de mon assiette ordinaire. Ce qui regarde le commun soldat fera l'année prochaine en ordre aussi bien qu'avant la guerre ; pour ce qui regarde l'officier, c'est où porte ma plus grande attention ; pour qu'ils deviennent ensuite vigilans dans le service, et qu'ils se forment le jugement, je leur fais enseigner la fortification, et avec cela on tâche de les obliger à raisonner sur tout ce qu'ils ont à faire.

Vous comprenez bien que cette méthode ne pourrait réussir en général, mais dans le grand nombre nous formerons des sujets et des officiers qui ne seront pas généraux par brevet, et qui en auront vraiment les qualités.

Adieu, mon cher ami, je vous manderai quand je pourrai venir à Brandebourg. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U R O I.

ce 1 juin 1764.

Si je ne vous écris pas moi-même, mon cher ami, c'est que j'ai la goutte à la main gauche. Vous direz peut-être que je pourrais bien conduire la plume de la main droite, mais le papier m'échapperait, et je ne veux pas fatiguer vos yeux d'un griffonnage de chat.

Cet accident, qui m'est venu fort mal à propos, m'a empêché de voir les régimens de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche, et m'a obligé de différer de deux jours la revue des régimens de Magdebourg.

J'irai sans façon chez vous comme un ancien ami en passant par Brandebourg. J'y ferai le 4 à midi. Je n'amène avec moi qu'un seul ami bien digne de votre amitié et de votre estime; ainsi nous ne ferons que nous trois si vous le trouvez bon. Il ne faut que peu de chose pour me nourrir, je ne vous demande qu'une bonne soupe et un plat d'épinards, bon visage d'hôte, et de vous trouver en bonne santé. Ce dernier article est de tous celui que je vous recommande le plus.

Adieu, mon cher ami; j'espère vous assurer alors de toute mon estime.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

à Brandebourg , ce 26 sept. 1764.

S I R E ,

U N proverbe dit , que les choses qui coûtent de la peine produisent des effets d'autant plus agréables. Cela étant , j'ai lieu de croire que V. M. après avoir parcouru en chevauchant les Alpes de la Silésie , doit être très-satisfaite de son voyage. Je le foudaite , Sire , et juge avec fondement , que vous ne ferez jamais le tour de vos contrées sans vous rappeler la peine que vous a coûté la gloire de leur conquête. Jouissez du repos , Sire , (s'il en est pour vous) que Sans-Souci vous présente avec ses fruits excellens , et agréez mes actions de grâces pour la part dont vos Krutisch *) m'ont pourvu pendant votre absence.

Portez-vous bien , Sire , et prospérez en toutes vos entreprises. Je suis , etc.

L. M. F O U Q U É .

L E T T R E D U R O I .

ce 26 septembre 1764.

J E suis très-sensible aux sentimens d'attachement que vous avez bien voulu me renouveler par votre lettre d'aujourd'hui , à l'occasion du voyage que j'ai heureusement fait en Silésie.

(*) C'est le nom du premier jardinier du roi.

J'y ai trouvé les choses en assez bon état, et ne suis fâché que d'y avoir vu votre beau-fils *) dans un état des plus malingres, qui donne tout lieu d'appréhender qu'il cessera bientôt de vivre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

P. S. Me voici de retour, mon cher. Je puis dire de mon voyage économique et militaire, que si je n'ai pas trouvé tout également bien, du moins tout est passable.

LETTRE DU ROI.

ce 19 d'octobre 1764.

J'AI reçu, mon cher ami, le pâté du Périgord de Brandebourg **). Je l'ai gardé pour apprendre si vous en voulez prendre votre part. Je suis tout seul; si le voyage ne vous incommode pas, ou si d'autres raisons ne vous retiennent, il dépendra de vous de rendre une petite visite à votre ami.

Le pauvre Nimscheffski, qui était un bon et digne officier, vient de décéder. J'en suis fâché, mais bientôt nous irons le rejoindre dans ce pays d'où personne ne revient.

(*) Le colonel de Nimscheffski.

(**) Le roi aimait les truffes et faisait venir tous les ans un pâté du Périgord. Fouqué avait amené de la Croatie quelques chiens dressés à déterrer les truffes. On trouva dans les environs de Magdebourg et de Halberstadt des truffes qui ne le cédaient point à celles d'Italie, et Fouqué en ayant fait faire un pâté à la façon de ceux du Périgord, l'envoya au roi, qui le trouva très-bon.

Nous avons fait des manœuvres, qui ont réussi tant bien que mal. Les officiers de l'état-major ne sont pas encore réformés ; il faut encore quelques années pour remonter cette machine sur le pied précédent. Cependant je me fais vieux, et je devrais plutôt penser à graisser ma voiture pour le grand voyage, qu'à manœuvrer avec des troupes que selon toutes les apparences je ne menerai plus à l'ennemi.

Adieu, mon cher ; bonne santé, contentement et bonne humeur ; voilà ce que je vous souhaite bien cordialement.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 22 d'octobre 1764.

SIRE,

LE retour de mon domestique m'aurait averti trop tard de l'honneur que votre Majesté me destinait à midi, si d'ailleurs je n'eusse été empêché de m'y rendre par des incommodités hémorroïdales, dont je ne fais que me remettre. Les ordres gracieux de votre Majesté me permettent de lui alléguer ces raisons. Je la supplie d'accorder pendant cette saison le repos et la chaleur convenable à mon état valétudinaire, pour mettre s'il se peut quelque intervalle à la suite du colonel Nimscheffski, en qui vous avez perdu un très-digne et bon officier.

Non que je craigne la mort, mais je ferais assez d'accord de jouir quelque temps de la tranquillité et de la douceur que vos bontés procurent à ma vie. Ce qui en redouble l'agrément, est de vous savoir bien portant, Sire. Je l'attribue aux promenades journalières de votre Majesté.

Pussiez-vous enfiler vos allées, bâtir cinquante années de suite des colonnades et des palais, puis voiturer avec le char d'Elie droit au paradis.

Je suis etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 26 d'octobre 1764.

DEMEUREZ, mon cher ami, au coin de votre foyer, parce que la chaleur vous est salutaire. Conservez-vous, c'est votre premier devoir, et puis, si vous n'avez rien de mieux à faire, pensez quelquefois à votre ami absent.

Je conçois que la perte que vous venez de faire vous doit être sensible ; votre gendre était jeune, il avait échappé à tous les dangers d'une guerre meurtrière, et puis il s'en va mourir dans le moment qu'il devait recueillir les récompenses de ses services. Cela est cruel ! mais il faut dire comme cette femme lacédémonienne, qui apprenant que son fils avait été tué à la bataille de Maraton, dit : je savais, en le mettant au monde, qu'il n'était pas immortel. Un peu plus tôt, un peu plus tard,

il faut en venir là; tel a été le sort des races précédentes, et tel sera le nôtre. Cependant, tandis qu'on est dans le monde, il est juste d'en profiter quand on le peut, et d'en prendre les douceurs, qui servent d'antidote aux amertumes dont la vie de tous les hommes est empoisonnée.

Je vous remercie de vos truffes de Magdebourg. Noël *) en fait un pâté; et comme vous n'avez pas pu goûter le vôtre, je vous enverrai le mien.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien, bannissez la tristesse de votre esprit, et conservez-moi un ami pour qui mon estime ne cessera qu'avec ma vie.

F É D É R I C.

L E T T R E D U R O I.

ce 19 décembre 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque de souvenir. Je vous destinais un service de table et des vases, mais nous ne pouvons avoir ces choses qu'au mois de mars, où toute la fabrique sera montée et en état de fournir ce qu'on voudra.

Portez-vous bien, mon cher, et n'oubliez pas vos vieux amis. Adieu.

F É D É R I C.

(*) Maître d'hôtel français du roi.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg , ce 24 décembre 1764.

S I R E ,

QUOIQUE la réception de votre belle porcelaine me cause beaucoup de joie , cette joie ne saurait néanmoins surpasser celle que je ressens de la satisfaction que vous doit donner la réussite de cette fabrique , puisque c'est votre production et votre ouvrage , qui répond à tout le reste de vos entreprises. Je vous en félicite, Sire, et ne doute pas que ce grand et bel établissement ne parvienne bientôt à sa dernière perfection. Agréez, Sire, les vœux sincères de mon cœur, pour le renouvellement d'année et la conservation de votre santé. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 10 février 1764.

JE vous envoie, mon cher ami, un fragment de pâté de Périgord véritable, avec des truffes qui viennent de ce pays-là. Je souhaite qu'il vous ragôte, et que cette occasion me procure des nouvelles de votre santé. Car quoique voisin, je n'apprends pas le mot de ce qui vous regarde, bien que personne ne s'y intéresse plus que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 11 février 1765.

S I R E,

JE suis très-sensible à la bonté de votre gracieux souvenir, et me réjouis fort de vous favoir dans votre repos. Il paraît très-convenable, Sire, d'en prendre de temps en temps à votre âge, pour faire vie qui dure. La différence de l'original du pâté de Périgord à la copie de Brandebourg me paraît très-remarquable. Je dois la même justice à celui de Sans-Souci, et trouve, selon mon goût, que l'affaïsonnement de Sir Noël l'emporte sur l'original même.

Ma fanté est fort journalière; je ne fors de mon enclos que pour me rendre au temple, y porter mes vœux pour la prospérité de Votre Majesté, et puis de temps en temps pour déterrer un bléreau. D'ailleurs je vis dans la retraite, et ne vois chez moi que quelques officiers de la garnison, mes collègues et ma fille, qui depuis peu de temps est revenue s'établir à Brandebourg avec ses deux enfans Henriette et Wilhelmine de Nimfcheffski, dont le défunt m'a nommé tuteur. C'est dans cette qualité, Sire, que j'ose supplier Votre Majesté de vouloir leur accorder la grâce de trouver un jour place au chapitre de Halle.

Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

L E T T R E D U R O I.

le 11 mars 1765.

JE reviens de Berlin , mon cher ami ; j'ai été à ma fabrique de porcelaine ; j'y ai trouvé deux vases et une jatte à bouillon ; j'ai cru que cela pourrait vous faire plaisir , et je vous les envoie. Les grandes garnitures des cheminées ne sont point achevées ; on travaille aux formes , et dans six semaines au plus tard , on pourra avoir de tout ce qu'on voudra. Je ne vous oublierai pas , mon cher , dès que je trouverai quelque chose digne d'orner votre retraite.

Adieu , mon cher ami , mandez - moi comment vous vous portez.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G É N É R A L F O U Q U É .

à Brandebourg , ce 15 mars 1765.

S I R E ,

JE ne crois pas qu'un enfant puisse ressentir plus de joie aux étrennes , que j'en ai eu à la réception de vos vases et de la jatte. Je les trouve d'une beauté achevée , tant pour la blancheur de la porcelaine , que pour le goût et les couleurs. Je suis convaincu que ni le Japon ni l'Europe n'ont rien produit de semblable ni en si peu de temps.

Il ne me reste plus, Sire, que le désir de pouvoir reconnaître dignement toutes les grâces dont V. M. daigne me combler.

Ma santé est passable. La voix s'affaiblit de plus en plus ; il y a des jours où j'ai peine à me faire entendre. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 25 d'avril 1765.

MON cher ami, j'ai eu depuis cinq semaines la goutte et les hémorroïdes d'une façon plus violente que je ne les ai eues jamais ; et comme le mal est passé, et que je commence à me remettre à présent, je n'ai rien de plus pressé que de vous donner de mes nouvelles.

Je souhaite d'en apprendre de bonnes de votre part, et que votre santé aille en augmentant. J'espère, mon cher, que ce que je vous en écris ne vous fera pas désagréable, et que votre réponse me tranquillifera sur l'état de votre santé.

Adieu, mon cher, je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous ne ferez pas fâché si je viens chez vous en allant à Magdebourg.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 28 d'avril 1765.

SIRE,

JE suis au comble de ma joie, Sire, de vous favoir mieux portant, et je rends mes très-humbles actions de grâces à Votre Majesté de la consolante nouvelle qu'elle vient de m'en donner.

Il m'a paru être présent aux violentes douleurs de votre goutte, Sire, jusqu'à m'en faire grincer des dents, ce qui apparemment a augmenté en même temps les souffrances d'une enflure à mes deux jambes, dont je suis incommodé depuis quelques semaines.

Je commence à me remettre par le moyen du petit lait. Mais votre santé, Sire, me tient plus à cœur que la mienne, et j'ose supplier Votre Majesté de faire tout son possible, pour vous donner, durant la belle saison, le temps de reprendre vos forces.

Vous ferez le bien venu chez vous à Brandebourg; je me trouverai trop heureux et honoré dans mon refuge de pouvoir vous présenter le pot au feu.

Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

L E T T R E D U R O I.

le 6 juin 1765.

JE ferai le 9 à midi chez vous , mon cher ami ; je viens tout seul ; cela n'exige ni festin ni dépense. Le pot au feu, pris à la lettre, est suffisant. Je souhaite de vous y voir en bonne santé , gai, et de bonne humeur.

Ici à la revue il y a eu du haut et du bas. Ce n'est ni comme à Berlin ni comme à Stetin, mais il faut que cela vienne.

Adieu, mon cher ami , je vous embrasse tendrement.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U R O I.

ce 26 juin 1765.

JE vous envoie , mon cher ami, quelques fruits de Sans-Souci ; j'ai encore quelque chose pour vous, que je voudrais vous donner à vous-même. La cour de Brunsvic vient ou arrive ici le 10 du mois prochain. Voilà le temps, mon cher, dont je puis disposer, c'est à vous de choisir le vôtre.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, le 27 juin 1765.

SIRE,

DEPUIS l'existence de Brandebourg on n'y a point vu paraître selon toute apparence dans la saison présente, les différentes sortes de fruits que Votre Majesté vient de m'envoyer.

Vous y ajoutez, Sire, l'ordre de venir en cueillir moi-même, et je n'y manquerai sûrement pas.

Le sieur Cothénus m'ayant mis aux bains depuis quinze jours, ce qui ne laisse pas de me soulager, je supplie Votre Majesté d'en permettre la continuation jusqu'à samedi prochain, afin que j'aie le dimanche suivant le bonheur de me mettre à ses pieds, et de lui témoigner que je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

le 16 septembre 1765.

JE reviens de Silésie, mon cher ami. Les eaux de Landeck m'ont rendu l'usage des jambes, et à présent il ne me paraît presque pas que j'aie eu la goutte.

J'ai vu votre régiment mieux en ordre que

jamais. Luck *) est un très-bon officier, et qui sert par honneur et par ambition.

Je souhaite que mon jardinier vous ait bien servi durant mon absence; c'est à moi maintenant à être votre pourvoyeur, et à fournir votre ménage de fruit et de ce qui peut vous être agréable; mais j'exige que vous me donniez des nouvelles de votre santé, pour que je sois tranquille sur le sujet de mon bon vieil ami, que j'aimerai jusqu'au tombeau. Adieu.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg, ce 16 septembre 1765.

S I R E,

LA confirmation que je viens de recevoir de Votre Majesté du bon effet que les eaux de Landeck lui ont procuré, me donne une joie extrême.

Votre contentement, Sire, fait le mien et mon unique consolation. Je ne cesserai jamais de faire les vœux les plus sincères pour la santé de Votre Majesté.

Je ressens toute la satisfaction possible, Sire, de ce que vous avez trouvé mon régiment en bon

(*) Le lieutenant-colonel Luck commandait alors le régiment de Fouqué. Il obtint en 1773 un régiment nouvellement formé. Mais en 1780 l'état infirme de sa santé le força de prendre son congé. Le roi lui accorda alors une pension.

ordre. Le lieutenant-colonel Luck m'a marqué avec bien de la joie les marques réelles que Votre Majesté lui a données de sa gracieuse approbation, ce qui doit l'engager à faire de plus en plus paraître son zèle pour votre service.

Vous m'ordonez, Sire, de vous donner de mes nouvelles. J'ai eu depuis près de quatre semaines des douleurs de sciaticque; je me suis avisé de me servir du baume de la Mecque, dont j'avais environ quinze ou dix-huit gouttes, que j'ai prises en autant de jours. Je m'en trouve plus dispos et beaucoup foulagé.

Je vous rends grâces, Sire, de vos excellens fruits, et suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 septembre 1765.

HEUREUSEMENT, mon cher ami, il m'est encore resté un flacon de baume de la Mecque, que l'Effendi m'a donné. Je vous l'envoie avec le plus grand plaisir du monde, et j'y ajoute mille vœux, pour que ce baume vous fasse tout le bien imaginable.

Portez-vous bien, et n'oubliez pas le plus fidèle et le plus ancien de vos amis.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 19 septembre 1765.

SIRE,

ON vient de me rendre le flacon de baume de la Mecque, que Votre Majesté me fait la grâce de m'envoyer.

Jamais prince au monde n'a pris plus de soins pour son serviteur que Votre Majesté pour ma santé.

Ce qui vous distingue, Sire, des autres princes, c'est que vous faites tant de bien à un homme qui ne peut par le moindre service vous en témoigner sa reconnaissance. Quel fort, Sire, de ne pouvoir répondre à tant de bontés que par les sentimens de l'attachement inviolable et de la fidélité, avec laquelle je serai jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 31 décembre 1765.

BON jour et bon an, mon cher ami; je vous envoie un présent de vieillard à vieillard: une chaise commode, que vous pouvez trousser et baïsser selon votre fantaisie; du vrai baume de la Mecque, pour restaurer vos forces; et des berloques de ma

manufacture de porcelaine, pour vous amuser. Quand je vous verrai l'été à Potsdam, je vous ferai quelque galanterie plus solide. En attendant je fais, mon cher ami, des vœux pour votre santé, vous assurant que personne n'y prend plus de part que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 3 janvier 1766.

S I R E ,

VOTRE Majesté ne m'aurait jamais prévenu sur le compliment de la nouvelle année, si ce n'était qu'un effet d'attention et de discrétion m'en eût empêché; d'ailleurs je suis persuadé, Sire, que de tous les complimens que vous recevez à cette occasion, il n'y en a certainement pas qui puissent surpasser la sincérité des sentimens de mon cœur pour votre gloire et bien-être.

Je vous remercie, Sire, des belles et bonnes étrennes que vous avez la grâce de m'envoyer, et félicite Votre Majesté de la satisfaction que lui doit donner la réussite de sa porcelaine, d'autant plus qu'étant la dernière en date, elle l'emporte en beauté sur toutes les autres.

Je ferai bon usage du fauteuil, et m'y dorlote-
rai de mon mieux.

Le premier envoi de baume de la Mecque de Votre Majesté m'ayant donné quelque force, guéri des crampes et de la sciaticque, j'ai lieu d'espérer

que le second volume achevera le reste , excepté la respiration et la voix , qui semblent diminuer de plus en plus.

Je suis , etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 9 janvier 1766.

Je suis charmé , mon cher ami , que les bagatelles que je vous ai envoyées vous aient été agréables. C'est le dernier flacon de baume de la Mecque qui me restait. J'ai fait écrire à Constantinople , pour en tenir en réserve , si vous en souhaitez.

Notre carnaval ressemble aux jours ouvriers à Brandebourg ; il n'y a ni spectacle ni rien , à cause d'un deuil de famille qui m'afflige sensiblement. Je me suis relâché pour les derniers quinze jours en faveur de notre jeunesse , qui n'est guère sensible à la tristesse des autres.

Votre ferme de tabac *) avance bien , et je me flatte que vous aurez lieu d'en être content.

(*) Lorsque le roi établit la ferme générale du tabac , il vint une fois à parler à Fouqué , pendant qu'il était chez lui à Brandebourg , de l'avantage des intéressés , et lui conseilla d'y prendre part. Fouqué eut des difficultés , préférant les intérêts plus modiques mais plus sûrs qu'il tirait de la Landschaft à Berlin. Le roi entra là-dessus dans sa chambre , et revint bientôt après avec une somme considérable qu'il remit à Fouqué : “ Voici , lui dit-il , de l'argent que je „ vous apporte , pour que vous en achetiez des actions „ de tabac. ”

Adieu , mon cher ami , soignez bien votre santé , et comptez toujours sur mon cœur , qui sera à vous à l'avenir , comme durant le passé.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg , ce 9 janvier 1766.

SIRE ,

JE suis pénétré de toutes les bontés que vous me témoignez , au point que je ne puis en rendre les remerciemens convenables , tant par rapport aux soins que Votre Majesté prend de ma santé , que pour celui qu'elle prend de mes intérêts. Ce dernier point m'engage à lui demander une nouvelle grâce.

Sire , la voici. J'ai perdu à la prise de Glatz toutes mes obligations , il y en avait pour 18500 écus de votre Landschaft de Berlin , dont je joins ici la note. Je supplie votre Majesté pour la sûreté de ma famille , de vouloir m'en accorder de conformes aux premières qui étaient soussignées de sa main.

Nous sommes autorisés tant par la raison que par l'usage , de modérer le chagrin aussi bien que la joie. Conséquemment , Sire , Votre Majesté peut sans scrupule jouir du carnaval et du masque.

Comme Votre Majesté se porte bien à l'entrée de son année climatérique , je me flatte que sa santé sera de longue durée. Je suis etc.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 12 janvier 1766.

LA lettre du 9 que vous m'avez fait parvenir, m'ayant été remise; j'ai faisi avec plaisir l'occasion de vous marquer ma bonne volonté pour vous obliger, et j'ai donné des ordres précis à la Land-schaft, afin de faire expédier de nouveau et envoyer à ma confirmation les contrats, selon le dénombrement que vous en avez joint sur les fonds que vous y avez placés. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

F É D É R I C.

P. S. Vous recevrez, mon cher ami, vos quittances dès qu'on me les aura envoyées.

L E T T R E D U R O I.

ce 9 février 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite provision de truffes d'Italie qu'on m'a fait tenir par Vienne. Je souhaite qu'elles vous soient agréables, et qu'elles vous ragoûtent et réveillent votre appétit.

J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps; cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps et végétons en été, mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse,

qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige.

Adieu, mon cher ami ; je fais des vœux pour votre conservation et pour tout ce qui peut répandre des agrémens sur votre vie.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 11 fevrier 1766.

S I R E,

JE rends grâces à Votre Majesté des truffes d'Italie qu'elle vient de m'envoyer. Ceux qui auront goûté de l'une et de l'autre espèce, trouveront que celles de votre bon pays de Magdebourg et de Halberstadt les surpassent infiniment. Le long voyage des ultramontaines peut en être la cause.

Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de tous les mêts et de tout ce qu'il y a de bon dans ce monde, puisque personne n'en est plus digne que vous.

Je me flatte, Sire, que vous passerez bien au-delà de mon âge de soixante-neuf ans, sur-tout depuis les effets des bains de Landeck, qui vous ont raffermi au point de supporter également le froid et le chaud de la saison au temps de vos manœuvres.

Je deviens fourd, Sire, et j'ai toute la peine du monde à me faire entendre.

Votre serviteur s'achemine tout doucement vers le grand voyage. Tôt ou tard, et quelle qu'en soit

liffue , foyez perfuadé que je vous aimerai , Sire , avec un dévouement inviolable et le plus profond refpect jufqu'au dernier moment de ma vie.

Je fuis , etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 février 1766.

VOTRE lettre , mon cher ami , m'a attrifté. Vous parlez de votre départ ; et fi cela dépend de moi , j'ai envie de vous conferver le plus long-temps poffible. On trouve par-tout des hommes , mais rarement d'auffi honnêtes gens et d'auffi fidèles amis que vous. Soignez-vous le plus qu'il eft poffible pour que je ne vous perde pas fitôt , et fongez au chagrin que j'aurai fi je me vois féparé de vous pour jamais. La furdité ne fait rien à l'affaire ; on a des cornets qui facilitent l'ouïe ; feu madame de Rocoulle en avait , et je vous en ferai faire , de forte que j'efpère qu'à l'aide du beau temps vous reprendrez des forces , et que je pourrai avoir encore le plaifir de jouir de vous à Sans-Souci.

Plein de cette perfuafion , je vous prie de faire tout ce qu'il faut pour vous conferver , afin que j'aie alors le plaifir de vous embraffer , et de vous donner des marques de ma fincère tendreffe. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 19 février 1766.

SIRE,

JE ne puis répondre à vos bontés, un torrent de larmes me ferre le cœur, et l'expression me manque. Toute ma consolation et ce qui me flatte le plus, c'est que vous m'estimez au nombre de vos amis. Mais qui suis-je moi, pour recevoir tant de grâces? un chien mort comme Mephibofeth.

L'ordinaire des princes n'est pas d'avoir l'âme si tendre; et vous qui les surpassez tous, Sire, comment s'est-il pu faire que vous l'ayez si flexible pour vos amis? aussi j'en reconnais tout le mérite, la grandeur et le prix.

Je ne crois pas, Sire, et le ciel m'en est témoin, qu'on puisse surpasser les sentimens d'attachement que j'ai pour votre auguste personne. Je baïsse beaucoup et de tous côtés; je parle fort peu, parce qu'on a peine à m'entendre; et même je ne puis articuler ce que je veux dire, comme feu le général de Rochow.

Peut-être que la belle saison y portera quelque changement, et me procurera encore le seul bien où j'aspire en ce monde, qui est de vous voir.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 24 février 1766.

JE vois bien qu'il faut vous fortifier, mon cher ami. On a voulu goûter il y a deux jours du vin d'Hongrie de mon grand-père; on l'a trouvé bon. J'ai gardé la bouteille; je vous l'envoie; c'est la dernière. Puisse-t-elle vous faire du bien!

Si vous voulez d'autres vins vieux, j'en ai de toutes les espèces, et je me ferai un vrai plaisir de vous les fournir; vous n'avez qu'à le dire. Je fais mille vœux pour votre conservation, en vous embrassant de tout mon cœur. Adieu, mon cher ami.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 2 de mars 1766.

SIRE,

QUEL dommage, et quelle perte pour Votre Majesté de vous priver de tout ce qu'il y a de plus délectable en fait de vin, et d'être d'un goût si opposé à celui de Saint Luc. Ce saint homme, avancé en âge sans doute, et avec un estomac débile, jugea en bon connaisseur que le vin vieux était préférable au nouveau. Nonobstant les sentimens si contraires de Votre Majesté, je ne cesserai de faire les vœux les plus ardens pour la conservation de ses précieux jours. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I.

ce 16 d'avril 1766.

JE vous envoie, mon cher ami, quelques légumes & ce qu'il y a de plus nouveau dans le jardinage. Je fouhaite que cela vous fasse plaisir, que vous en mangiez en bonne fanté, & que cela vous fasse reffouvenir de votre vieil ami.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg, ce 17 d'avril 1766.

S I R E ,

JE vous rends grâces des légumes que Votre Majesté vient de m'envoyer. Ce n'est qu'à Sans-Souci où l'on puisse trouver des choses si précoces. Egalement pénétré de joie de vous savoir en bonne fanté, Sire, que de reconnaissance pour votre gracieux fouvenir — je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ,

L E T T R E D U R O I.

ce 31 mai 1766.

MON cher ami, je m'invite tout rondement à dîner chez vous fans façon, comme l'amitié l'autorise, pour le 2 juin, ce qui est après-demain.

Je me réjouis d'avance , mon cher Fouqué , d'avoir le plaisir de vous embrasser. Je ferai à onze heures chez vous. Adieu , mon cher ami.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U R O I.

ce 5 juillet 1766.

J E vous envoie , mon cher ami , quelques fruits de mon jardin. J'ai eu à faire jusqu'ici ; à présent je suis seul ; cependant je ne vous invite à venir que quand la pluie sera passée , parce que le froid qu'il fait à présent ne serait pas convenable à votre santé. Vous aurez la bonté de me dire naturellement si ce petit voyage vous convient , et quand vous voulez le faire , pour que je vous envoie de mes chevaux d'avance.

Adieu , mon cher ami , je reconnaitrai ce plaisir que vous voulez me faire , et je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg , ce 5 juillet 1766.

S I R E ,

J e vous rends grâces des bons fruits que Votre Majesté vient de m'envoyer.

Plus mon cœur est pénétré de reconnaissance pour le gracieux souvenir de Votre Majesté , et
plus

plus je suis mortifié , Sire , de me voir dans la situation qui m'ôte le pouvoir de me rendre à vos ordres.

Mes maux de reins font encore les mêmes et ne me permettent pas de quitter mon fauteuil. J'espère que le beau temps en dissipera les douleurs et me mettra en état de satisfaire l'empressement respectueux que je ressens de me jeter aux pieds de Votre Majesté.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 16 juillet 1766.

Je vous ai envoyé un médecin *), mais comme je fais que vous ne vous en servez que fort superficiellement, je vous envoie, mon cher ami, des melons, qui peut-être feront plus de votre goût. Le médecin prétend que vous avez passé le temps de la saignée, mais qu'en vous faisant tirer un peu de sang, vous vous trouveriez beaucoup soulagé. Personne ne prend plus de part que moi à votre conservation ; ainsi ne trouvez pas étrange que j'entre dans le détail de votre santé et de ce qui peut prolonger les jours de mon ancien et fidèle ami. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

FÉDÉRIC.

(*) M. Cothénus que le roi envoya au général Fouqué, fut très-bien reçu. On lui laissa à peine le temps de s'informer de la santé du général. De-là vient qu'il fut peu satisfait de sa docilité et de sa diète.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

à Brandebourg, ce 16 juillet 1766.

S I R E ,

C E sont vos bontés seules qui me soulagent. Je vais me servir des bains que votre médecin m'a ordonnés. Je me saigne régulièrement deux fois par an, le 15 d'avril et le 15 d'octobre. Au reste, je me rapporte au goût du public en donnant aux cerises et aux melons la préférence sur la casse, le féné, et la rhubarbe.

Je suis, etc.

L. M. F O U Q U É .

L E T T R E D U R O I .

le 26 septembre 1766.

J E vous envoie, mon cher ami, du vin d'Hongrie, ayant appris en Silésie que vous en désiriez; et je vous envoie en même temps de mes raisins, que vous goûterez en cas qu'ils ne vous soient point nuisibles. J'ai aussi écrit à Constantinople pour du baume de la Mecque, parce que je soupçonne que le vôtre sera consumé. Enfin je voudrais contribuer à votre conservation autant qu'il dépend de moi. Secondez-moi, mon cher, dans cette entreprise par les soins de votre santé, pour que je conserve le plus long-temps que possible mon bon ancien et fidèle ami. Adieu.

F É D É R I C .

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 27 septembre 1766.

S I R E,

QUELS soins prenez-vous, d'un homme qui ne vous est plus utile à rien ! Il ne suffit pas que Votre Majesté m'envoie du vin d'Hongrie et des raisins qui entr'eux se disputent à qui l'emportera pour le goût, il faut encore que l'Asie y fournisse de son baume.

Comment puis-je, Sire, répondre aux bontés infinies dont Votre Majesté me comble ? Mon cœur éprouve tous les effets de la reconnaissance, mais l'expression me manque.

Rien ne contribue plus à ma conservation, Sire, que les soins gracieux de Votre Majesté, sans lesquels je ne ferais peut-être plus.

Le baume de la Mecque, Sire, ne laisse pas que de me donner des forces, et je me servirai de votre vin d'Hongrie pour fortifier mon estomac, en chantant la louange et la gloire de mon incomparable bienfaiteur.

Quel chagrin pour moi, Sire, de n'être plus en état de prouver par mes services le zèle et le dévouement inviolable avec lequel je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

L E T T R E D U R O I .

ce 11 octobre 1766.

J'AI enfin reçu , mon cher ami , du baume de la Mecque , que mon ministre m'a rapporté de Constantinople. Je vous l'envoie en faisant mille vœux pour qu'il vous fasse tout le bien possible , et en vous assurant que personne ne s'intéresse plus à vous que votre vieil ami.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

à Brandebourg , ce 17 d'octobre 1766.

SIRE ,

C E n'est pas assez que Votre Majesté ait rendu mes jours heureux , elle cherche encore à les prolonger par les soins gracieux qu'elle prend de ma santé. Je vous rends grâces , Sire , pour la provision de baume de la Mecque que vous venez de m'envoyer. Je me servirai de cet excellent remède comme d'un confortatif et comme d'un témoignage de vos bontés.

Je suis , etc.

L. M. F O U Q U É .

L E T T R E D U R O I.

le 19 décembre 1766.

JE vous envoie , mon cher ami , un service de ma porcelaine , que je vous ai destiné depuis longtemps , et que les fairs ont empêché d'être achevé plutôt. Je vous prie de vous en servir ; s'il se casse , je le compléterai facilement.

Portez-vous bien. Vivez pour ma consolation , et jouissez de toutes les prospérités que comporte l'humaine nature. Ce sont les vœux que fait pour vous le plus ancien et le plus fidèle de vos amis.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

à Brandebourg , ce 23 décembre 1766.

S I R E ,

SIL y a un moyen de prolonger mes jours , je crois que Votre Majesté en possède le secret , témoin la joie que je ressens du beau présent de porcelaine que je viens de recevoir.

Il est certain , Sire , qu'en se servant le matin du baume de la Mecque , à midi d'une soupe bien mitonnée dans vos belles terrines , et au dessert de votre vieux vin d'Hongrie , il y a toute apparence que la continuation peut mener fort loin.

Jugez, Sire, de la vive reconnaissance et de l'obligation que je dois à Votre Majesté pour toutes ses grâces et ses bontés. Comme je ne vous suis plus utile à rien, Sire, mon temps fera toujours employé à chanter votre laus, honneur et gloire*), et à faire des vœux pour la prospérité de votre auguste personne.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 18 février 1767.

JE vous envoie, mon cher ami, un petit pâté de Périgord. Je souhaite qu'il vous soit agréable, et que votre santé soit assez bonne pour le manger sans incommodité.

Ceux qui viennent de Brandebourg disent que vous vous portez bien; ce ne fera jamais autant que je le souhaite, car personne ne s'intéresse tant à votre conservation que votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

(*) Cette expression fait allusion à la charge de chanoine du dôme dont Fouqué était revêtu.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ

à Brandebourg, ce 18 février 1767.

SIRE,

Je vous rends grâces du pâté de Périgord, dont il vous a plu me faire part. Je le trouve fort bon, et le haut goût n'y manque certainement pas. Mais le moyen de faire tout tourner en bien à qui que ce soit, c'est d'en user sobrement. Je compte sûrement que V. M. fera de même.

Quant à ma santé, Sire, elle est passable. Grâces au temps présent qui me permet de temps à autre de déterrer un bléreau ou un renard; d'ailleurs je parle à ne plus me faire entendre, et je marche en chancelant. Je ne suis plus assuré que sur un seul point, qui est l'attachement inviolable avec lequel mon cœur vous fera voué jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 4 septembre 1767.

SIRE,

J'OSE me flatter que votre voyage se fera terminé heureusement à votre satisfaction; j'en juge par l'avancement que vous avez trouvé à propos de faire. La part que j'y prends pour le colonel Luck me fait augurer que V. M. a été contente du régiment. Pour comble de mes vœux, continuez, Sire, à vous

bien porter; et après avoir satisfait à vos voyages et à vos revues, j'espère que vous allez vous délasser en préparant une bonne réception au prince d'Orange, et terminer le tout par de belles et glorieuses nôces. Permettez-moi, Sire, de vous en faire mes complimens de félicitation. Je rends grâces à V. M. de la part que j'ai eue pendant votre absence aux melons de Sans-Souci. Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 7 septembre 1767.

JE suis de retour, mon cher ami, de Silésie, où j'ai trouvé votre régiment très-beau et en très-bon ordre.

Je vais marier bientôt ma nièce; je vous inviterais volontiers aux nôces, mais je fais que vous préférez la retraite au grand monde. Je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU ROI.

le 12 novembre 1767.

MON cher ami, je vous envoie du baume de la Mecque arrivé incessamment de Constantinople, des raisins de ma vigne et quelques bouteilles de ce vieux vin du Rhin que vous aimez. Je souhaite que cela vous soit agréable et que vous vous en

régaliez. Vivez, mon cher ami, pour vos amis, sur-tout pour moi qui suis le doyen de tous, et qui vous ferai attaché jusqu'au trépas. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GÉNÉRAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 13 novembre 1767.

SIRE,

Je suis sensiblement touché des nouvelles marques de vos bontés et des grâces que Votre Majesté vient de me témoigner par les soins qu'elle prend de la conservation de mes jours.

J'ai lieu de m'estimer le plus heureux des mortels, sur-tout, Sire, si le ciel un jour vient à ratifier les grâces que vous m'avez témoignées pendant ma vie. J'ose l'espérer et me fonde sur l'amitié que je porte à son oint, pour la prospérité et la conservation duquel je ne cesserai de lui adresser mes vœux.

Je suis et ferai, Sire, jusqu'au dernier moment de ma vie, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 23 décembre 1767.

MON cher ami, je croirais avoir mal passé la Noël, si je ne vous envoyais pas une petite marque de mon souvenir. Voici de ma porcelaine, pour que vous jugiez des progrès de ma fabrique, et voici

des truffes que j'ai reçues de Turin. Je souhaite que l'un et l'autre vous soient agréables; que vous vous portiez bien, et que vous n'oubliez pas votre ancien et fidèle ami.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É .

à Brandebourg, ce 30 décembre 1767.

S I R E ,

N'ÊTRE plus bon à rien, et jouir des grâces et des bienfaits du roi son maître, est une satisfaction qui ne se fait pleinement ressentir qu'à mon âge.

Vous jugerez, Sire, de la joie que produit en mon cœur votre gracieux souvenir et les belles étrennes qu'il vous a plu d'y ajouter.

La production de votre fabrique de porcelaine est un ouvrage achevé, dont la beauté et le goût surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre. Quant aux truffes de Turin, qui à mon goût ne valent rien, peut-être que celles de votre pays auraient le même sort en faisant un voyage semblable.

Je vous souhaite, Sire, une bonne et heureuse année. Portez-vous bien, soyez content et prospérez toujours.

Je suis, etc.

L. M. F O U Q U É .

L E T T R E D U R O I.

le 7 janvier 1768.

JE vous envoie, mon cher ami, le dernier office que je rends à un neveu que j'ai beaucoup aimé. Je puis vous assurer qu'il n'y a rien d'ajouté, et que son caractère et ses connaissances étaient telles que je les ai dépeintes (*).

Je ne vous enverrai plus de truffes d'Italie; il faut que votre cuisinier ne sache pas les accommoder, car tout le monde les a trouvées ici excellentes.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, en faisant mille vœux pour votre conservation.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg, ce 8 janvier 1768.

SIRE,

JE suis sensiblement touché de la mort du prince *Henri*, duquel à la vérité je n'ai eu de connaissance que de sa figure aimable.

(*) Cet éloge du prince *Henri* de Prusse, lu dans l'assemblée extraordinaire de l'Académie royale des Sciences le 30 décembre 1767, se vend dans la librairie de Voss à Berlin.

Les soins que vous avez pris, Sire, de son éducation, les espérances que vous fondiez sur le mérite de ce cher prince, et l'éloge que vous lui donnez, sont à la fois un témoignage de l'amitié que vous lui portiez et des bonnes qualités qu'il possédait. C'était en un mot votre ouvrage. J'assistais à son oraison funèbre à l'église du dôme, où l'on chantait un hymne qui me fit pleurer à chaudes larmes, c'était (*).

*Das Grab ist da, die besten Jahre
Sind auch des blaffen Todes Raub;
Er legt den schönsten auf die Bahre,
Und wirft den stärksten in den Staub;
Die Grabchrift die die Tugend gräbt,
Macht dass man auch im Tode lebt, u. s. w.*

La perte de cet aimable prince est pour ainsi dire irréparable, si ce n'est — avec permission de V. M. — qu'elle veuille redoubler ses soins pour le prince de Prusse, auquel généralement l'on attribue le caractère d'honnête homme avec tous les sentimens qui y répondent. Vous le devez, Sire, à votre propre gloire, au sang, et à l'État, de plus à la reconnaissance et à l'obligation que ce prince vous en aura.

Je vous rends grâces, Sire, de l'exemplaire dont il vous a plu de m'honorer, et que j'estime un ouvrage parfait.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

(*) La tombe est prête et le plus doux printemps
Va s'y confondre avec l'hiver des ans.
Force, beauté, rien ne peut en défendre;
Là tout n'est plus qu'une stérile cendre
Le seul burin, hélas ! pour un instant
Défend encor la vertu du néant.

LETTRE DU ROI.

le 26 d'avril 1768.

MON cher ami, j'apprends du général Kleilt que vous êtes indisposé, et je vous envoie mon médecin pour s'informer de votre santé. Je fais mille vœux pour vous, c'est à quoi je borne mes facultés. Si j'étais médecin, je voudrais vous guérir, et si j'étais Dieu, je vous rendrais immortel; car les honnêtes gens devraient l'être. Mais ma puissance ne va qu'à faire des vœux pour vous.

S'il y a ici quelque chose à votre service, vous n'avez qu'à dire un mot; tout ce qui dépend de moi, se fera.

Je souhaite d'apprendre de vous de bonnes et d'agréables nouvelles. En attendant je vous embrasse tendrement. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 27 d'avril 1768.

SIRE,

SANS être ni Dieu ni médecin, vos bontés et vos grâces ne laissent pas que d'opérer de bons effets; sur-tout la joie que je ressens de vous savoir en parfaite santé, dont je vous souhaite la continuation pendant une longue suite d'années.

Quant à moi, je vais mon chemin, et je m'apprête peu-à-peu pour le grand voyage. Le quinquina vient

de me guérir de la fièvre; il ne me reste plus pour achever la cure : que de pouvoir entendre , parler et marcher.

Je me rappelle qu'ayant engagé défunt le duc de Barby , il y a trente ans passés , à se servir des bains de Lauchstædt près de Halle , il y alla avec deux béquilles , et en revint sain et sauf au bout de quatre semaines, marchant comme à l'ordinaire.

Je ferais fort tenté d'en faire l'expérience , si Votre Majesté m'en accorde la permission. Ce qui toutefois ne se fera qu'après le passage de Votre Majesté par Brandebourg.

Je suis , etc.

L. M. F O U Q U É.

L E T T R E D U R O I.

le 28 d'avril 1768.

J'AI été bien aise de voir par votre lettre que votre santé se rétablît , et que vous êtes intentionné de vous servir des eaux de Lauchstædt. Il dépendra absolument de vous d'y aller quand vous voudrez , pourvû que cela ne soit pas justement dans le temps des revues prochaines , quand j'irai à Magdebourg ; et en passant par Brandebourg je voudrais bien avoir le plaisir de vous voir. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

F É D É R I C.

L E T T R E D U R O I.

ce 13 d'octobre 1768.

MON cher ami, voici le petit tribut que je vous offre ; ne regardez pas à la somme , mais ne considérez que le cœur tendre du plus fidèle de vos amis qui voudrait vous faire plaisir. Ménagez-vous bien ; vivez comme Mathusalem , et soyez persuadé que je vous aimerai de corps et d'ame jusqu'à mon dernier soupir.

FÉDÉRIC.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg , ce 24 décembre 1768.

S I R E ,

JE ne fais que répondre aux grâces et aux bienfaits dont je me vois comblé. Les expressions par lesquelles je voudrais marquer à votre Majesté ma reconnaissance, me manquent. Cependant , Sire , j'ose assurer Votre Majesté que je suis moins sensible à tous les trésors que vous pourriez m'offrir , qu'aux termes gracieux qu'il vous plaît d'y ajouter.

Mon cœur vous est garant , Sire , de l'attachement inviolable que j'aurai jusqu'au dernier moment de ma vie pour votre auguste personne. Je suis , etc.

L. M. Fouqué.

L E T T R E D U R O I.

le 22 décembre 1768.

MON cher ami, voici une petite marque de souvenir que je vous envoie. L'usage est que les familles se fassent des présens à la Noël; et je vous traite comme de la famille, tant en qualité d'honnête et preux chevalier sans peur et sans reproche, qu'en qualité de mon ancien ami.

Ayez bien soin de votre santé, pour que je conserve mon bon et vieil ami le plus long-temps possible, et que j'aie encore souvent le plaisir de vous assurer de vive voix de toute l'étendue de ma tendresse et de mon estime.

F É D É R I C.

L E T T R E D U G E N E R A L F O U Q U É.

à Brandebourg, ce 24 décembre 1768.

S I R E,

IL s'en faut de beaucoup que mes enfans aient ressenti à leurs étrennes la joie que j'ai eue à la réception des vôtres, et du gracieux souvenir dont il vous a plu de m'honorer. Que ne puis-je reconnaître dignement tant de bontés! Je ne le puis qu'en idée et par des vœux qui sont d'autant plus sincères, qu'ils partent de cœur et d'affection. Je ne parle plus à me faire entendre, et je perds l'ouïe.

Je

Je cherche à Berlin un petit cornet pour suppléer s'il est possible à ce défaut, tel que madame Rocculle en a eu, sans le pouvoir trouver.

Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

ce 9 janvier 1769.

Je vous envoie, mon cher ami, tous les instrumens acoustiques que j'ai pu recueillir ici, avec une note sur leur usage. Je souhaite qu'ils vous rendent l'ouïe et soulagent votre vieillesse. Si je pouvais vous rajeunir, je le ferais; mais cela passe mes forces.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 12 janvier 1769.

SIRE,

S'IL y a moyen de me rétablir, je dois certainement l'attendre des bontés de votre Majesté. Je vous rends très-humblement grâces, Sire, des instrumens que vous venez de m'envoyer, et dont les deux

T

plus grands font leur effet. J'en ferai demain l'épreuve au temple, où je prierai pour la prospérité de mon auguste bienfaiteur.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 5 septembre 1769.

SIRE,

PERMETTEZ que je vous témoigne la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie, et de la visite remarquable qu'elle vient de recevoir de Sa Majesté impériale à Neifs. Trait qui fera à jamais mémorable dans votre histoire. Je souhaite, Sire, que le tout se soit terminé à la satisfaction de Votre Majesté; et que ce prince, délireux de s'instruire, en rendant justice à vos talens militaires, ne veuille pas un jour mettre à profit contre son maître — à l'exemple des Russes — les instructions qu'il vient d'en recevoir.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 7 septembre 1769.

MON cher ami, je vous suis bien obligé de la part que vous prenez à la visite que j'ai reçue.

Ce jeune empereur est un prince plein de mérite et d'ambition. Il m'a témoigné toute l'amitié qu'un

de mes plus proches parens pourrait avoir pour moi.

Il m'a même dit qu'il ne comptait jamais faire usage envers moi ou ma famille de ce qu'il pourrait apprendre chez nous.

Il est parti très-satisfait, et m'a invité l'année prochaine à venir chez lui, ce que je lui ai promis, comme cela n'était que juste.

On a trouvé votre régiment très-beau, et en bon ordre. Toutes ces troupes sont dans un tel état, qu'il ne reste presque rien à désirer pour elles que leur conservation; en un mot, j'ai eu tout lieu d'être content de mon voyage. Je vous envoie des fruits de mon verger; car, mon cher ami, à notre âge, il ne nous reste que de cultiver nos jardins.

Je vous embrasse du fond de mon cœur, en vous assurant que je suis tout à vous.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 8 septembre 1769.

SIRE,

JE suis charmé d'apprendre par votre gracieuse lettre, que vous êtes satisfait et de la visite de Sa Majesté impériale et de tout votre voyage. Je ne souhaite plus que de vous savoir toujours en bonne santé; rien ne saurait égaler la consolation que j'en ressens.

Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI

ce 29 décembre 1769.

Je vous envoie, mon cher ami, des étrennes de ma fabrique de porcelaine. Les progrès en sont sensibles; et je souhaite que cela puisse vous faire quelque plaisir, c'est ce que je désire, vous aimant et vous considérant comme un preux chevalier et comme le plus ancien de mes amis. Je suis à vous de corps et d'ame.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 29 décembre 1769.

SIRE,

Je vous rends grâces des étrennes que Votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. La beauté de la porcelaine s'augmente de jour en jour, et je crois qu'elle est parvenue à son plus haut période, tant en beauté de dessin qu'en blancheur.

Ce qui m'est le plus sensible, est le gracieux sou-

venir de Votre Majesté; et ce que je souhaite ardemment, est la parfaite santé et la conservation de son auguste personne.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

Le 6 mai 1770, jour de la bataille de Prague.

JE vous envoie, mon cher ami, des vieux vins d'Hongrie pour vous en délecter le même jour où vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis.

J'ai eu la goutte qui m'a fort maltraité cette fois par trois accès consécutifs aux deux jambes comme aux genoux, mais je n'y pense plus.

Nous exerçons que c'est une merveille, et je vais mon train tant qu'un souffle de vie m'anime.

Puissiez-vous aussi bien vous porter que je le désire, et être persuadé de la tendresse et de l'estime infinie qui m'attache à votre personne.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 7 de mai 1770.

SIRE,

JE vous rends grâces des vieux vins d'Hongrie que vous avez eu la bonté de m'envoyer pour célébrer le jour de la bataille de Prague. Il me servira de confortatif, vu que je baïsse par tous les organes.

Le rétablissement de Votre Majesté contribue au mien. La triste expérience que vous en avez, fait que vous savez y porter remède par le régime.

Je souhaite qu'elle soit durable et que vous puissiez faire les exercices jusqu'à la fin du siècle.

Je suis, etc.

L. M. FOUQUÉ.

LETTRE DU ROI.

ce 24 décembre 1770.

JE vous envoie, mon cher ami, une petite marque d'amitié et de souvenir, que j'espère que vous prendrez comme venant de la part de votre plus ancien et fidèle ami. Je souhaite qu'à la nouvelle année vous recouvriez la voix, la vue et l'ouïe; que vous m'aimiez toujours un peu; et que vous soyez persuadé de mon amitié et de mon estime. Adieu.

FÉDÉRIC.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 28 décembre 1770.

SIRE,

Je suis sensiblement touché du souvenir que Votre Majesté vient de me réitérer, et c'est avec bien du regret que je ne puis reconnaître dignement tant de bontés. Je ne le puis que par les vœux les plus sincères et par les assurances que votre con-

tentement fait mon unique consolation et mon seul soulagement dans mes infirmités qui s'augmentent toujours et dont je n'ai aucun lieu d'espérer quelque changement. Je rends grâces à votre Majesté de la belle porcelaine qu'elle a eu la bonté de m'envoyer, et qui surpasse tout ce que j'ai vu jamais en ce genre.

Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU GENERAL FOUQUÉ.

à Brandebourg, ce 23 septembre 1771.

SIRE,

PERMETTEZ-moi de vous témoigner la part que je prends à votre heureux retour de la Silésie; souhaitant de tout mon cœur qu'il se soit terminé en parfaite santé et à la satisfaction de Votre Majesté. Je vous rends grâces, Sire, du fruit excellent qui m'est parvenu par l'ordre de Votre Majesté pendant son absence.

Je suis, etc.

L. M. Fouqué.

LETTRE DU ROI.

JE suis bien aise, mon cher ami, que les fruits vous aient été agréables. C'était à cette intention qu'ils vous ont été envoyés, et encore parce que

j'ai supposé que Brandebourg n'en fournirait pas beaucoup cette année. Je reviens de la Silésie, où j'ai trouvé beaucoup d'ouvrage achevé, mais où il reste cependant encore bien des choses à faire.

Vo re régiment commence à devenir beau, mais je ne vous en parle point, parce que dans l'état d'infirmité où vous vous trouvez, cela vous causerait des regrets qu'il faut vous épargner.

Adieu, mon cher ami; ménagez bien votre fanté. Aimez-moi toujours, et foyez persuadé que comme de tous vos amis je suis le plus ancien, j'en suis aussi le plus fidele.

F É D É R I C.

TELLE fut la vie de cet homme ! cette vie, semblable à un long jour d'été, fut partagée entre le calme et les orages ; bravant ceux-ci dans les plaines de Mars, ne trou-ant l'autre que dans le commerce d'un ami tendre, Fouqué remplit tous les devoirs de sa grande vocation, et sa retraite fut le soir d'une journée pénible, où l'épuisement de ses forces le condamna au repos.

Il avait consacré soixante-six ans au service de son roi dans les travaux de la guerre et de la paix lorsqu'il se retira du tumulte du grand monde, et se fixa à Brandebourg.

Il était prévôt du chapitre de cette ville ; et c'est dans le séjour respectable de la piété, dans cette retraite paisible que le roi avait préparée à son ami, que Fouqué fut chercher le repos, mais non

l'oisiveté peu faite pour son ame active. Satisfait de se voir à l'abri des troubles d'une vie agitée, l'amitié vint le consoler de la loi du repos, que lui imposaient les infirmités d'une vieillesse avancée et languissante.

C'est-là qu'il fit succéder entr'eux les travaux et les plaisirs, suivant la mesure des forces qui lui restaient encore. Accoutumé à une carrière glorieuse et active, et associé dès sa jeunesse aux soins et aux belles actions de Frédéric, il ne fut peut-être jamais plus grand, que lorsqu'il se soumit volontairement aux lois et aux privations de la caducité. Ne se démentant pas un instant, il supporta les maux qui l'avaient suivi dans sa retraite, avec ce même courage qui lui avait fait supporter tant de fois les maux et les périls de la guerre. Il conserva toute la force de son esprit. Privé successivement de ses organes ne pouvant plus même s'expliquer que par de faibles gestes, il désignait patiemment ses besoins.

Une petite maison champêtre, située dans une forêt voisine, était pendant les mois d'été sa plus douce retraite.

A table, il ne voyait que sa famille avec un petit nombre d'amis.

Il faisait cas des gens de mérite, et se montrait indifférent à l'avantage d'une haute naissance, lorsque rien n'accompagnait ce don de la fortune. Ses soirées étaient consacrées à la lecture, et le commencement aussi bien que la fin de chaque jour à la dévotion. Il ne négligea jamais le culte public, pas même quand il avait l'honneur d'être appelé à la table du roi.

Ces principes épurés, ces sentimens de religion qui élevaient Fouqué au-dessus de la foule des vils courtisans, lui méritèrent l'estime du philosophe couronné de Sans-Souci.

On aurait tort de considérer les actes publics de sa dévotion comme l'effet d'une dévotion d'habitude et non réfléchie, ou comme l'unique consolation qui lui restât dans sa vieillesse. Dès ses jeunes ans la religion fut son guide fidèle, et ennoblit sa double vocation de soldat et de politique.

La religion, à laquelle il avait constamment recours, lui donna cette fermeté inflexible, ce courage indomptable, cette franchise sublime, qui l'ont toujours caractérisé. C'est elle qui le rendait à la fois si sévère quand les devoirs de son état l'exigeaient, et si indulgent dans la vie privée. On le vit toujours pratiquer dans toute son étendue ce précepte de l'évangile : *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu.* Mais si la religion lui imposait des devoirs, elle lui accordait aussi les plus douces récompenses. Il lui dut cet empire qu'il garda toujours sur lui-même, cette paix profonde qui régnait dans son cœur, la patience dans les chagrins de la vie et dans les maux de la vieillesse, la résignation aux approches du trépas qui s'annonçait à lui par degrés, et au-delà de ce trépas, l'espoir assuré d'un printemps éternel, auquel il fut toujours se préparer en chrétien et en philosophe.

C'est de la même source que découlèrent ses actions privées, sur lesquelles sa modestie humble et pieuse étendit toujours un voile impénétrable.

Il détestait la vanité et toutes les petites intrigues de l'ostentation. Jamais il ne gagea les nouvellistes pour faire retentir ses louanges dans leurs feuille et publier les bienfaits ou l'amitié de Frédéric. Il ne se permettait pas même de divulguer la correspondance dont son roi l'honorait.

Fouqué reposa en silence sa tête chargée de lauriers sur les trophées qu'il avait lui-même érigés à sa gloire. Il suffisait à ce héros de connaître son prix et sa dignité, et il se sentait assez grand pour dédaigner tous les artifices de la fausse gloire et le néant des éloges mercenaires.

C'est ainsi que les bienfaits qu'il dispensait avec largesse étaient moins des aumônes dictées par la vanité que la distribution modeste de son superflu.

Pardonnez, ombre respectable, si je blesse peut-être cette belle qualité qui présidait à toutes vos actions, cette modestie qui leur donnait un nouveau prix, en dévoilant ici quelques traits d'une vie que j'eus le bonheur de contempler de si près. Ils n'acheveront pas le portrait de l'*ami des hommes* : ce ne sont que des fragmens, que de faibles esquisses, destinées à faire rougir & rentrer en lui-même le vil détracteur, qui se laissant entraîner par un esprit de vengeance particulière, osa distiller le venin de son cœur sur le monument de votre gloire.

Le roi dînant un jour chez le général Fouqué à Brandebourg, témoigna de l'humeur contre un de ses régimens, et menaça même d'en chasser le commandeur. Aucun des généraux présens n'osa le contredire; Fouqué seul en eut le courage.

“ Sire , dit-il , cet homme n'est pas connu de
 „ Votre Majesté, comme il mérite de l'être. Il a
 „ servi sous moi dans la dernière guerre , et je
 „ dois lui rendre le meilleur témoignage”. Le roi
 sentit toute la force d'une telle apologie ; et le
 colonel , au lieu d'être disgracié , obtint bientôt
 après un régiment. Peu de temps auparavant le
 même colonel , dégoûté du service , avait été sur
 le point de demander son congé. C'était un hom-
 me qui , à la bravoure personnelle près , avait peu
 de talens militaires et moins encore de fortune.
 “ N'en faites rien , lui écrivit le général Fouqué ;
 „ au contraire , exercez tous les jours votre régi-
 „ ment : le roi peut se passer de vous , mais où
 „ prendrez-vous du pain , si le roi ne vous en
 „ donne? ”

Un autre officier ayant été oublié dans un avan-
 cement , parce qu'il n'était pas gentilhomme , prit
 le parti de s'en plaindre au général Fouqué , et en
 reçut cette réponse : “ Vous méritez d'être ennobli ,
 „ et non d'être mis de côté pour n'être pas né de
 „ qualité. ” L'officier osa mettre cette réponse sous
 les yeux du roi , et le roi lui rendit justice.

Encore un exemple choisi d'entre mille , et qui
 prouve comment il exerçait la bienfaisance dans sa
 vie privée.

Monsieur Durant , pasteur de l'église française à
 Brandebourg , sollicitait chez le général Fouqué
 un emprunt de deux cents écus pour quelqu'un de
 son troupeau qui en avait besoin , et qui offrait les
 sûretés requises. “ Je ne prête point sur effets , ”
 fut toute la réponse du général ; et M. Durant se

retira fort peu édifié. Cependant Fouqué appela son secrétaire, s'informa de la situation de la personne en question, et s'étant convaincu qu'elle méritait son assistance, lui envoya comme un don la même somme qu'il avait refusé de prêter sur bonne hypothèque. *De quoi lui servirait cette somme, dit-il, s'il falait me la rendre un jour ?*

Une autre fois étant à table, il apprit qu'il y avait eu du feu chez la même personne, mais que l'incendie venait d'être heureusement éteint. Le général était d'un côté trop au fait des lois, et trop charitable de l'autre, pour ne pas s'informer sur le champ : *si cette personne ne serait pas mise à l'amende, et s'il n'y avait pas des frais à payer ?* Sans doute ; lui répondit-on. *Portez - lui donc d'abord vingt écus de ma part, pour qu'elle puisse satisfaire la justice.*

Peu de temps avant sa mort, une Altesse royale lui offrit une somme considérable, pour qu'il fit en sa faveur une cession de la prévôté de Brandebourg. M. de Fouqué sentait sa fin prochaine, et néanmoins il refusa une offre d'au moins quarante mille écus, qu'il aurait fait passer à ses héritiers. “ Cette prébende, dit-il dans sa lettre au prince, „ étant un bienfait de mon roi, m'est trop précieuse pour l'aliéner de mon vivant. Priez le roi „ qu'il vous en donne l'expectance : il ne vous la „ refusera pas, et je ne vous serai pas long-temps „ attendre. ”

C'est ainsi que pensait Fouqué sur le bord du tombeau, à l'âge de soixante-seize ans.

En 1773 le roi vint à Brandebourg, et dîna chez

son ancien général. L'état de faiblesse et d'infirmité dans lequel il le trouva , toucha sa grande ame. Il marqua le plus vif intérêt à ses maux , et se mettant à la place de son médecin , il lui proposa les remèdes fortifiants qu'il lui crut les plus convenables. En même temps il exhorta les valets du général à soigner leur bon maître avec la dernière exactitude. Il se rappela à cette occasion la belle action du fidèle Trautschke , qui avait sauvé la vie à son maître au péril de la sienne , l'appela la merveille de la Silésie , et promit de le récompenser.

Frédéric prévint bien , hélas ! qu'il embrassait alors son ami pour la dernière fois. Aussi ses adieux furent-ils des plus tristes. Il fallait les voir pour les sentir. . . . Nous n'en dirons pas davantage.

L'état de faiblesse et d'accablement du général augmentait toujours ; insensiblement ses facultés physiques cessèrent les unes après les autres. Cependant sa maladie n'était pas douloureuse , et son régime resta toujours le même. Il se faisait habiller dès le matin , s'occupait constamment , pensait au roi et parlait de ses bienfaits.

Ce fut dans cet état de langueur qu'il atteignit sa soixante et dix-septième année. Peu après il fit connaître qu'il sentait les avant-coureurs de la mort ; la manière dont il s'y prit pour cela , est trop remarquable , et caractérise trop bien le grand homme et le chrétien , pour être passée sous silence. La voici :

Il venait à son ordinaire d'assister un dimanche au culte public dans l'église française , et à l'issue de l'exercice , il choisit lui-même dans la nef la place où il voulait être inhumé.

Dès le lendemain matin il fit arranger son tombeau , et prit les mesures nécessaires pour prévenir les effets funestes qu'un jour son cadavre corrompu aurait pu causer.

Après avoir ainsi disposé le lieu de sa tombe, il songea à son cercueil. Un jour qu'il était d'une gaieté et d'une vivacité extraordinaires , qu'il avait mangé de très-bon appétit et qu'il se réjouissait de ce qu'on le trouvait si bien , il fit retirer ses valets dès qu'on eut desservi , et me chargea tout à coup de commander son cercueil. Cet ordre si lugubre , si inattendu , de la part d'un homme que j'osais aimer comme mon père , me terrassa. Il s'appela lui-même mes sens , entreprit de me convaincre que sa fin était prochaine , prit encore quelques arrangemens , et il fallut me soumettre à sa volonté.

Quand le cercueil fut prêt , je le fis poser de nuit dans un appartement écarté et lui en donnai avis à son réveil. A peine fut-il habillé , qu'il s'y fit conduire , envisagea le cercueil d'un œil calme en découvrant sa tête et ses cheveux blancs , s'assit dessus , et se fit lire un cantique allemand qui commence ainsi :

Das Grab ist da : hier ist mein Bette

Wo ich den Tod umarmen soll , u. f. w. ()*

Il me semble encore le voir , ce vieillard respectable , ce *chevalier sans peur et sans reproche* , il me semble le voir entouré de tous ceux qui compo-

(*) Voilà le sépulchre , voici le lit où je dois embrasser la mort.

faient sa maison et qui s'efforçaient vainement de lui cacher leurs larmes. Non, cette scène touchante ne s'effacera jamais de mon souvenir.

Après que le baron de Fouqué eut mis ordre à ses affaires, il renonça à tout pour se préparer à la mort.

Le 28 d'avril 1774, il s'affaiblit considérablement, et fut obligé de quitter la table où sa famille était rassemblée pour prendre quelque repos.

Le lendemain il demanda qu'on pût communier publiquement dans sa chambre, et participa avec toute sa famille et plusieurs membres de la colonie au sacrement de la sainte Cène. Après cette cérémonie religieuse, il bénit solennellement ses enfans et prit congé de tous les assistans.

Depuis ce moment il attendit tranquillement la mort qu'il avait tant de fois bravée dans les combats.

Le 2 de mai il s'éveilla à la pointe du jour, fit sa prière, se leva, changea de linge comme à son ordinaire et se recoucha aussi-tôt.

On allait commencer la lecture d'une prière lorsque le baron de Thonaiboutonne entra dans la chambre pour s'informer de la santé de son père et pour lui demander la permission de remplacer son lecteur ordinaire. M. de Fouqué le lui permit en lui ferrant tendrement la main; et après s'être couché sur le côté, il s'endormit pour toujours. Je me fers de cette expression usitée, parce que je n'en connais point de plus propre pour peindre le passage insensible de ce grand homme de la vie à la mort. Il n'eut pas à combattre le

effets

effets d'une longue agonie, et triompha sans peine de son dernier ennemi.

L'œil pénétrant de Frédéric prévoyait de loin chaque danger, mais son cœur rejetait l'idée de cette séparation; et je ne puis m'empêcher de regarder ceci comme un trait original et caractéristique de sa grande ame; il avait vu Fouqué mourant, et ne s'attendait pas à la nouvelle de sa mort.

Son grand génie s'était consolé d'avance de la perte du général, mais son ame sensible n'était point préparée à celle de l'ami. Aussi la nouvelle de cette mort affligea-t-elle vivement l'homme, tandis que le roi s'empressait à rendre la pompe funèbre du héros aussi brillante que sa carrière l'avait été, et à combler de bienfaits toute sa maison. Pendant long-temps il n'aimait à s'entretenir à table que de son cher Fouqué; et quiconque fait à quel point ce prince était constant dans ses affections, se persuadera aisément que le souvenir de son ami l'occupait jusqu'au tombeau.

Ainsi vécut, ainsi mourut Fouqué; ainsi reposent ses cendres ombragées des lauriers de Frédéric II et des siens, dans ce bosquet de palmiers, que mille témoins de sa vie héroïque et l'orpheline dont il fut le bienfaiteur et le père, ont planté autour de sa tombe.

La postérité la plus reculée s'arrêtera souvent avec plaisir pour contempler ce monument, et confirmera ce témoignage de la vérité même: *que Frédéric fut l'unique de tous les siècles, et que Fouqué fut digne de lui.*

De l'Ordre des Chevaliers de Bayard.

F R É D É R I C II étant encore prince royal, fonda à Rheinsberg ce fameux Panthéon, où il se consacrait avec ses favoris aux belles-lettres , à l'art militaire et à l'amitié. Là son génie s'acheminait à sa sublime destination , d'être inimitable. Non content de l'être comme monarque , héros , philosophe et politique , il aspirait à l'être sur-tout en qualité d'homme. Son cœur noble sentait au milieu des charmes de la société le prix de la vertu. Élevé lui-même par le sentiment de sa propre grandeur au-dessus de la basse jalousie et de l'envieuse rivalité , il savait honorer la mémoire des grands hommes qui avaient honoré eux-mêmes leurs belles actions par la droiture de leur ame ; et il les proposait au cercle de ses amis comme de dignes modèles.

Il accorda particulièrement cet honneur au preux chevalier *du Terrail*, nommé *Bayard*, dont le nom brille dans l'histoire de France. La bravoure , la droiture , la piété , c'étaient-là ses vertus principales , et ce furent elles qui lui acquirent le surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Il fit des prodiges de valeur. Ce fut de sa main et sur le champ de bataille que François I fut créé chevalier après la glorieuse victoire de Marignan. Il était l'ardent protecteur de la vertu , et sa vie privée abonde en traits admirables. En 1524 , à la retraite des Français , lorsqu'ils évacuèrent le duché de Milan , il reçut une blessure mortelle au passage de la Sessia ; et n'ayant plus la force de se soutenir sur son cheval ,

il donna ordre à un de ses gens de l'appuyer contre un arbre, le visage tourné en face de l'ennemi; là, fixant les yeux sur la garde de son épée, qu'il tint élevée au lieu de crucifix, il adressa une prière à Dieu, et dans cette attitude, si digne du caractère de ce héros chrétien, il attendit tranquillement la mort. Ses cendres reposent à Grenoble sa patrie, et sur la pierre qui le couvre sont gravés ces trois mots: *Ci-git Bayard*.

Frédéric honora la mémoire de ce preux chevalier, au point d'instituer un ordre, où il s'attachait à suivre scrupuleusement ses principes. Le bijou de l'ordre était une épée couchée sur une couronne de lauriers, avec cette devise: *sans peur et sans reproche*. Les chevaliers étaient au nombre de douze: savoir, le prince royal, les princes ses frères, les ducs Ferdinand de Brunswic et Guillaume de Bevern, quelques autres jeunes héros, et enfin le baron de Fouqué, grand-maître de l'ordre, lequel en cette qualité eut l'honneur de donner l'accolade au grand Frédéric, qui l'honorait comme un second Bayard.

Chacun des chevaliers, à sa réception dans l'ordre, prenait un nom particulier, tels que *le Chaste*, *le Gaillard*, *le Sobre*, etc. Frédéric porta celui de *Constant*. Outre les devoirs ordinaires de la chevalerie, un des objets principaux de cette brillante association, était de perfectionner l'art militaire, d'examiner plusieurs points importants de tactique, d'étudier les campagnes et les opérations des héros anciens et modernes, et d'amasser un trésor de connaissances et de problèmes militaires. M. de Fouqué

en fait mention dans une de ses lettres au duc de Bevern. Telle fut sans doute la source des *Réflexions sur la manière de faire la guerre aux Autrichiens*, que le roi communiqua en 1758 au général Fouqué; ainsi que des *Considérations sur les qualités militaires de Charles XII*, qu'il lui envoya en 1760.

Voilà tout ce qui est parvenu à ma connaissance de cet ordre militaire tombé trop tôt dans l'oubli. Quelques lettres que j'ai trouvées parmi les papiers du général, serviront à expliquer et à confirmer ce récit abrégé.

Si parmi mes lecteurs il s'en trouvait quelqu'un qui fût à même de me fournir de quoi compléter ces fragmens, il n'acquerrait pas moins de droit à ma reconnaissance qu'à celle du public, qui ne peut être indifférent à rien de ce qui rappelle la mémoire du sage couronné auquel Rome et la Grèce eussent élevé des temples.

Fait en la cité de Berlin, l'an de grâce 1745, le 3 de décembre.

A très-hault et très-puissant, très-preux et très-hardi chevalier le Chaste, grand-maître du très-noble et très-illustre ordre des chevaliers Bayards, sans peur et sans reproche.

Salut, contentement et liesse!

CE fut en la bonne ville de Crossen que nous reçûmes votre très-chère missive et à icelle adjointes de très-belles et magnifiques pancartes, par lesquelles

nous constituez et proclamez chevalier bachelier de vos ordres. Ce qui grand heur, honneur et lieffe nous fait.

Mais d'autant qu'en icelui temps, nous étions gissant en notre lit, assaillis par une maladie fort périlleuse et certes moult incommode, qu'on appelle petite vérole, (dont prions Dieu qu'il veuille préserver votre personne, et de tout mal qui peut avoir icelle dénomination) or donc à ces causes avons remis jusqu'à la fin de notre pérégrination et arrivement en la cité de Berlin, à répondre à votre courtoisie et gentillesse.

Maintenant donc, que nous nous trouvons parfaitement restitués en notre première santé, ni plus ni moins que si n'eussions point été alités, nous ne pouvons obmettre de vous remercier de votre dite courtoisie et bénévolence, vous promettant et donnant notre parole, que nous nous efforcerons de tout notre pouvoir, à nous montrer un bon, féal et loyal chevalier, en protégeant les gentilles et honnêtes dames de nos respectables ordres, et en menant les bandes de notre cher et bien-aimé frère le Constant à travers les harquebusades et canonnades, sans crainte d'être occis ou atteints par aucun coup ou meurtrissure quelconque.

Sur quoi nous prions Dieu, très-cher compagnon, qu'il vous ait en sa bonne et digne garde.

Le Gaillard, chevalier bachelier.

Le Duc Guillaume de B. L. Bevern à Fouqué.

Monsieur,

LE chevalier du carquois d'or vient par celle-ci s'acquitter de son devoir envers son illustre grand-maître à l'occasion du changement de l'année.

Son Excellence voudra être persuadée, que le chevalier en question, aussi bien que tous les autres membres de l'ordre, font des vœux continuels pour la conservation et la prospérité de sa personne; mais elle voudra néanmoins agréer qu'on lui donne par écrit, du moins annuellement, les marques de l'obéissance, fût-elle aussi au fond de la Croatie.

Juste ciel! qui aurait cru, il y a peut-être sept ou huit ans, que notre noble société dût être dissoute et dispersée en tant de climats? Le soussigné chevalier à été sur le point de s'acquitter de cette félicitation envers votre Excellence d'un bout de l'Europe et de Lisbonne même; en revanche il arriva dans le cours de cette année une certaine époque, où il y avait grande apparence de pouvoir la lui présenter verbalement et en personne à l'autre bout de cette partie du monde habité. Le secrétaire de la société, notre bon et honnête homme de Suisse, comptaient être de la partie; mais comme celui-ci est calviniste à brûler, et le premier issu d'une mère calviniste, le décret absolu s'y opposait. Ainsi fessons-le de Reichenbach, ancienne résidence hivernale de notre cher et digne président. On prie en attendant votre Excellence de ne vouloir pas moins être persuadée, qu'autant le soussigné qu'une partie de sa vieille

cour qui est ici des nôtres, de même qu'un vieux ami du moliniste Z... parlent, et pensent journellement de et à elle, souhaitant et languissant après son heureux retour. Ils se flattent et espèrent qu'elle les honorera en revanche aussi de son gracieux souvenir, étant l'un autant que l'autre avec l'estime, la considération et l'amitié la plus forte et la plus distinguée,

Monsieur,

de votre Excellence,

le très-humble et très-obéissant serviteur,
Guillaume Duc de B. L. Bevern,
 au nom de toute la louable société, en
 qualité de député perpétuel.

à Reichenbach, ce 10 décembre 1762.

Fouqué au Duc de B. L. Bevern.

Au preux et vaillant chevalier du carquois d'or, salut!

Monseigneur,

SANS autres protestations, comptez pour certain que depuis Brunn où, il y a près de trois ans, votre gracieuse missive me parvint, je n'ai ressenti de véritable joie qu'à la réception de celle dont vous venez de m'honorer. Charmant prince, quel rare homme êtes-vous! de vous ramentevoir depuis si long-temps de votre serviteur, quoique zélé et fidèle ami, exilé dans le fond de la Croatie, et banni de la société des honnêtes gens. Jugez donc, illustre et vaillant chevalier du carquois d'or, de la consolation que me donne le décochement de votre

flèche, plus flatteuse pour moi que ne fut celle de Jonathan à feu votre cousin David. En mon lieu je reconnais et bénis les décrets de la Providence de vous avoir garanti de l'expédition d'outremer dans ce pays d'auto-da-fé, qui vous aurait frustré des lauriers qu'avez si glorieusement recueillis dans votre voisinage. Vous ne sauriez croire, cher et digne chevalier, la part que je prends à tout ce qui vous touche; elle est entière, pleine de vérité, et part du fond de mon ame. Permettez, Monseigneur, que je salue cordialement ceux qui ont l'honneur d'être à votre suite, et dont vous faites mention, soit le secrétaire de l'ordre et l'ami clochepied de Z. . ., ou autres. Enjoignez de grâce et autorisez de notre part au premier, de recueillir de la succession de feu Kœnigsmarck nos problèmes militaires, à moins que celui-ci trop jaloux de monumens précieux ne les ait clos dans son cercueil. Or ça, vaillant chevalier, veuillent les destins vous faire jouir d'une santé durable et conserver sans malencontre l'égalité de votre belle humeur, pour la satisfaction principale de celui qui vous aime, honore et respecte autant que le fait, qui a l'honneur d'être,

Monseigneur,

de V. A. S.

le très-humble et très-obéissant serviteur,

L. M. Fouqué.

A Carlsbad en Croatie, le 3 janvier 1763.

P. S. Je me flatte que mon ban ne sera pas celui de l'ostracisme et me procurera bientôt la satisfaction de vous donner l'accolade.

R É F L E X I O N S

D U

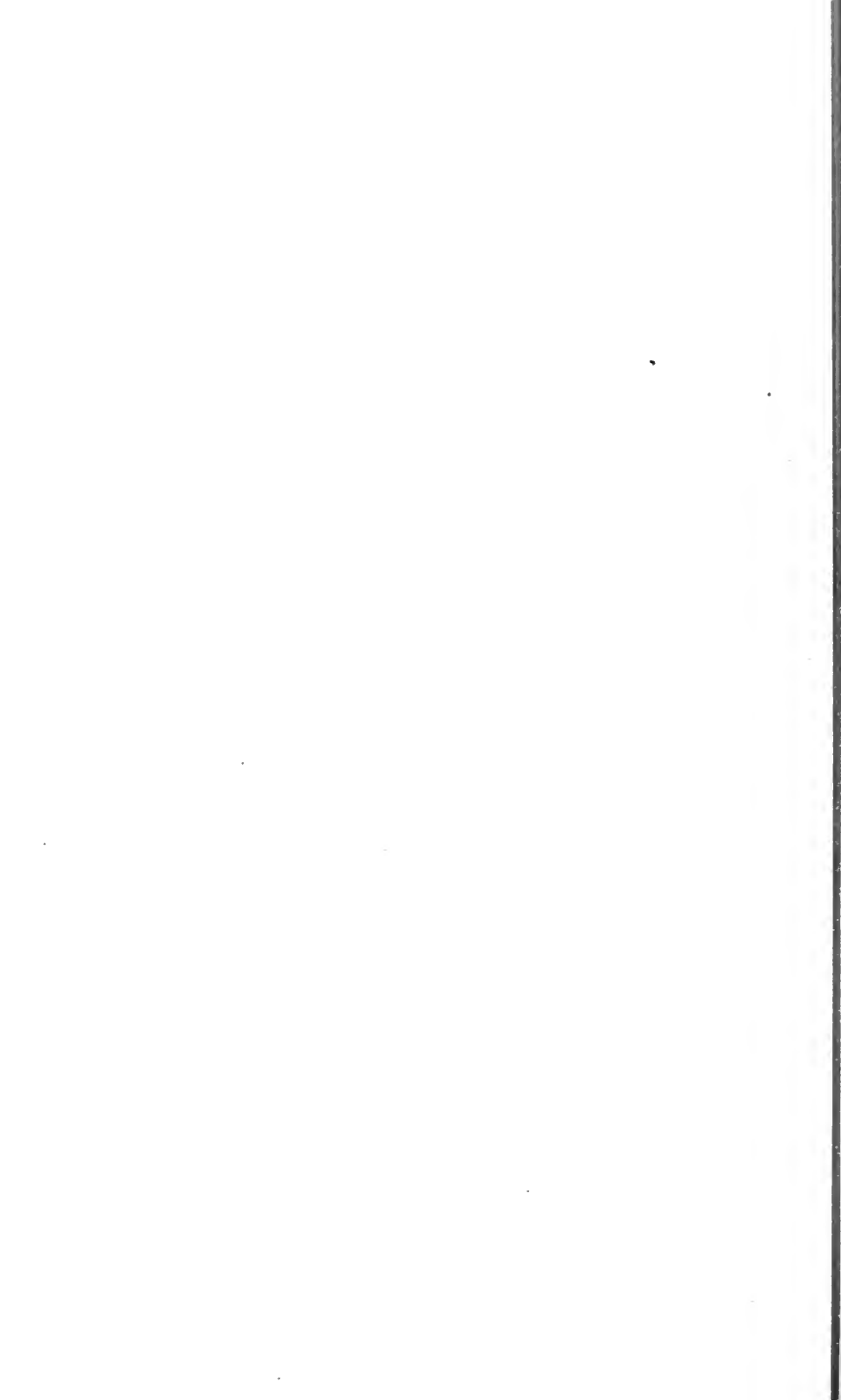
R O I D E P R U S S E

S U R L E

C A R A C T E R E E T L E S T A L E N S M I L I T A I R E S

D E

C H A R L E S X I I.



R É F L E X I O N S

D U

R O I D E P R U S S E

S U R L E

C A R A C T E R E E T L E S T A L E N S M I L I T A I R E S

D E

C H A R L E S X I I .

J'AI cherché , uniquement pour mon instruction , à me faire une idée juste du caractère et des talens militaires de *Charles XII*. Je ne le juge pas d'après les tableaux qu'en ont fait ses louangeurs ou ses critiques. Des témoins oculaires et des mémoires qui , selon l'avis de tous les auteurs , sont marqués au coin de la vérité , m'ont servi de règle. Il faut se méfier de toutes ces particularités , de toutes ces relations trop détaillées que nous trouvons souvent dans l'histoire. Parmi un grand nombre de fictions et de fatires , elles offrent bien peu de choses qui soient dignes de notre attention.

Dans la foule de ces têtes turbulentes que dévorait la passion de dominer , qui ont cherché à rendre les peuples heureux ou à les opprimer sous le joug de la servitude , celles-là seules méritent de fixer nos regards , dont l'esprit qui savait tout embrasser ,

et les vastes plans produisaient de grandes actions, qui par la force de leur génie créèrent de rien en quelque sorte les événemens, ou tirèrent le parti le plus avantageux de ceux qui se présentaient pour faire des changemens essentiels dans les relations politiques entre les peuples. Tel était le génie de *César*. Les services qu'il avait rendus à la république, ses grands défauts, ses vertus plus grandes encore, ses victoires heureuses, tout se réunissait pour l'élever sur le trône du monde. Dans des sphères plus ou moins resserrées, les *Gustave*, les *Turenne*, les *Eugène*, les *Marlbrough* étaient animés du même esprit. Quelques-uns de ces grands hommes conformèrent leurs opérations au dessein qu'ils voulaient suivre dans une campagne : d'autres lièrent tous leurs travaux, toutes les opérations de plusieurs campagnes au projet de la guerre qu'ils firent, et on découvre le but qu'ils cherchaient à atteindre, quand on suit avec attention leurs entreprises, dirigées par la prudence ou secondées par l'audace, et qui étaient souvent couronnées d'un succès brillant. C'est ainsi que se conduisit *Cromwell*, cet ambitieux assassin d'un roi, et *Richelieu*, ce prêtre adroit, qui par sa persévérance parvint à gouverner les grands du royaume avec le sceptre de fer du despotisme, à détruire presque tous les Protestans, et à humilier les monarques de l'Autriche, ennemis irréconciliables de la France. Mon projet n'est pas d'examiner de quel droit *César* renversa la république dont il était citoyen ; ce n'est pas ici le lieu de décider si le cardinal a, pendant son ministère, fait le bien ou le mal de la France, ni de mettre en question

s'il faudrait reprocher à *Turenne* d'avoir servi les Espagnols contre sa patrie. On ne parle ici que de la valeur réelle des grandes qualités, et nullement de l'emploi bon ou mauvais qu'on en a fait.

Les passions violentes de *Charles* furent, il est vrai, souvent obligées de céder aux calculs et aux mesures de la politique; mais ce roi n'en est pas moins une de ces apparitions singulières qui ont excité la crainte et l'étonnement de l'Europe. La grandeur et l'éclat de ses actions surpassent l'attente du guerrier le plus ardent et le plus déterminé. Roi d'une nation valeureuse, arbitre du Nord, ses malheurs sont extrêmes. Obligé de chercher un asile chez des barbares dont il finit par être le prisonnier, il mérite d'être observé sous ces deux points de vue, et la recherche des causes de son bonheur et de ses malheurs ne peut être indifférente aux élèves de Mars.

Mon intention n'est pas de diminuer le mérite de ce héros, je ne veux que l'observer de plus près pour déterminer avec exactitude en quoi on doit l'imiter, et en quel cas on ne peut le proposer comme modèle.

Il serait aussi ridicule de se représenter un homme parvenu à la connaissance parfaite d'une science quelconque, que de prétendre que le feu étanche la soif et que l'eau rassasie. Dire à un héros qu'il a commis une faute, c'est lui rappeler qu'il est homme. Vous, rois, généraux, ministres, auteurs, en un mot, vous tous qui paraissez sur la scène du monde, vous êtes obligés de vous soumettre aux jugemens de vos contemporains et aux arrêts de la féroce postérité.

La lime de la critique ne s'attache qu'aux bons auteurs. Les mauvais n'en valent pas la peine. Il en est ainsi des autres chemins qui mènent au temple de la gloire. On laisse passer sans y faire attention le commun des mortels, mais le regard pénétrant fixe le nombre de ceux qui avec des talens rares ouvrent des routes nouvelles.

Charles XII est excusable sous plusieurs considérations, de n'avoir pas réuni toutes les perfections de l'art de la guerre. Cet art difficile ne nous est pas inné. Quand même la nature nous aurait pourvus d'un génie éminent, une étude profonde et une longue expérience ne nous font pas moins nécessaires pour perfectionner des dispositions heureuses. Il faut commencer sa carrière sous les yeux d'un grand capitaine, ou apprendre les principes du métier à ses risques et dépens, et après avoir reçu bien des leçons. On ne peut se tromper en ne supposant point toute la capacité d'un général dans un jeune homme devenu roi à l'âge de 16 ans.

Charles XII vit pour la première fois l'ennemi, lorsqu'aussi pour la première fois il se trouva à la tête de ses troupes.

Je remarque à cette occasion que tous ceux qui ont commandé des armées dans leur première jeunesse, ont cru que pour gagner des batailles il ne fallait que du courage et de la témérité.

Pyrrhus, le grand *Condé*, et notre héros en font des exemples; mais depuis que par la découverte de la poudre le système de se détruire a changé, l'art de la guerre a aussi changé de face. La force du corps, la première qualité d'un héros de l'antiquité,

est à présent comptée pour rien. La ruse bat la force, et l'art la valeur. La tête du général a plus d'influence sur les suites heureuses ou malheureuses d'une campagne, que n'en ont les bras de ses combattans. La prudence prépare et désigne la route que le courage doit suivre; l'audace doit diriger l'exécution, et l'habileté, non le bonheur, nous acquiert le suffrage des connaisseurs. Nos jeunes militaires peuvent apprendre la théorie de cette science difficile, par l'étude de quelques ouvrages classiques, et se former par la fréquentation des hommes expérimentés. Ces ressources manquèrent au roi de Suède. Soit pour l'amuser, soit aussi pour lui donner le goût de la langue latine qu'il haïssait, on lui fit traduire le roman ingénieux de *Quint-Curce*, et il est possible que ce livre ait éveillé en lui le désir d'imiter *Alexandre*; mais il ne pouvait pas lui fournir des règles qui appartiennent à un art militaire plus récent. En général *Charles* ne devait rien à l'art, mais tout à la nature. Son génie ne brillait pas par des connaissances acquises, mais son ame portait l'empreinte de la plus grande audace, d'une fermeté inébranlable, et elle était capable des plus grandes résolutions; la gloire était l'idole à laquelle il sacrifiait tout. Ses actions en détail gagnent quand on les examine de près, en proportion de ce que ses plans perdent. La fermeté qu'il opposait au malheur, son activité infatigable dans toutes ses entreprises et un courage héroïque qui ne connaissait aucun danger, sont certainement les traits caractéristiques de ce roi extraordinaire.

Destiné par la nature à devenir un héros, ce jeune

prince suivait le penchant irrésistible qui l'entraînait , au moment que la cupidité de ses voisins le provoqua à faire la guerre. Son caractère jusqu'alors méconnu se développa tout à coup. Mais il est temps de suivre le héros dans ses différentes expéditions. Je borne toutefois mes remarques à ses neuf premières campagnes , qui ouvrent un vaste champ à mes observations.

Le roi de Danemarc faisait la guerre au duc de Holstein qui avait épousé la sœur de *Charles*. *Charles* fit passer 8000 hommes en Poméranie au lieu de les envoyer dans le Holstein, où ils n'auraient fait qu'aider à consommer la ruine du pays qu'il voulait sauver ; il aborda lui-même en Séeland avec la flotte , chassa les troupes ennemies qui gardaient la côte , assiégea Copenhague , la capitale de son ennemi , et en moins de six semaines , il força le roi de Danemarc à une paix très-avantageuse pour le duc de Holstein.

Ce plan et son exécution sont également admirables. *Charles* s'élevait dans ce coup d'essai jusqu'à *Scipion* qui transporta la guerre en Afrique , pour forcer les Carthaginois à rappeler *Hannibal* de l'Italie. De Séeland je suis ce jeune héros en Livonie où ses troupes se rendent avec une vitesse incroyable , et le *veni , vidi , vici* de *César* convient parfaitement à toute cette campagne. L'enthousiasme qui animait le roi dans ces entreprises , passe dans nos âmes , au récit de la victoire mémorable qu'il remporta.

La conduite de *Charles* fut sage et audacieuse , nullement téméraire. Il fallait secourir la ville de Narva que le Czar assiégeait en personne. Il était donc

donc obligé d'attaquer et de battre les Russes. Leur armée était nombreuse ; mais ce n'était qu'un essaim de barbares mal armés , sans discipline , et mal commandés. Les Suédois pouvaient donc s'attendre qu'ils auraient sur les Moscovites le même avantage que les Espagnols avaient obtenu sur les peuples sauvages de l'Amérique ; le succès répondit parfaitement à leur attente , et l'Europe apprit avec étonnement que 8000 Suédois avaient battu et dispersé 80,000 Russes. J'accompagne le héros de ce triomphe à une nouvelle victoire sur le bord de la Duina , seule occasion où il employa la ruse , dont il fut se servir en maître. Les Saxons étaient sur le bord opposé de la rivière. *Charles* les trompa par un stratagème dont il est l'inventeur , en se servant d'une épaisse fumée de paille mouillée qui masquait ses mouvemens , et à la faveur de laquelle , et d'une canonnade sans relâche , il fit passer la rivière à ses troupes , avant que le vieux général *Heinau* qui commandait les Saxons , eût le temps de se douter d'une pareille entreprise. A peine les Suédois furent-ils de l'autre côté de l'eau , qu'ils se mirent en bataille , prêts à tomber sur l'ennemi. La cavalerie fit quelques attaques , l'infanterie quelques décharges , et les Saxons se dispersèrent et prirent la fuite.

Quelle superbe conduite au passage d'une rivière ! quelle présence d'esprit , quelle activité *Charles* ne montra-t-il pas en mettant ses troupes en bataille à mesure et à l'instant qu'elles prirent terre ; enfin quelle bravoure de décider le combat aussi vite et avec tant d'honneur ! Des mesures prises et exécutées de cette façon méritent l'éloge de tous les siècles

et de toutes les nations. Mais il est inconcevable qu'il faut chercher les coups de maître de *Charles* dans ses premières campagnes. La fortune l'aurait-elle gâté par ses faveurs non interrompues, ou peut-être aurait-il cru que celui à qui rien ne pouvait résister, n'avait besoin d'aucun art, ou son courage aussi admirable qu'étonnant l'aurait-il séduit au point d'avoir le défaut de ces guerriers qui ne sont que téméraires ?

Jusqu'à présent *Charles* avait tourné ses armes contre l'ennemi qu'il était obligé de combattre pour sa propre conservation. Mais après la bataille de la Duina nous perdons le fil qui le conduisait. Nous voyons un grand nombre d'entreprises sans liaison et sans dessein, quoique entremêlées d'actions éclatantes, mais qui ne contribuèrent en rien à le mener au grand but qu'il devait raisonnablement se proposer dans cette guerre.

Le czar était sans contredit le plus puissant et le plus dangereux ennemi de la Suède. Le héros n'aurait-il pas dû se retourner vers lui immédiatement après la défaite des Saxons ? les débris de l'armée battue à Narva n'étaient pas encore réunis. *Pierre I* avait rassemblé à la hâte 30 ou 40,000 hommes de nouvelles troupes, qui ne valaient pas mieux que les 80,000 que *Charles* avait défarmées. Il devait donc l'attaquer de nouveau et avec vigueur, le chasser de l'Ingrie, ne pas lui laisser le temps de se reconnaître, et profiter de cette situation pour le forcer à faire la paix.

Le roi *Auguste* récemment élu, sans l'avoir été unanimement, se trouvait sur un trône chancelant.

S'il perdait le secours de la Russie, il en tombait, ou *Charles* pouvait le détrôner quand cela lui plaisait, en supposant que cet événement fût d'un avantage réel pour la Suède. Mais au lieu de prendre ce sage parti, il semble que le roi oublia le czar et les Russes aux abois, pour donner la chasse à je ne fais quel magnat polonais du parti contraire. Le soin d'une vengeance particulière lui fit négliger des avantages réels et perdre de vue l'objet principal. Après s'être emparé de la Lithuanie, son armée entra en Pologne, semblable à un torrent qui déborde, et inonda tout le royaume. Le roi était tantôt à Varsovie, tantôt à Cracovie, à Lublin ou à Lemberg. Ses troupes s'étendirent dans la Prusse polonaise, reparurent à Varsovie, détrônèrent le roi *Auguste*, et le poursuivirent en Saxe pour y prendre des quartiers d'hiver tranquilles.

Il faut se rappeler que ces campagnes que je ne fais que parcourir, occupèrent *Charles* pendant plusieurs années. Je m'y arrête un moment pour examiner sa conduite; remarquons en passant, dans l'intervalle de ses marches et contre-marches, la bataille gagnée à Clifons, victoire qu'il dut à une habile manœuvre par laquelle il prit les Saxons en flanc.

La méthode que *Charles* suivit dans la guerre en Pologne, était très-certainement défectueuse. Il est aisé de conquérir la Pologne, qui est un pays ouvert par-tout, sans places fortes; mais la conservation en est, comme le remarque bien le comte de Saxe, très-précaire: plus la conquête en est aisée, plus il est difficile de s'y établir et de s'y maintenir. La

méthode qu'il propose paraît lente sans doute ; mais c'est la seule qu'on peut suivre si on veut agir avec fureté. Le roi de Suède était beaucoup trop prompt pour faire des réflexions profondes sur la nature du pays dans lequel il faisait la guerre, et sur la disposition convenable de ses opérations militaires. S'il s'était premièrement établi dans la Prusse polonoise, en s'assurant pas à pas de la Vistule et du Bog, en établissant des places d'armes retranchées aux confluens ou en d'autres endroits qui en étaient susceptibles, s'il avait agi de même sur les autres rivières qui parcourent la Pologne, il se serait procuré des points de ralliement ; il aurait gardé le pays conquis, et les places occupées l'auraient mis en état de lever des contributions et d'établir des magasins pour l'armée. Par cette conduite la guerre devenait plus régulière, et il mettait fin aux courses des Russes et des Saxons. Les postes bien fortifiés auraient forcé ses ennemis, pour effectuer quelque chose contre lui, d'entreprendre des sièges éloignés où il était très-difficile de transporter le canon nécessaire, par les mauvais chemins de ce pays-là. Sa situation ne pouvait jamais devenir désespérée en cas de malheur ; il avait ses derrières libres, et par ses postes il gagnait du temps pour réparer une perte et retarder un ennemi victorieux. Par une conduite contraire que *Charles* préféra, il n'était maître que du pays occupé par ses troupes. Ses campagnes étaient des marches continuelles, et le moindre accident malheureux le mettait en danger de perdre ses conquêtes. Il était forcé de livrer des combats sans nombre, et ne gagnait par la victoire

la plus glorieuse, que la possession incertaine de provinces d'où il avait long-temps auparavant chassé l'ennemi.

Nous approchons insensiblement de l'époque où la fortune commence à se déclarer contre notre héros. Mon intention est d'être encore plus circonspect que je ne l'ai été en jugeant les événemens qui eurent une fin si malheureuse.

On ne doit pas décider de la bonté d'un plan, par l'issue de l'entreprise, et qu'on se garde bien de mettre les malheurs qui arrivent dans l'exécution sur le compte du manque de précaution. Ils peuvent provenir des causes invisibles que la foule appelle une fatalité aveugle, qui, malgré leur grande influence sur le sort des humains, échappent par leur obscurité et leur complication à l'esprit d'observation le plus profond et le plus philosophique.

On ne peut en aucune manière accuser le roi de Suède d'avoir été lui-même la cause de tous les accidens malheureux qui lui arrivèrent.

Le bonheur qui avait fécondé toutes ses entreprises pendant la guerre en Pologne, ne lui permettait pas de remarquer qu'il s'écartait souvent des règles de l'art, et comme il n'avait point été puni de ses fautes, il ne connaissait pas le danger auquel elles l'avaient exposé. Ce bonheur constant le rendit trop confiant; il ne se douta pas même qu'il fallait changer de mesures. Quant à ses entreprises dans le duché de Smolensko et en Ukraine, il paraît qu'on peut l'accuser de n'avoir pas pris la moindre précaution. En supposant qu'il eût détrôné le czar à Moscou, l'exécution de son plan ne lui eût fait aucun honneur.

puisque la réussite n'eût pas été l'ouvrage de sa prudence, mais l'effet du hasard. La subsistance des troupes exigeant le premier soin du général, on a comparé les armées à un édifice dont la base est l'estomac. La négligence du roi sur ce point essentiel est ce qui a le plus contribué à ses malheurs et à la diminution de sa gloire. Et quel éloge mérite un général auquel il faut, pour vaincre, des troupes qui n'ont pas besoin de nourriture, qui sont infatigables et immortelles. On impute à *Charles XII* d'avoir trop légèrement compté sur les promesses de *Mazeppa*, mais le Cosaque ne le trahissait pas; au contraire, *Mazeppa* fut trahi lui-même par le concours fortuit de circonstances malheureuses qu'il ne pouvait ni prévoir ni détourner. Au reste des ames de la force de celle de *Charles* sont incapables de défiance, et ne deviennent soupçonneuses qu'après des expériences réitérées de la méchanceté et de l'ingratitude des hommes. Mais je reviens à l'examen du plan et des opérations que *Charles* comptait exécuter dans cette campagne. Il est vrai que je ne puis pas dire avec le *Corrège* : *Et moi aussi je suis peintre !* je hasarde cependant de proposer mes idées aux connaisseurs.

Afin de réparer sa faute d'avoir si long-temps négligé le czar, il me paraît que le roi aurait dû choisir le moyen le plus sûr pour attérer son puissant adversaire, en pénétrant dans la Russie par la route la plus facile. Ce n'était certainement pas celle de Smolensko ni de l'Ukraine : sur toutes les deux il avait des marais impraticables, des déserts immenses, et de grandes rivières à passer avant

d'entrer dans un pays à moitié inculte, et de pouvoir arriver enfin à Moscou. En prenant un de ces deux chemins, *Charles* se privait de tous les secours qu'il aurait pu recevoir de la Pologne ou de la Suède; plus il avançait dans la Russie, plus il se trouvait séparé de son royaume. Une telle entreprise demandait plus d'une campagne. D'où voulait-il tirer des vivres? par quel chemin recevoir ses recrues? de quel trou moscovite ou cosaque pouvait-il faire un entrepôt? Où prendre des armes et l'habillement qui sont continuellement à renouveler dans une armée, et une quantité d'autres choses de moindre valeur, dont on ne peut absolument se passer? Tant de difficultés insurmontables auraient dû lui faire prévoir que les Suédois étaient nécessairement exposés à périr de fatigue et de misère, et qu'ils devaient diminuer et fondre par leurs victoires même. Si l'aspect du succès était aussi triste, combien l'idée des malheurs possibles ne devait-elle pas être terrible? une perte, aisée à réparer dans une autre situation, devient une catastrophe décisive pour une armée abandonnée au hasard dans un pays désert, sans places fortes et par conséquent sans retraite. Au lieu de s'exposer témérairement à tant de difficultés, de braver tant d'obstacles, il se présentait un plan beaucoup plus naturel, qui pouvait être conçu et exécuté sans effort. Il fallait aller droit à Pétersbourg par la Livonie et l'Ingrie. La flotte suédoise et les transports nécessaires auraient pu suivre l'armée par le golfe de Finlande et la pourvoir de vivres. Les recrues et autres choses nécessaires auraient pu être à bord, ou amenées par la Finlande. Le roi couvrait.

ses meilleures provinces, et ne s'éloignait point de ses frontières. Les succès eussent été plus brillans, et les plus grandes adversités ne mettaient pas le roi dans une situation désespérée. S'il s'emparait de Pétersbourg, il détruisait le nouvel établissement du czar ; la Russie perdait l'Europe de vue, et le seul lien qui attachait cet empire avec la partie du monde que nous habitons, était rompu. Ce grand coup fait, il était le maître de profiter de ses avantages et d'aller plus loin, quoique je ne vois pas qu'il fût essentiel de signer la paix à Moscou. Qu'il me soit permis pour ma propre instruction de comparer la conduite du roi de Suède, pendant ces deux campagnes, aux règles que de grands maîtres dans l'art militaire nous ont données. Ces règles exigent qu'un général n'aventure jamais son armée, et n'avance point des corps qu'ils ne soient suffisamment soutenus. *Charles* s'enfonça jusques dans le duché de Smolensko sans penser à conserver la communication avec la Pologne. Nos maîtres nous prescrivent d'établir une ligne de communication défendue, et de la couvrir par l'armée pour avoir les derrières libres et mettre nos magasins en sûreté. Les Suédois se trouvèrent près de la ville de Smolensko, n'ayant de vivres que pour quinze jours. Ils chassèrent les Russes devant eux, battirent leur arrière-garde, et les poursuivirent au hasard, sans savoir au juste où l'ennemi fuyait les conduisait.

On ne connaît d'autre précaution que le roi ait prise pour la subsistance de son armée, que celle d'avoir ordonné au général Lœwenhaupt de le suivre avec un convoi considérable. Il n'aurait donc pas

dû laisser ce convoi, dont l'armée ne pouvait se passer, si loin derrière lui, ni se mettre en marche pour se rendre vers l'Ukraine avant son arrivée; car plus il s'en éloignait, plus il l'exposait à être défait par l'ennemi; il aurait dû plutôt ramener ses troupes en Lithuanie; au contraire il poussait toujours en avant et accélérât par-là la perte de l'armée.

A cette conduite opposée à toutes les règles de l'art, qui seule aurait pu tout perdre, se joignirent des malheurs qu'on peut mettre sur le compte de la fatalité. Le czar attaqua trois fois Lœwenhaupt, et le força enfin à détruire une grande partie de son convoi. Le roi de Suède ignorait donc et les vues, et les mouvemens des Russes. Si c'était négligence de sa part, il devait avoir de grands reproches à se faire, mais si des obstacles invincibles en étaient la cause, il faut bien mettre encore une fois ce désastre sur le compte d'une fatalité inévitable.

Quand on fait la guerre dans un pays à moitié barbare et presque désert, on est obligé, pour s'y maintenir, de construire des places fortes. Ce sont en quelque façon de nouvelles créations. Les troupes doivent aider à faire des routes et des digues, à construire des ponts, à élever des redoutes selon que tout cela devient nécessaire. Mais une méthode si lente ne convenait pas au caractère impétueux et à l'esprit inquiet du roi. On a raison de remarquer qu'il est incomparable là où l'exécution dépend de la valeur et de la promptitude; mais qu'il n'est plus le même dans les occasions qui exigent des mesures réglées ou des plans que le temps et la patience doivent faire mûrir.

Ces considérations prouvent combien il est nécessaire qu'un guerrier soit le maître de ses passions, et qu'il est très-difficile de réunir en une seule personne tous les talens d'un grand général. Je passe sous silence la bataille de Holofzin, ainsi que bien d'autres affaires de cette campagne, parce qu'elles étaient aussi inutiles à l'objet de la guerre, qu'elles furent funestes pour ceux qui en devinrent les tristes victimes. En général *Charles* prodiguait le sang des hommes. Il y a sans contredit des occasions où il est nécessaire de se battre, quand on peut plus gagner que perdre, quand l'ennemi montre de la négligence ou dans ses camps ou dans ses marches, ou quand on peut par un coup décisif le forcer à faire la paix; mais beaucoup de généraux ne se battent si souvent, que parce qu'ils ne savent pas se tirer autrement d'affaire. Aussi on ne leur en fait pas un mérite, et l'on regarde cette conduite comme un défaut de génie.

Nous approchons enfin de la bataille décisive de Pultava. Les fautes des grands hommes font de fortes leçons pour ceux qui possèdent de moindres talens, et il y a peu de généraux en Europe à qui le sort de *Charles* ne puisse apprendre à être sages, prudents et circonspects.

Le maréchal de *Keith* qui a commandé en Ukraine comme général russe, et qui a vu et examiné Pultava, m'a assuré que les fortifications de cette place n'avaient été que de terre, entourées d'un mauvais fossé. Il était persuadé que les Suédois auraient pu à leur arrivée l'enlever d'emblée sans d'autres préparatifs, si le roi n'eût pas à dessein

fait prolonger le siège , afin d'attirer le czar pour le battre.

Il est sûr que les Suédois ne montrèrent pas alors la même ardeur et l'impétuosité qu'on leur connaissait ; il faut aussi convenir qu'ils ne donnèrent un assaut qu'après que *Menzikof* eût jeté du secours dans la ville ; et qu'il se fût campé près d'elle sur le bord de la rivière de Worskla. Mais le czar avait à Pultava un magasin considérable. Les Suédois qui manquaient de tout n'auraient-ils pas dû , dès que cela leur fût possible , s'emparer de ce magasin pour l'enlever aux Russes et se procurer l'abondance tout d'un coup. *Charles XII* avait sans doute les plus fortes raisons de pousser le siège avec vigueur , et il aurait dû mettre tout en usage pour se rendre maître de cette bicoque avant l'arrivée du secours. Sans compter les cosaques ambulans de *Mazeppa* qui le jour de la bataille furent plus nuisibles qu'utiles , le roi n'avait en tout que dix-huit mille Suédois. Comment est-il possible qu'il s'avisât d'entreprendre un siège avec si peu de troupes , et de livrer en même temps une bataille ? A l'approche de l'ennemi il fallait , ou lever le siège , ou laisser un corps considérable dans la tranchée ; l'un était honteux , et l'autre diminuait considérablement le nombre de ses combattans. Cette entreprise , qui était tout à fait contraire à l'intérêt des Suédois , donnait beau jeu au czar , et semble indigne de notre héros. A peine aurait-on pu l'attendre d'un général qui n'avait jamais fait la guerre avec réflexion. Sans chercher à découvrir des ruses où il n'y en avait point , sans attribuer au

roi des vues que peut-être il n'avait jamais eues, il faut nous rappeler plutôt, que très-souvent il n'était pas instruit des marches de son ennemi. Il est à présumer qu'il n'était point informé de la marche de *Menzikof* ni de l'approche du czar, et que par conséquent il ne trouvait pas nécessaire de forcer le siège, parce qu'il s'imaginait que Pultava ne se rendrait pas moins. Qu'on se rappelle encore que *Charles* fit toujours la guerre en rase campagne, qu'il n'entendait rien aux sièges, et qu'il n'avait pas eu occasion d'en acquérir l'expérience. Quand de plus on considère que les Suédois restèrent trois mois devant *Thorn*, dont les ouvrages, pour le dire en passant, ne valaient pas mieux que ceux de Pultava, alors on peut prononcer avec justesse sur leur habileté en fait de sièges.

Quand *Mons*, *Tournai*, et les ouvrages des *Côhorn* et des *Vauban*, arrêtent à peine trois semaines les armes françaises, et qu'au contraire *Thorn* et *Pultava* occupent les Suédois pendant plusieurs mois, ne peut-on pas en conclure que ces derniers n'entendent point l'art de prendre des places ? aucune ville ne leur résista lorsqu'il fut possible de l'enlever d'emblée à la pointe de l'épée ; la moindre bicoque les arrêta quand il fallait conduire des tranchées. Si ces preuves ne sont pas assez fortes, je demande encore : *Charles* vif et impétueux, comme il l'était, n'aurait-il pas assiégé et pris *Dantzic* pour faire sentir à cette ville tout le poids de sa colère, à cause d'une offense qu'il en avait reçue ? se serait-il contenté d'une somme d'argent ? s'il n'avait pas regardé un siège comme une entreprise au-dessus des ses forces ?

Mais retournons à l'objet principal de ce traité. Pultava était assiégé et le czar approchait avec son armée ; *Charles* était encore le maître de choisir un poste pour y attendre son rival. Il pouvait le prendre sur le bord de la Worskla, en disputer le passage au czar, ou l'attaquer immédiatement après. La situation des Suédois demandait une prompte résolution. Il fallait ou tomber sur les Russes, dès qu'ils arrivèrent, ou abandonner tout à fait le projet de les attaquer. C'était une faute irréparable de laisser au czar le choix du poste et le temps nécessaire pour se mettre en état de défense. Il avait déjà l'avantage du nombre, *ce n'était pas peu* ; on lui cédait encore l'avantage du terrain et de l'art, *c'était trop*.

Peu de jours avant l'arrivée du czar, le roi fut blessé en visitant la tranchée, le plus grand blâme tombe par conséquent sur ses généraux. Il paraît cependant que sitôt qu'il fut décidé à donner la bataille, il aurait dû abandonner la tranchée pour être en état d'attaquer l'ennemi avec plus de vigueur. S'il gagnait la bataille, Pultava se rendait de soi-même, en la perdant il était également obligé de lever le siège.

Tant de fautes réunies annonçaient l'issue malheureuse de la bataille que l'on voyait journellement approcher.

Il semble que le fort ait tout arrangé d'avance au désavantage des Suédois et par là préparait leur perte. La blessure du roi qui l'empêchait de conduire lui-même ses troupes comme à l'ordinaire, et la négligence des généraux qui par leurs mauvaises dispositions firent assez connaître qu'ils n'avaient

pas reconnu la position de l'ennemi, ou du moins qu'ils n'en avaient que de fausses notions, contribuèrent beaucoup à cette catastrophe remarquable. On fit aussi attaquer par la cavalerie, tandis que c'était l'affaire de l'infanterie et d'une artillerie bien dirigée.

Le poste des Russes était très-avantageux par sa situation et devint encore plus fort par leurs redoutes. Une partie de leur front pouvait seule être attaquée, et la petite plaine où il était possible de former l'attaque était flanquée par le feu croisé de trois rangs de redoutes; une aile de l'armée russe était couverte par un abatis, derrière lequel il y avait un retranchement, et l'autre était défendue par un marais impraticable. Le maréchal de Keith qui a lui-même examiné ce terrain si fameux, soutenait : que même avec une armée de cent mille hommes, *Charles* n'aurait pu vaincre le czar dans ce poste, parce que les différentes difficultés qu'on avait à surmonter l'une après l'autre devaient coûter infiniment de monde; on fait que les troupes les plus braves perdent à la fin le courage quand, à une attaque longue et meurtrière, on leur oppose des difficultés sans fin et toujours renouvelées.

Je ne connais pas les raisons pour lesquelles les Suédois, dans une situation aussi critique que celle dans laquelle ils se trouvèrent, hasardèrent une entreprise aussi dangereuse. Si la nécessité les y forçait, c'était déjà une grande faute de s'être mis dans le cas de risquer une bataille malgré eux et dans les circonstances les plus défavorables.

Tout ce qu'on devait avoir prévu arriva. Une

armée considérablement diminuée par les travaux , la misère et même par les victoires , fut menée à la boucherie ; le général Creutz qui par un détour devait prendre les Russes au flanc , s'égara dans les forêts et ne parut pas du tout.

Ainsi douze mille Suédois attaquèrent un poste défendu par quatre-vingt mille Moscovites , qui n'étaient plus cet essaim de barbares que *Charles* avait dispersés à Narva ; il était métamorphosé en soldats bien armés , bien postés , commandés par d'habiles généraux étrangers , derrière de bons retranchemens et soutenus par le feu d'une artillerie redoutable. Les Suédois menèrent leur cavalerie contre ces batteries , et comme de raison elle fut forcée de se retirer , malgré toute sa valeur. Déjà l'infanterie avançait , et quoiqu'elle fût reçue par le feu le plus terrible des redoutes , elle s'empara des deux premières. Mais les Russes attaquèrent les bataillons suédois en front , en flanc et à dos , les repoussèrent plusieurs fois et les forcèrent d'abandonner le champ de bataille. Le désordre se mit alors dans l'armée ; le roi étant blessé n'était pas en état de la rallier , et il ne se trouva personne qui eût pu réunir les fuyards assez à temps , parce que ses meilleurs généraux avaient été faits prisonniers du commencement de la bataille. L'armée fut bientôt en désordre ; la fuite devint générale ; et comme les Suédois n'avaient aucune place qui couvrît les derrières de leur armée , ce fut leur faute si ces troupes , qui s'étaient enfilés jusques sur le bord du Boristhène , furent obligés de se rendre à discrétion au vainqueur.

Un auteur de beauconp d'esprit, mais qui probablement a appris l'art militaire dans *Homère* et *Virgile*, croit que le roi de Suède aurait dû se mettre à la tête des fuyards que le général *Læwenhaupt* avait rassemblés sur le bord du Boristhène, et prétend que la fièvre que sa blessure lui donnait, qui, comme il le dit, à la vérité ne devait pas ranimer le courage, fut la cause qu'il négligea le seul moyen qu'il eût, selon lui, pour réparer sa perte.

Pareille résolution eût peut-être été convenable dans le temps qu'on se battait avec le glaive et la massue. Mais après une bataille, l'infanterie manque toujours de poudre. Les munitions des Suédois étaient au bagage que l'ennemi avait déjà pris. Ainsi si *Charles* eût fait la folie de se mettre encore à la tête de ces fuyards qui étaient sans poudre et sans pain (deux choses qui obligent même les places à se rendre) le czar aurait bientôt eu le plaisir de recevoir son frère *Charles* qu'il attendait avec une grande impatience. Par conséquent, dans une situation aussi désespérée, le roi même très-bien portant n'avait rien de mieux à faire que de se réfugier chez les Turcs.

Les monarques ne doivent sans contredit craindre aucun danger; mais leur dignité les engage aussi à éviter avec soin d'être faits prisonniers, moins à cause de leurs personnes, que par rapport aux suites terribles qui en résultent pour leurs Etats. Les auteurs français devraient se rappeler le tort considérable que la captivité de leur roi *François I* leur a causé. Les places que la France reçut alors, saignent encore, et la vénalité des charges que la

levée

levée de la rançon royale rendit inévitable , est un monument durable de cette époque honteuse.

Dans la fuite même , notre héros est digne d'admiration. La situation où il se trouvait eût atterré tout autre que lui ; il faisait de nouveaux plans , trouvait des ressources dans son malheur même , et en se réfugiant en Turquie , il méditait d'armer la Porte contre la Russie.

Je suis peiné de voir *Charles* s'abaisser au rang de courtisan du sultan et mendier ses mille bourses ; et avec quel entêtement , quelle inconcevable opiniâtreté il persévéra à vouloir rester dans les Etats d'un monarque qui ne voulait plus l'y souffrir ! Je désirerais qu'on pût effacer de son histoire l'étrange combat de Bender ; je regrette le temps précieux qu'il perdit dans un pays barbare à se repaître d'un vain espoir , sans écouter la voix plaintive de la Suède et le sentiment de son devoir , qui le formaient si fortement de défendre son royaume , auquel il paraissait en quelque façon renoncer par son absence volontaire.

Les projets qu'on lui attribue après son retour en Poméranie , et que certaines personnes ont voulu mettre sur le compte du comte de *Gertz* , m'ont toujours paru si indéterminés , si monstrueux , si peu calqués sur la situation et l'épuisement de son royaume , qu'on me permettra pour la gloire de *Charles* de les passer sous silence. Cette guerre si féconde en aventures heureuses et malheureuses , fut commencée par les ennemis de la Suède , et *Charles* forcé de résister à leur plan d'agrandissement , se trouvait dans le cas d'une juste défense. Ses voisins

l'attaquèrent parce qu'ils le méconnurent et qu'ils méprisèrent sa jeunesse. L'Europe lui porta envie tant qu'il fut heureux et qu'il parut dangereux, mais dès que la fortune lui tourna le dos, les puissances alliées ébranlèrent le trône de *Charles* et mirent son royaume en pièces.

Si ce héros eût possédé autant de modération qu'il avait de courage, s'il eût su mettre des bornes à ses triomphes, s'il se fût réconcilié avec le czar, lorsque l'occasion d'une paix honorable se présenta, il eût étouffé les mauvais desseins de ses envieux; mais dès qu'il cessa de les épouvanter, ils pensèrent aux moyens de s'agrandir par les débris de sa monarchie. Malheureusement les passions de cet homme n'étaient sujettes à aucune modification, il voulait tout emporter par force et avec hauteur, et dominer despotiquement même sur des despotes. Ce n'était pour lui que la même entreprise de faire la guerre aux rois et de les détrôner.

Dans tous les livres qui traitent de *Charles XII*, je trouve des éloges superbes sur sa frugalité et sur sa continence. Mais vingt cuisiniers français, mille filles de joie à sa suite, et dix troupes de comédiens dans son armée, n'auraient point causé à son royaume la centième partie du mal que lui fit sa soif ardente de la gloire et de la vengeance. Les offenses firent une impression si profonde et si durable sur l'âme de *Charles*, que les plus récentes effacèrent toutes les traces de celles qui les avaient précédées. On voit pour ainsi dire germer peu à peu les différentes passions qui agitèrent avec tant de violence l'âme irréconciliable de ce prince, quand on l'observe et qu'on le suit à la tête de son armée.

Il commence par faire la guerre au roi de Danemarque , puis il persécute le roi de Pologne sans mesure et sans bornes ; bientôt tout le poids de sa haine tombe sur le czar , et enfin sa vengeance choisit le roi d'Angleterre pour unique objet , et il s'oublie au point de perdre de vue l'ennemi naturel de son royaume , afin de courir après une ombre , après un ennemi qui le devint par accident , ou plutôt par pur hasard.

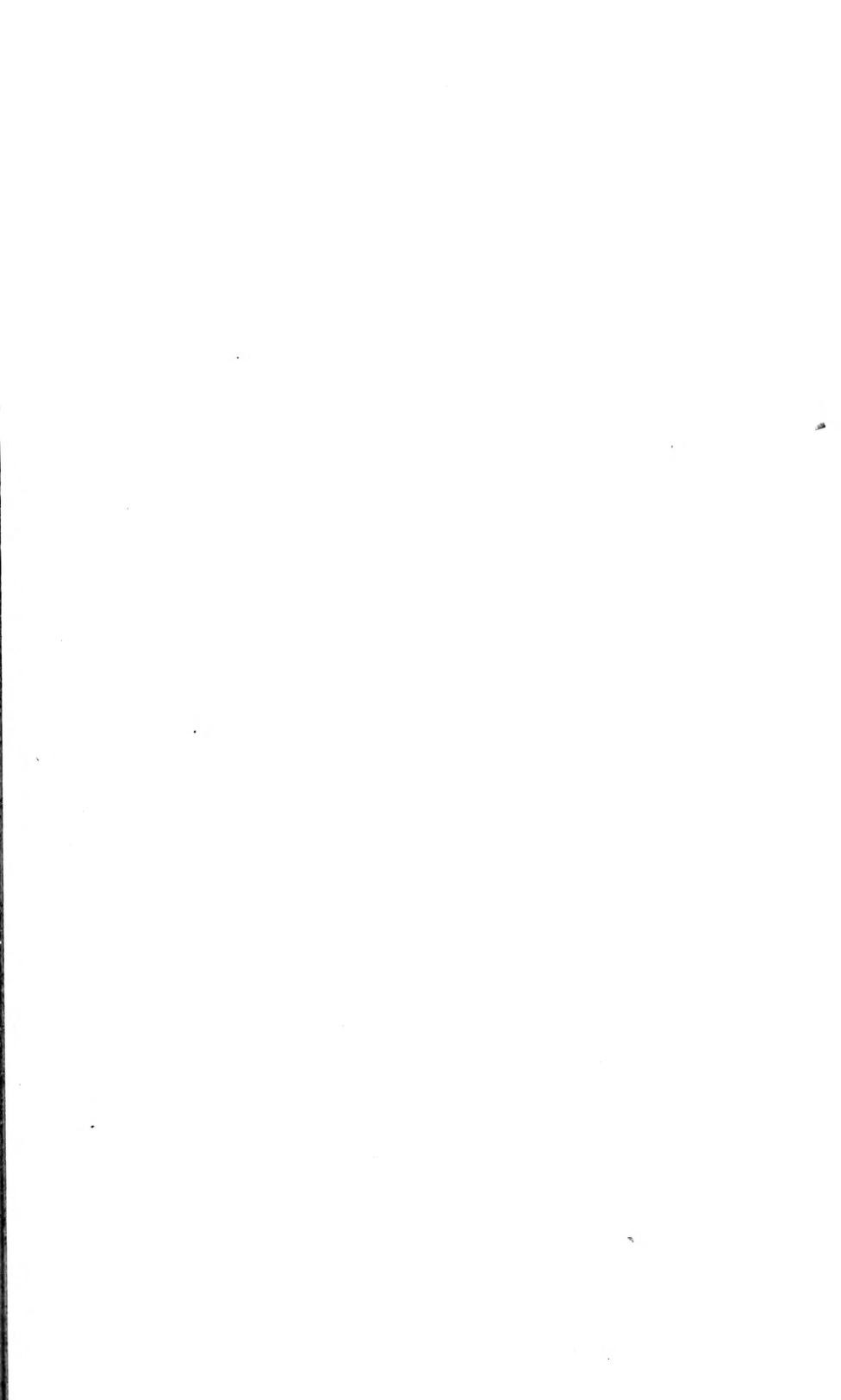
Si on réunit les différens traits qui caractérisent cet homme extraordinaire , on le trouve moins instruit que valeureux , moins prudent qu'actif , moins attentif à ses avantages réels qu'esclave de ses passions , aussi entreprenant qu'*Hannibal* , mais non pas aussi rusé , plus ressemblant à *Pyrrhus* qu'à *Alexandre* , et aussi brillant que *Condé* à Rocroi , à Fribourg et à Nordlingue . Mais en aucun temps il ne peut être comparé à *Turenne* , si on observe ce dernier aux batailles des Dunes et de Colmar , mais sur-tout pendant ses deux dernières campagnes . Quoique les actions de notre héros jettent un grand éclat , il ne faut cependant les imiter qu'avec beaucoup de précaution . Plus elles brillent , plus elles pourraient séduire des guerriers jeunes , étourdis et emportés , auxquels on ne peut pas assez répéter que la valeur n'est rien sans la sagesse , et qu'à la longue l'adversaire qui a du sang-froid , qui fait combiner le plus de chances , doit emporter le prix sur le téméraire .

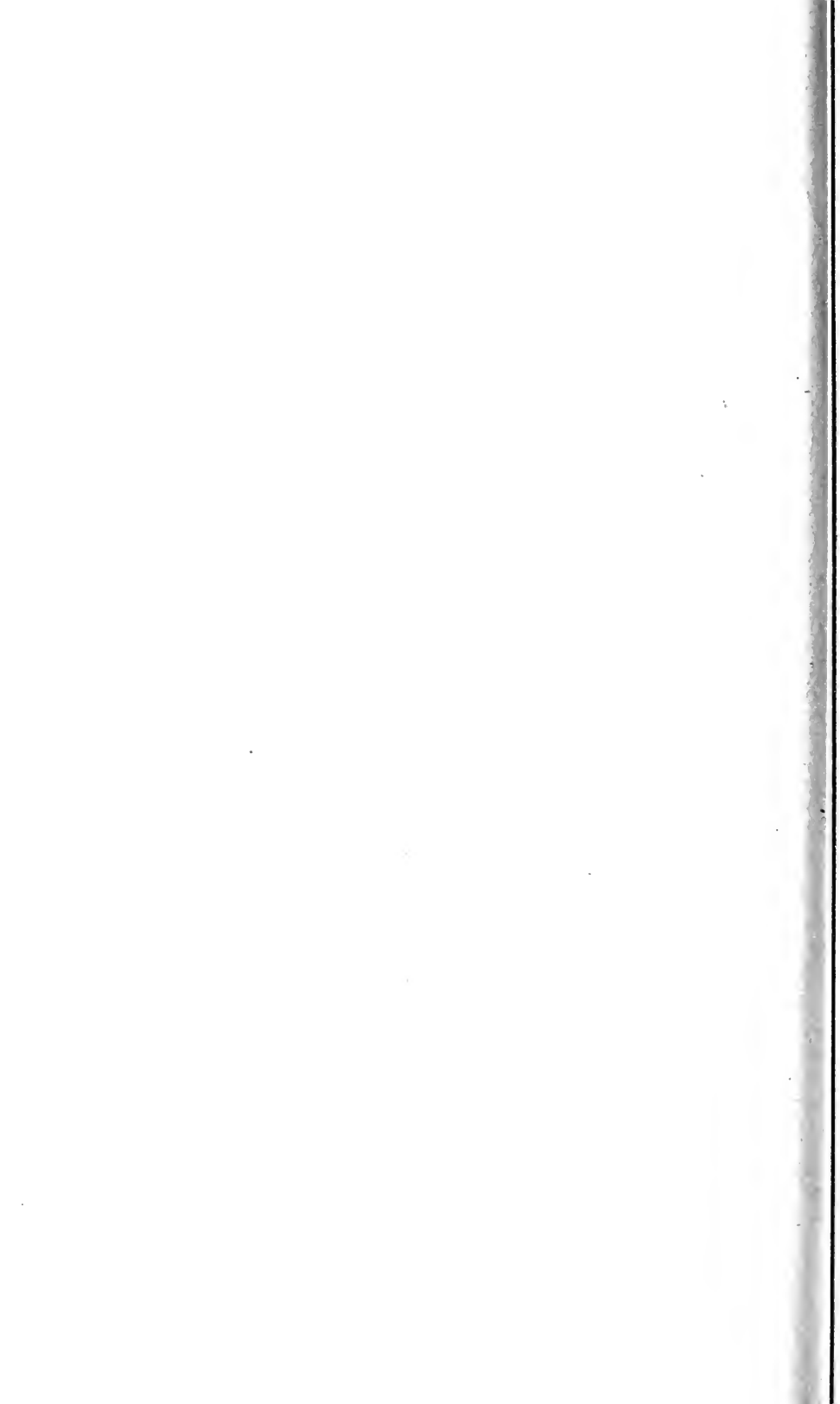
Pour former un parfait général , il faudrait réunir le courage , la fermeté et l'activité de *Charles XII* , le coup-d'œil pénétrant et la politique de *Marlborough* , les plans vastes et l'art d'*Eugène* , la ruse de *Luxem-*

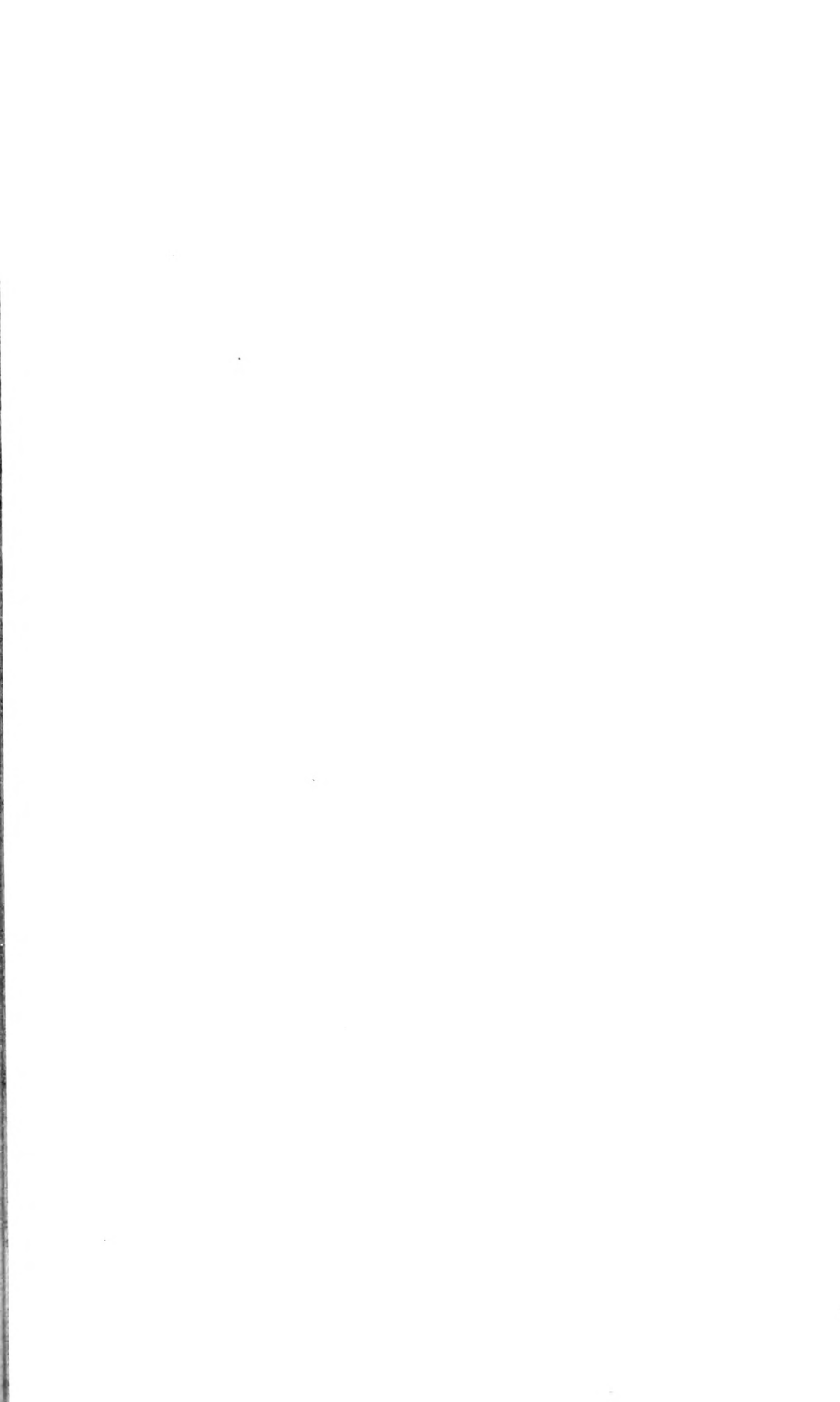
bourg, la sagesse, l'ordre et la prévoyance de *Montecuculi*, au grand art qu'avait *Turenne* de saisir le vrai moment. Un tel phénix paraîtra difficilement. On prétend qu'*Alexandre* est le modèle d'après lequel *Charles XII* s'est formé. Si cela est vrai, il l'est aussi que le successeur de *Charles* est le prince *Edouard*; et si malheureusement ce prince en sert à quelqu'un, la copie ne sera tout au plus que celle d'un *Don Quichotte*.

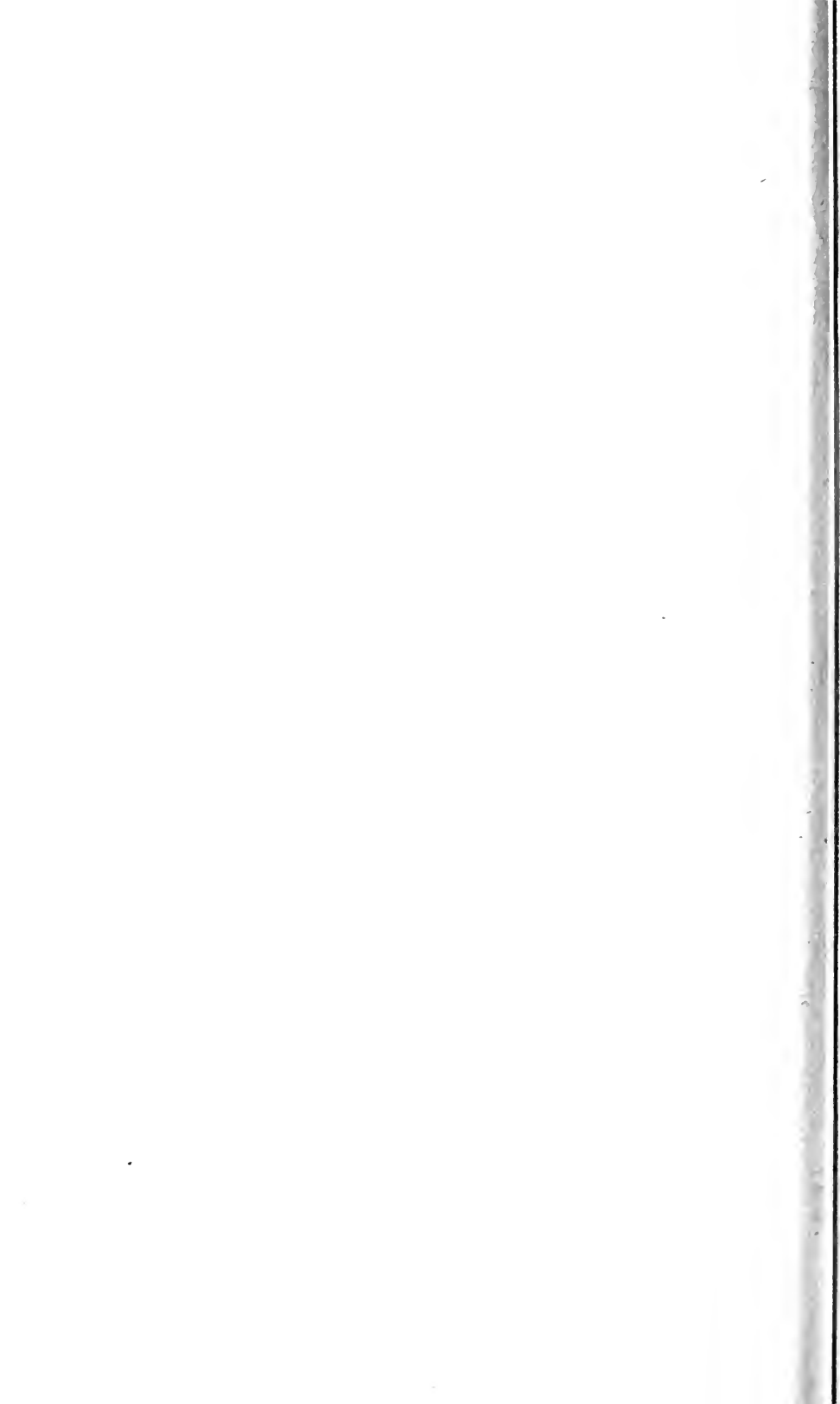
Mais quel droit ai-je de juger les plus célèbres et les plus grands généraux? ai-je moi-même suivi les préceptes que je viens de prescrire? Je ne puis répondre qu'en rappelant que les fautes d'autrui fautaient à la vue, tandis qu'on glisse légèrement sur les siennes.

F I N.









DD Friedrich II
405 Oeuvres complètes
1790
t.17

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

